

« *Comme Orange mécanique, MOXYLAND a tout d'un livre culte.* »

André Brink



# LAUREN BEUKES

PRESSES  
DE LA CITÉ

DU MÊME  
AUTEUR  
CHEZ LE MÊME  
ÉDITEUR

Zoo City  
Les Lumineuses

Lauren Beukes

# MOXYLAND

Roman

*Traduit de l'anglais (Afrique du Sud)  
par Laurent Philibert-Caillat*



*Pour Keitu*

# Kendra

---

Ce n'est rien. Un injectable. Une piqûre. Pas d'hôpital. Comme un rappel, mais sacrément amélioré.

J'essaye de m'en persuader.

La ligne corporate file dans les tunnels sur une fine couche d'eau de mer : le trop-plein des marées recyclé dans les entrailles suintantes et cliquetantes du Cap, comme tous les effluents de cette ville. Comme moi. La fille qui a lâché l'école d'art, réinventée en illustre ambassadrice d'une marque. Le bébé sponsorisé. La fille de Ghost.

Je n'aurais aucun mal à m'habituer à tout ça : l'absence de brûlures de cigarette sur les sièges, de panneaux de pub braillards, de voyous qui vous reluquent. Mais le programme ne prévoit pas d'amélioration de mon statut. J'en profite seulement pour la journée, le temps d'entrer et de sortir. Ils n'aiment pas avoir des civils qui traînent dans le coin.

Quand l'aquatrain ralentit pour se ranger dans la gare de Waterfront Exec, il projette des gerbes d'eau de mer en arc le long de ses flancs. Je brandis mon appareil et prends trois clichés rapprochés à travers les résidus de sel entrelacés sur les vitres ; pour ma défense, c'est un réflexe. J'oublie les restrictions légales concernant la prise de photos en espace corporate, ainsi que le fait que ce genre de provocation peut entraîner la résiliation de mon laissez-passer spécial, celui qu'Andile a chargé dans mon téléphone pour l'occasion.

— Ils n'aiment pas beaucoup ça, vous savez, dit le type assis en face de moi.

Il n'a pas l'air plus à sa place que moi, avec sa barbe broussailleuse et ses cheveux plaqués en mèches mouillées. Il est plus âgé que moi – vingt-sept, vingt-huit ans – et porte une combinaison de surf en néoprène. Sa planche est nonchalamment posée à ses pieds et bloque à moitié le passage.

— Je vais les effacer.

C'est impossible, bien sûr. J'ai utilisé mon F2, déniché pour trois fois rien en même temps que mon Hasselblad au marché de Milnerton, lors de la dernière grosse épidémie, quand tout le monde croyait que c'était la fin. C'est un vieux modèle. A pellicule. Pour effacer les photos, il faudrait l'ouvrir et exposer le film. Mais personne n'est jamais assez futé pour remarquer que c'est un argentique.

— Pas la peine, fait-il, c'était juste pour dire. Dans le coin, ils sont assez susceptibles, avec toute cette tech propriétaire.

— Non, merci. Vraiment, j'apprécie.

Je fais semblant de bidouiller le dos de mon appareil avant de le remettre dans mon sac en essayant de ne pas penser au fait que le terme s'applique aussi à moi, désormais. De la tech propriétaire.

— A la prochaine, dit-il en se levant, comme si on allait fatalement se revoir.

Les portes s'ouvrent dans un soupir asthmatique. L'homme a laissé une tache humide sur son siège.

— Ouais, sûr, je réponds en m'efforçant de paraître amicale tout en descendant sur la plateforme de la gare.

Mais cet échange n'a fait que me rendre nerveuse, me rappeler que je ne suis pas à ma place, ici. A tel point que je baisse la tête en croisant le flic de service à l'entrée – le genre de comportement que les caméras guettent de près, sans parler des chiens. L'Aito assis aux pieds du flic, alerte et haletant, me lance un regard par-dessus son museau, rien de plus. Il ne décèle ni odeur chimique illégale, ni pic suspect de mon taux d'adrénaline, ni résidu de lacrymo policière. Son opérateur ne prend même pas la peine de me regarder ; il me fait distraitement signe de passer en scannant rapidement mon téléphone, ce qui lui permet de vérifier ma bioID et le laissez-passer temporaire.

Je ne suis qu'à six rues de ma destination, mais le laissez-passer ne m'autorise pas à marcher ; Andile a donc loué une voiture qui m'attend déjà dans le parking. Je manque de la rater, parce que la seule chose qui la trahit est une plaque d'immatriculation estampillée VUKANI MEDIA. Le nom signifie : « Réveillez-vous ! Levez-vous ! Battez-vous ! », et je me demande contre qui ils sont censés se battre. La chauffeuse lâche un ricanement sec lorsque je lui pose la question, mais elle n'a aucune théorie à m'offrir. Nous faisons le chemin dans un silence froid, professionnel.

Sortir mon appareil me démange, mais je réussis à me retenir. Nous passons entre les rangées d'arbres filtrants qui bordent la route Vukani et absorbent la lumière solaire et les bourrasques pour alimenter les bâtiments en énergie. On ne voit pas souvent des forêts filtrantes, pas moi en tout cas. Leur entretien est trop coûteux pour qu'on en trouve hors des enclaves corporate.

A mon arrivée, la réceptionniste m'explique qu'elle aimerait bien m'offrir un rafraîchissement, mais que ça n'est pas recommandé avant la procédure. Est-ce que je souhaite m'asseoir ? Andile sera là dans une minute. Est-ce que ça me dérange qu'on vérifie mon appareil et mes autres instruments d'enregistrement ? Mon téléphone ne pose pas de problème puisque des bloqueurs d'applications interdisent toute activité non autorisée.

Je remets à contrecœur mon Leica Zion puis, après un moment d'hésitation, le Nikon.

— La moitié de mon exposition est là-dedans, dis-je en montrant le F2.

— Bien sûr. Ne vous inquiétez pas. Je vais le ranger dans le coffre, répond-elle.

Derrière elle, une tapisserie de récompenses : des statuettes en or de masques africains et des Loeries en plexiglas aux ailes déployées.

Je prends un siège dans le vestibule. Sans mes appareils, je me sens nue. Andile arrive alors dans une tempête d'énergie et m'escamote en direction de l'ascenseur. Il a le genre de personnalité qui remue les atomes d'une pièce avant même son entrée.

— La voilà. Pile à l'heure, poupée.

Sans rire, il parle vraiment comme ça.

— Tu vas bien ? Pas d'embrouilles ?

— Ça va. Sauf que j'ai failli me faire éjecter pour avoir pris une photo dans le tunnel.

— Oh, poupée, tu dois museler tes ardeurs. Pas question de passer pour l'une de ces activistes du secteur public, avec leurs âneries genre « tech gratuite pour le bien de tous ». Remarque, ces clichés vaudront quelque chose quand tu seras célèbre. Tu pourras m'en faire un tirage ?

— Pour aller avec le reste de ta collection ?

Son bureau du dix-septième étage est colonisé par un assortiment de gadgets aussi éphémères que branchés, dont l'essentiel est à la limite de la légalité. L'exemple le plus rayonnant est un équipement subtech basse



fidélité qui trône sur son étagère : une radio satellite bricolée, achetée au noir à la Campagne malgré la quarantaine, ce qui la rend d'autant plus précieuse et son propriétaire d'autant plus fier. Cette marotte n'a rien de surprenant chez un directeur créatif, tout comme la chemise rose et l'élégant plug métallique dans l'oreille droite. Les photos volées du tunnel iraient bien avec l'ensemble.

En revanche, le contrat détonne. Cette pile de papier blanc posée sur le bureau, au milieu de la ménagerie de jouets en vinyle, a quelque chose de stérile, de trop clinique pour se mêler à toute la joyeuse bonne humeur qui l'entoure.

Le stylo biosig avec lequel j'ai signé (ici, ici et là) est garni de barbelures microscopiques qui ont prélevé quelques cellules de peau sur mon pouce pour les mélanger à l'encre. J'ai donc signé avec mon sang. Ou plutôt, avec mon ADN, ce qui est à peu près la même chose.

— Adams, K. ?

Une femme sort de la salle du conseil d'administration, très professionnelle dans son tailleur sombre. Elle tient un dossier sur lequel est imprimé mon nom en lettres majuscules.

— Je suis le Dr Precious. Nous nous sommes déjà vues, pour la prémédication.

Derrière elle, de l'autre côté des immenses fenêtres qui montent du sol jusqu'au plafond, le vent du sud-est regroupe et fait tourbillonner les nuages sur la Montagne de la Table, comme des rafales de barbe à papa. *Spookasem* dans l'idiome local : le souffle du fantôme.

— Auriez-vous l'amabilité de remonter votre manche ?

Elle prépare déjà l'autoseringue.

Le Dr Precious est là sur contrat. Même les agences de pub dotées d'un portefeuille de gros clients biotech n'emploient que rarement des médecins en interne. Selon Andile, c'est parce qu'« un laboratoire est tellement impersonnel, poupée ». Mais je soupçonne qu'il est plus facile de la faire venir ici afin de nous piquer un par un que d'obtenir des laissez-passer pour faire entrer douze artistes punkies dans une installation de recherche bioméd sécurisée.

Non pas que les autres soient forcément des artistes punkies. Tout ce que m'en a dit Andile, c'est que ce sont des talents en pleine ascension. Jeunes, dynamiques, créatifs, les ambassadeurs rêvés pour la marque.

« Tu vois le genre, poupée », m'a-t-il dit lors de l'entretien n° 1.

J'étais alors dans son bureau, pas tout à fait remise de ce purgatoire qu'avaient été mon abandon de la fac et le cancer de mon père, à me demander comment j'étais arrivée là.

« Des DJ, des réalisateurs, des rock stars, a-t-il poursuivi en m'adressant un clin d'œil, ce qui n'a fait que me confirmer que tout ça était une erreur, que je n'étais pas à ma place. Les messies branchés de Ghost ! »

Mais je ne les rencontrerais pas avant les festivités de la présentation officielle aux médias.

« C'est juste au cas où l'un d'entre vous se liquéfierait, a précisé Andile lors de l'entretien n° 3, lorsqu'il était déjà trop tard pour faire demi-tour – comme si je l'avais même envisagé.

— Ha-ha. »

Le Dr Precious glisse dans son autoseringue une capsule qui ressemble à une balle. Precious est trop lisse pour être un vrai docteur. Elle n'a pas été utilisée jusqu'à la corde par le secteur public, les épidémies, les nouvelles souches. Le badge à son revers dit : INATEC BIOLOGICA.

Avant le premier entretien, je pensais qu'Inatec se cantonnait aux cosmétiques. J'imagine Precious en blouse blanche, un masque sur la bouche, dans un laboratoire high-tech tout en acier chirurgical et en courbes ergonomiques, comme dans une pub pour dentifrice. Ou derrière un comptoir de parfumerie, balançant dans l'air des giclées d'eau de toilette ou distribuant des échantillons de cinquante grammes de crème biotech de luxe (une seule par client, je vous prie). Finalement, ce n'est pas très différent. C'est juste que la nano lambda d'une crème hydratante anti-âge lambda n'agit qu'au niveau sous-cutané. La mienne, en revanche, va aller jusqu'au fond.

« N'aie pas peur, Kendra, m'a dit Andile en voyant ma mine lors de l'entretien n° 3. En fait, les risques de liquéfaction avoisinent le zéro. Ça fait des années qu'on utilise cette tech sur des animaux. Les chiens policiers, les Aitos, tu vois ? Les chiens d'aveugles, les singes qui aident les handicapés. Bon, ce n'est pas tout à fait la même chose, évidemment. »

Il n'empêche que le contrat contient une légion de clauses assurant Ghost, sa maison mère Prima-Sabine FoodSolutions International, Vukani, Inatec Biologica et toutes leurs succursales respectives, ainsi que leurs employés, en cas d'effets secondaires imprévus.

— La mutation commence dans combien de temps ? je demande sur un ton nonchalant pendant que le Dr Precious nettoie le creux de mon bras à

l'aide d'un tampon désinfectant, probablement chargé de sa propre nano, de bactéries germicides spécialement cultivées ou de n'importe quelle autre invention d'Inatec mise au point pour l'occasion.

— Oh, poupée, dit Andile en feignant l'outrage. Nous nous étions mis d'accord pour ne pas employer ce mot. Promets-moi que tu ne l'utiliseras pas lors des interviews.

— Qu'avez-vous mangé au petit déjeuner ? me demande tout à trac le Dr Precious.

Question piège. Avant que j'aie eu le temps de me rappeler la réponse (des céréales froides chez Jonathan ; aucun signe de Jonathan, mais rien d'inhabituel), elle plaque l'autoseringue sur mon bras, comme une agrafeuse. Et, d'un coup, trois millions de microbes robotiques artificiels s'engouffrent en chantant dans mes veines.

Ça ne fait même pas mal.

Vu tout ce qu'on entend dire et l'épaisseur du contrat, je m'attendais à ce que l'univers soit tout retourné sous mes yeux, au minimum. Au lieu de ça, c'est comme faire l'amour pour la première fois. Du genre : c'est tout ?

— C'est tout. La tech mettra quatre à six heures pour se répandre. Voulez-vous que je vous rappelle les étapes ? Vous souffrirez peut-être de symptômes grippaux au cours des vingt-quatre premières heures : nez qui coule, maux de tête et gorge douloureuse. Puis ça s'arrêtera. Profitez-en, c'est probablement la dernière fois que vous serez malade.

— C'est parfaitement normal, poupée. C'est juste ton corps qui s'adapte, intervient Andile.

Juste mon système immunitaire qui passera en surchauffe pour lutter contre l'intrusion de la nanotech. Mais ce n'est que temporaire. Les gens s'adaptent. Evoluent. Tout est dans le mode d'emploi, mais je n'ai pas lu les petits caractères. Comme tout le monde.

— Nous nous reverrons ici, la semaine prochaine, pour faire le point.

Le Dr Precious éjecte la capsule de l'autoseringue et la range soigneusement dans son étui, avec les autres. Pas question de la laisser traîner. La lumière joue sur les capsules brillantes, sur lesquelles le reflet du Dr Precious s'étire comme une sculpture de Giacometti.

Je prévois déjà une série de photos d'accélééré pour capturer le changement. Seulement les trois premières couches d'épiderme, s'est empressé de me signaler Andile ; un désagrément négligeable à supporter toute ma vie.

Si je pouvais glisser un appareil à l'intérieur de mon corps, je le ferais. Mais je ne peux que capter les cellules qui muteront sur l'intérieur de mon poignet, le symbole qui se développera, se dessinera peu à peu comme un vieux Polaroid à mesure que la nano s'éparpillera dans mon système.

Ma peau me démange déjà.

# Toby

---

Son timing est parfait, comme d'habitude : ma connasse de mère se débrouille pour m'appeler au beau milieu de mon streamcast du matin. En temps normal, ça ne me dérangerait pas : si j'en crois la section Commentaires, ma connasse de mère est un des personnages récurrents les plus populaires de mon émission. Cependant, je suis censé retrouver Tendeka pour comploter nos projets criminels, alors c'est un inconvénient deluxe.

— Tu étais déjà en retard il y a un quart d'heure, mon chéri, remarque-t-elle en guise de salut.

Et c'est vrai : j'ai oublié qu'elle avait prévu une session d'il-faut-qu'on-parle autour d'un brunch civilisé, mais étant donné la dose de sucette que je m'enfile, elle peut s'estimer heureuse que j'arrive à me rappeler la couleur de mes yeux sans miroir. Pourtant, je lui avais bien dit de charger nos rendez-vous sur mon téléphone. La salope.

J'en fume encore un peu sur le chemin du Nova Deli, histoire de me réveiller suffisamment pour gérer la crise, et je règle mon BabyStrange – qui fait actuellement défiler les images du dossier gore – sur « enregistrement ». Vous seriez surpris de voir à quel point la plus *arb*<sup>4</sup> des interactions quotidiennes peut s'avérer passionnante – remarquez, si vous regardez ça, c'est peut-être que vous le savez déjà.

Je coupe à travers Little Angola, et je pige mon erreur en recevant la double beigne constituée par l'odeur des diverses spécialités *loxion* et le jacassement des warez dans le marché du tunnel suspendu.

Les warez sont out. Non seulement parce que c'est de la merde bon marché (genre, qui a besoin d'un carton de tubes de colle – à part les gamins des rues – quand il y a de meilleures défonces pour moins cher ?), mais aussi parce qu'ils sont tous livrés avec une putain de puce audio. C'est

illégal, mais les flics ont mieux à faire, d'autant que ça ne dérange pas les corporati.

Tout ce bordel d'audiopuçage a été mis hors la loi presque aussitôt qu'il est apparu. Je veux dire, au début ça marchait fort : les boîtes de céréales, les jouets, les freewares et tout le putain d'électroménager gazouillaient à l'unisson, balançant leurs jingles, leurs promos, leurs effets sonores, leurs voix de people sous contrat, à tel point que bobonne devait se coller des bouchons dans les oreilles avant de s'aventurer au supermarché. Bref, ce n'était qu'une question de temps avant que les multinationales déclarent tout ça illégal, ou du moins réservé à un usage spécialisé. Mais la notion d'illégalité ne s'étend pas aux pays en voie de. L'essentiel du matos qu'on trouve ici, à présent, vient d'Asie ou d'Afrique centrale, si bien que les puces ne parlent ni anglais, ni xhosa, ni n'importe laquelle de nos onze langues nationales ; tout est en cantonais, en portugais ou en kinyarwanda.

C'est moche, mais l'effet, même cumulé, est très loin d'être aussi casse-couilles que le bip implacable de ma connasse de mère. Je m'arrête à un étal qui vend des ceintures en plastique, des coques pour portables et des lunettes de soleil made in Bidong Kong pour lui acheter un Taser Hello Kitty qui hurle « au secours » dans cinq langues différentes. Le vendeur essaye de m'en refourguer un de son stock, plutôt que l'exemplaire d'exposition dont le glapissement a attiré mon attention. Une fois activé, me dit-il, on ne peut plus l'arrêter. Mieux vaut en prendre un neuf, encore dans son emballage. Je lui réponds que c'est exactement ce que je recherche et je vire sur-le-champ le prix demandé sur son téléphone, sans prendre la peine de marchander. Le pognon fait loi, mes chéries.

Entre le raccourci, l'esquive d'un troupeau de cyclistes qui tente de me renverser sur le front de mer et un petit arrêt pour jeter un œil aux vagues – qui sont insignifiantes ; entre Mouille Point et Robben Island, la mer est grasse et flasque, mais ça ne veut pas dire qu'elle n'est pas au poil sur les plages corporate – j'ai déjà une heure de retard.

Arrivé au Nova Deli, je me glisse dans la cabine préférée de ma connasse de mère, près de la fenêtre, et je la joue tout miel ; je vais même jusqu'à gratifier d'une petite caresse le répugnant mutrognon qu'elle trimballe en permanence, drapé autour de son cou comme une écharpe tigre albinos/paresseux/singe. La bestiole me montre ses minuscules dents bien alignées. De nous trois, c'est la seule qui a assez de courage pour exprimer exactement ce qu'elle ressent.

— Oh, Bretzel, ça suffit, dit ma connasse de mère en lui donnant une légère tape sur le museau, l'animal entamant aussi sec son concert de couinements, de gargouillis et de ronronnements.

J'aurais préféré qu'elle se contente d'une ou deux espèces. Ces multi-hybrides me flanquent la nausée.

Elle tire sur une nutradiette et me souffle une virgule de fumée vitaminée.

— Tu as appelé la clinique Sunshine ?

— Eh, tout va bien, m'man. Tout est nickel. Merci de t'inquiéter. J'ai un set de DJ régulier, maintenant, tous les mardis soir au Replica. J'ai rencontré une jolie fille. Plusieurs, en fait. Rien de sérieux, pas de petits-enfants en route, désolé. Ma pivopiaule est cool, un peu en bordel, c'est plus la même chose depuis que tu as arrêté de payer ma femme de ménage. Rien d'extraordinaire, tu vois. Ah, et tu seras ravie d'apprendre que je suis en hausse au classement. Qui a dit que je n'avais aucune ambition ? Enfin, à part toi, évidemment, mais à la lumière de tout ça, il va falloir que tu revoies ta position. Je streamcaste en direct, là, d'ailleurs, alors, si tu as quelque chose de particulièrement intéressant à dire, c'est le moment. Et comment va Tyrone ? Ou Wynand, je ne sais plus ? J'ai du mal à suivre. D'ailleurs, ça me fait penser que je t'ai acheté ça. Au cas où il te faudrait remettre un de tes copains à sa place...

Je fais glisser vers elle sur la table le Taser Hello Kitty, qui continue de bêler.

— Ça dit « au secours » dans, genre, cinq langues différentes, là.

Le serveur apparaît avec deux latte *rooibos*, comme si j'allais boire cette merde végétale. Pendant qu'il se débat avec les tasses, ma connasse de mère cueille le Kitty dans sa serviette et le laisse proprement tomber sur le plateau du gars, avec la même efficacité clinique qui est la sienne quand elle se débarrasse des araignées qui zonent sûrement encore dans la cuisine.

— Ton père et moi avons eu une longue discussion.

— C'est une première.

— Nous sommes tombés d'accord sur la nature de ton problème.

— Je peux ? je demande en tendant la main vers le paquet de nutradiettes.

— Non, Tobias, elles sont calibrées précisément pour mon biorythme. Ça va te rendre malade.

Ce qui est un mensonge éhonté, même si bien sûr elles sont personnalisées pour ses besoins nutritifs – elle paye un supplément pour ça –, mais au moins on communique.

— Alors, c’est quoi le problème ? je dis en prenant une nutradiette que j’allume d’un petit coup sec.

— Oh, mon chéri...

— Non, je suis sérieux.

Je tire une taffe et les micronutriments font grimper la sucrée de cent degrés. Je deviens intensément intéressé, superbement spirituel, royalement rusé.

— Ton accoutumance.

— Laquelle ?

— Toby, s’il te plaît. Tu m’épuises. Ce n’est pas raisonnable. Nous avons pris une décision.

— Qui est ?

— Eh bien, évidemment, tu as le choix. Si tu avais pris la peine d’appeler Sunshine... En fait, nous allons cesser de te soutenir. Nous en avons déjà parlé aux fidéicommissaires.

Je prends une autre bouffée de la nutradiette. Je crois que c’est le zinc qui fait ça ; je veux dire, qui complète la sucrée. J’ai intérêt à faire gaffe, notez, parce que la vitamine C peut faire redescendre le buzz.

— Pour l’amour de Dieu, tu as pris quelque chose, n’est-ce pas ?

Je me laisse aller contre mon siège et pose les pieds sur la table dans un tintement d’argenterie et de vaisselle, rapport au manque de place. Si j’arrive à la faire chialer, je marque des points et le reste n’a plus d’importance.

— Alors, comment va papa ? Il trousse toujours sa patronne ? Comment elle s’appelle, déjà ?

Elle se contente de me regarder.

— Vraiment, chéri.

Le marsupial à gueule écrasée n’affiche, lui aussi, qu’un mépris las. Il fouille sous son aisselle de ses petites dents parfaites.

OK, elle a gagné cette manche.

Le temps que j’arrive à Stones, mon humeur ne s’est pas arrangée. Étonnamment pour un dimanche matin à 11 heures, la salle de billard n’est pas exactement pleine, même si c’est l’un des rares endroits de Long Street



qui bénéficient encore d'un accès général. On ne vous y demande ni pass corporati ni justificatif de revenus, et les caméras de surveillance sont capricieuses. Ce qui explique en bonne partie la crasse et une clientèle qui tend vers la portion indésirable du *LSM* – et c'est aussi ce qui en fait l'endroit idéal pour préparer le prochain happening de Tendeka, auquel il m'a généreusement invité à participer.

On a tous les deux à y gagner. De mon côté, je vais tourner quelques vidéos de qualité qui feront grimper mes streamcasts au classement, et lui-même verra ses exploits enregistrés pour la postérité – avec les visages floutés, bien sûr. Tout le contraire de ces pauvres cons d'apprentis thuglifers de Baltimore qui ont été identifiés et arrêtés juste après avoir balancé leur vidéo en HD. Tendeka et Ash sont au beau milieu d'une partie, mais lorsque Tendeka me voit, il pose sa queue de billard et m'enlace dans une bonne grosse étreinte virile, une étreinte de « camarade », comme diraient les revivalistes de la Lutte. Tendeka aurait tellement aimé en être, mais il est tellement né cinquante ans trop tard. Ses dreads, qui me cinglent la joue, sentent l'abus de pommade ZamBuk.

— Toby ! On ne pensait plus te voir !

— Et j'aurais raté tout ça ?

J'embrasse d'un geste la salle seulement occupée par Tendeka, son inséparable accessoire – Ashraf – et une paire de vieux logés dans un coin, occupés à téter leur cinquième bière alors qu'il n'est même pas midi. Et le barman, bien sûr, scotché au foot. L'ironie échappe à Tendeka.

— Tu peux calmer un peu ta pelure ? Inutile de se faire remarquer, me glisse-t-il, sur un ton de conspirateur, un peu comme s'il me signalait discrètement que je puais du bec.

Que ces visuels le fassent flipper alors que ma connasse de mère n'a même pas bronché me laisse sur le cul.

Mon BabyStrange est réglé sur « économiseur d'écran », si bien qu'il change d'image toutes les deux minutes. Voici un petit échantillon des visuels qui défilent sur le smartissu et emmerdent tant Ten : des gros plans de mycoses particulièrement dégoue, des schémas de dissection du XVIII<sup>e</sup>, pour faire couleur locale, des rangées de smileys – des têtes de mouton rôties, pour les non-initiés –, leurs lèvres brûlées révélant leur sourire pré-passage à la marmite.

— Non, tu vois, Ten, c'est là que tu te plantes, lui expliqué-je. C'est du camouflage. L'art de se cacher en pleine vue. En attirant l'attention, en fait,

je la dévie.

— Tu ne vas pas l'éteindre ?

— Correct.

— Hum, dit-il d'un ton neutre.

Pile au bon moment, Ashraf arrive à la rescousse, adoptant une nouvelle fois son rôle de fidèle petit copain envoyé pour rétablir la paix. Monsieur ONU, rien de moins.

— On a plein de trucs à faire, Ten. Viens, dit-il en le ramenant à la table de billard.

Tendeka le suit à contrecœur. Parce qu'en fait, les enfants, ils ont besoin de moi. Ils arriveront à que dalle sans moi. Quand on n'a pas le bon contact, la protection des panneaux de pub est aussi verrouillée que la chatte d'une nonne. Il me reste à *convaincre* mon contact, mais ils n'ont pas à savoir que cette chère Lerato n'est pas encore dans le coup.

Ten rassemble les billes dans leur triangle en plastique, dans un cliquètement net, puis en retire quatre pour expliquer son plan. La 8 noire, c'est lui, naturellement, et je suis la bille orange. La bleue est une étudiante en écopolit, qui a intérêt à être mignonne, et Ashraf est la blanche, histoire d'équilibrer.

Une vraie série B : on bondit de toit en toit, on rampe sous des clôtures pour éviter les caméras et les patrouilles d'Aitos. Je décroche au bout de cinq minutes. Il me semble qu'on en est au moment où on traverse en courant une autoroute à six voies, si j'en crois la manière dont Tendeka fait sauter les billes par-dessus la queue posée sur la table, lorsqu'une fille incroyable entre dans le bar, juteuse, fatalement pulpeuse, et me donne une bonne raison d'avoir décroché.

Malgré les standards élevés de Long Street, qui est un peu la capitale hipster de la ville et tout, la fille a du style, avec ses cheveux striés de larges bandes cuivre et chocolat, ses bottes d'un beige sale et son sweat à capuche anthracite dont les longues manches lui tombent sur les phalanges, malgré la température. Je suis tellement occupé à me demander si je la connais – et obnubilé par le déroulement de la scène même – que je ne saisis pas ce qu'elle dit.

— Pardon ?

— Ça ne vous dérange pas ? répète-t-elle.

Elle envoie la main vers sa poche arrière pour attraper son téléphone, accroché à sa ceinture par une chaîne en argent façon skater, et balance 20

rands sur la table, histoire de faire *tata machance* sur la prochaine partie.

— Enfin, si vous n’êtes pas occupés ? précise-t-elle.

Ten grimace, mais qu’est-ce qu’il pourrait dire ? Dégage, on prépare une insurrection ? C’est ça le problème avec les salles de billard : il y a plus discret. Et puis, avec qui d’autre pourrait-elle jouer ? Les vieux poivrots dans leur coin ?

Tendeka est déjà en train de passer un coup de craie sur sa queue, des fois que vous pensiez que quelqu’un d’autre va relever le défi. Là, je dois signaler qu’un bon général laisserait l’un de ses troupions régler le problème – moi, par exemple, parce que j’ai deux-trois idées pour. Mais il compte bien se débarrasser de l’intruse le plus vite possible et, en vérité je vous le dis, il est le plus qualifié d’entre nous.

Il pourrait tous nous mettre trois fois 6-0 avec une main attachée dans le dos, mes enfants. C’est le genre de mec qui se trimballe avec sa propre queue, le modèle qui se démonte, style fusil de sniper des films de guerre. C’est aussi le genre de mec qui n’a aucune pitié pour les amateurs.

L’occasion est trop belle. Je presse discrètement le bouton d’enregistrement sur mon poignet et tends ma canne à la fille.

— Bienvenue à l’abattoir, fillette.

Au moment où elle prend la queue, sa manche remonte un peu et je capte une légère lueur. Je savais bien qu’il y avait quelque chose de louche. Un sweat en plein été ? Ouais, sûr. J’ai vu assez de tatouages lumineux sur les petits branchés des clubs pour comprendre, même avec ce simple aperçu, que là c’est du lourd. Du sérieux. Et lorsque je me rappelle enfin que j’ai croisé la fille une semaine plus tôt au beau milieu de la zone directoriale de la côte Est, celle qui est réservée aux corporati, tout se met en place.

C’est la première fois que je vois ça, et je ne connais personne qui en ait vu en vrai. C’est une variante du « dark marketing » standard : refiler du matos gratuit aux gamins cool et espérer que les autres iront casquer au pas de course pour avoir la même chose. D’ordinaire, ça sort totalement de mon domaine d’intérêt. Mon streamcast s’appelle le Journal du Connard, pas le Journal du Branleur de la Pub. C’est le résumé hebdomadaire de la vie passionnante de Toby : de la bonne came, de la bonne musique, des prouesses sexuelles avec des filles sublimes, des prises de bec régulières avec sa connasse de mère et, plus récemment, des activités paracriminelles

et contre-culturelles, grâce à ce Steve Biko du pauvre avec sa queue de billard.

Aux dernières nouvelles de ce matin, 558 430 hits quotidiens. C'est pas trop mal, mais c'est pas non plus *BoingBoing*. Ni le streamcast du bébé animal. Ou même la sensation virale du moment, cette fille du MIT qui construit des robots et retransmet ses parties de jambes en l'air avec eux.

Mais ça risque de changer.

On en a beaucoup parlé sur les blogs à rumeurs, mais il n'y a pas encore eu d'images. C'est tellement nouveau, comment ça se pourrait ? Ce qui signifie que je vais avoir l'exclu. Du trafic lourd. Des chiées de hits. Peut-être même un peu de syndication.

La partie est serrée. Sûr, la fille part avec un handicap, mais elle a un peu de talent. Oubliez tout ce que vous avez lu sur les forums conspirationnistes des bas-fonds, ça n'accorde pas des pouvoirs de superhéros. Ça vous aide à vous concentrer, comme cette espèce de zone mentale particulière qu'atteignent les athlètes. Ça rend plus rapide, plus fluide, plus productif.

Voir le truc se déclencher a quelque chose de splendide. Pour quelqu'un qui ne ferait pas plus attention que ça, pour quelqu'un qui n'aurait pas mon expérience, ça passerait inaperçu. Mais je fais attention, et j'ai l'expérience. C'est du grand art, un classique instantané. Ça commence par sa respiration qui se bloque dans sa gorge, ses omoplates qui se resserrent comme si elle avait pris un coup à la poitrine, puis ça se répand dans tout son système et elle se détend.

Je suis malade de jalousie. Même mes spectateurs occasionnels savent que je suis un branleur camé, et pas que d'une manière, si vous posez la question à ma connaissance de mère. Mais je suis un *skeef* fonctionnel. Je suis pas le genre de junkie taré à la langue percée par un applijack, mais j'ai tout coché sur la pharmacopée : supersmack, kitty, halo, et le reste. Je sais anticiper la saveur de l'extase d'après le boum du rush. Mais, en vérité, tout ça, c'est de la merde bon marché. Du marché noir. Moyennement lég. Contrairement à la défonce de cette nana.

Et peut-être que Ten capte qu'il y a quelque chose de pas très hallal dans l'expression de son adversaire puisqu'il lui prend le bras.

— Eh ! Ça va ?

Elle retrouve ses esprits, tout en réflexes améliorés.

— Ouais, ça va. Merci. Ça te dérange pas si je joue ce coup ?

Ultra-affûtée façon Bruce Lee, elle se penche sur sa queue. Elle la fait glisser sur ses jointures, une fois, deux fois, puis frappe la blanche si fort qu'elle saute par-dessus la 8 noire devant elle et envoie la dernière bille dans la poche. La blanche lui emboîte le pas illico, si bien que ce n'est pas non plus le coup du siècle. Et qui pourrait dire que la fille n'y serait pas arrivée toute seule, sans son petit coup de turbobooster neuronique ?

Même Ten a remarqué qu'elle ne jouait pas réglo. Les pupilles de la fille sont dilatées pleine lune. Il l'attrape par la manche au moment où elle s'écarte pour le laisser jouer.

— T'es dopée ?

— Hein ? Non. Et même si je l'étais, qu'est-ce que ça peut te faire ?

Il y a dans sa voix une petite note défensive qui aiguillonne Ten, lui qui est en plein rétablissement évangélique.

— Ecoute, t'as intérêt à décrocher de cette merde. Tu crois que je reconnais pas les signes ? Je sais ce que ça fait. Je peux t'aider.

— Tu veux pas me lâcher, plutôt ? Mince, je ne suis pas droguée.

Et là, avec toute cette tension en pleine grimpette, on commence à vraiment attirer l'attention.

— Du calme, les gars, lance le barman sans manifester non plus l'intention de faire le tour de son comptoir.

Ashraf intervient alors :

— On s'en fout, Tendeka. Laisse tomber.

— Ouais, laisse tomber, OK ? Je ne te connais même pas, renchérit la fille.

Mais Tendeka la tient toujours par le poignet ; elle essaye de se dégager, et sa manche glisse pour révéler la fluorescence verte.

— C'est quoi, ça ? demande Tendeka.

Maintenant qu'il l'a vu, il ne va plus la lâcher.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Il remonte un peu plus la manche pour exposer le poignet. Une chose est sûre, ce n'est pas le tout-venant du lumigadget. Pas de trace de chair de poule caractéristique d'une LED qui clignote à travers l'encre d'un phosphotatt conventionnel. Pas de joujou sous-cutané. C'est sa peau. Les cellules nanoépissées pour lesquelles elle a signé dessinent en lumière le double tourbillon du logo Ghost, menthe et argent.

— Lâche-moi !

Elle le repousse, un peu trop fort, peut-être inspirée par la soupe hormonale nanoaméliorée qui bouillonne dans sa tête, assez pour qu'il recule en titubant et pose la main sur sa bière, au coin de la table de billard. Ten est costaud, assez lourd pour péter un verre, et un éclat se fiche dans sa paume. Un mélange d'alcool et de gouttes de sang coule sur le plancher.

— Putain de vendue !

Elle se glisse sur le côté pour mettre la table entre eux. Elle ne se doutait pas qu'il allait prendre tout ça aussi mal.

— Tu sais ce que va te faire cette merde, au moins ? T'es juste une putain de souris de laboratoire... Une petite pute corporate ! Tu me fais gerber !

Tendeka se penche au-dessus de la table, vers la fille. Elle attrape une queue et en file un coup dans sa direction, davantage pour le tenir en respect que pour lui faire mal. Je pourrais intervenir, mais ça ne serait pas aussi drôle.

Avec tous ces cris, personne n'a remarqué que le barman a enfoncé le bouton d'alarme sous son comptoir, ni que, moins d'une minute après, un gros bruit de bottes policières et de pattes canines monte rapidement les marches du bar.

La fille tourne la tête vers la porte, comme si elle avait anticipé l'intervention, au moment où le flic et l'Aito font irruption dans la salle. Elle lâche la canne et lève les mains pour se dissocier physiquement, proprement, de la scène. La queue tombe à terre et roule sur le plancher, jusqu'à l'escalier, où le chien la renifle une fois avant de l'ignorer dans un grognement étouffé.

— Ah, manquait plus que ta petite sécurité sponsorisée perso, hein ? grogne Tendeka en faisant volte-face vers le flic, qui braque déjà son scanner sur lui.

Pour le coup, il se goure complètement. Le pauvre con est juste un citipoulet de quartier qui a eu le manque de bol de patrouiller sur Long Street.

— Il est là pour protéger l'investissement ? Parce que c'est tout ce que tu es, chérie. Un prototype de foire.

L'Aito aboie un avertissement, auquel répond le bip du téléphone de Ten lorsque le flic se sert de son scanner pour isoler sa carte SIM de toutes les autres présentes.

— Toi, dégage ! T'avise pas de me charger un avertissement. J'ai le droit constitutionnel d'exprimer ma putain d'opinion. T'as déjà entendu parler de la liberté d'expr...

Le flic ne prend même pas la peine de noter un second avertissement. Il passe directement au désamorçage. Avec un voltage plus élevé que nécessaire, mais depuis quand les poulets font-ils dans la dentelle ? Tendeka s'effondre sur le coup, tressaute genre épileptique, ce qui arrache au clébard une série de jappements excités. Selon moi, c'est du 170 ou 180 volts. Au-dessus de 200, il faut remplir des tonnes de paperasse pour justifier l'usage d'une dose potentiellement mortelle, mais rien n'empêche le flic de taquiner la limite.

Certains camés que je connais déclenchent volontairement le désamorceur de leur téléphone, réglé très bas, parce qu'ils aiment ce genre de trépidations bien glauques. On peut même le régler sur un certain rythme, les enfants. Mais ce n'est pas facile. Il faut hacker le hardware, et si vous ne vous y connaissez pas, vous risquez de finir grillé comme une aile de poulet de chez KFC. Ou pire. Bidouiller son désamorceur est un crime passible de déconnexion. Vous ne jouez pas selon les règles de la société ? Alors vous êtes hors jeu. Pas de téléphone. Pas de service. Pas de vie.

Tendeka trépide et bat des bras aux pieds du flic ; son téléphone bourdonne et crépite, pendant que ce foutu chien l'accompagne de ses aboiements, comme si tout ça lui filait la trique. Même Ash n'ose pas intervenir. Enfin, le citiconnard finit par avoir pitié, coupe le signal et c'en est fini, baby.

— Un autre volontaire ? lance-t-il en claquant des doigts pour faire taire instantanément son chien modifié.

Ten réussit à se relever sur les genoux, blême et pantelant.

— Et toi ? T'en veux encore, petit merdeux ?

Ten secoue la tête en respirant lourdement, un peu trop désespéré. Ashraf s'agenouille à son côté et, lentement, démonstrativement, lui tend son inhalateur. Ten en prend une bonne grosse bouffée bien avide. Il devrait vraiment faire noter son asthme sur sa carte SIM. Ce genre de problème médical oblige les flics à prendre des gants.

— Ouais, c'est bien ce que je pensais. Oublie pas que j'ai capté ta SIM. A la prochaine connerie, c'est la déconnexion, *china*.

Le citipoulet se décale nettement d'un pas sur le côté lorsqu'une horde de hooverbots sort de sous le bar et s'empresse de nettoyer le sang, le verre

brisé et l'alcool renversé.

— Dire que j'espérais une journée peinarde.

Il range son scanner dans sa ceinture et agite joyeusement sa lacrymo en direction du barman.

— Si ce mec vous pose encore problème, sonnez-moi. Je serai bien content de lui lâcher /379 ici présent au cul.

Le barman grogne et lève la main. Il la joue cool, comme si c'était pas lui qui avait neuf-cent-onzé le citiconnard. Le flic siffle, deux notes, l'Aito se réveille et lui emboîte le pas dans l'escalier.

Ashraf aide Tendeka à se mettre debout, lequel jure doucement, furieusement, entre deux inhalations sifflantes, le temps que son médoc fasse effet. Game over. Veuillez charger une nouvelle somme. Les vieillasses du coin se détournent ostensiblement.

La fille nous regarde, pâlotte et choquée. L'ouverture rêvée.

— Je sais pas toi, lui dis-je, mais moi j'ai besoin d'un verre.

— Tu n'es pas avec lui ? répond-elle en se tournant vers moi, incrédule.

— Non. Je veux dire, je le connais, mais on n'est pas intimes, tu vois.

Ashraf me lance un regard venimeux par-dessus son épaule tout en manœuvrant Ten vers l'escalier. Bah, il a son pote en main, et je ne vais pas me laisser embringuer dans ce ridicule foutoir. Pas quand il y a des foutoirs plus intéressants à explorer.

— Désolé. Faut dire, c'est un activiste hardcore. Je te paye un verre ? Pour le dérangement. Je suis sûr qu'il l'aurait fait lui-même, mais, bon...

Mais, bon, il est un peu indisposé. Un peu crispé. Un peu à côté de ses pompes.

Je drive la fille vers le bar, ce qui est facile vu son état. Elle a l'air presque aussi paumée que Ten.

— Si tu fous encore la merde, fillette, je te fais griller toi aussi, prévient le barman.

— Eh, du calme. Tout est sony. On veut juste un truc à boire. Vous servez à boire ? Un Ghost pour elle, et pareil pour moi, avec un shot de vodka. Je m'appelle Toby, au fait.

— Kendra.

Le barman pose deux canettes devant nous. Kendra n'attend même pas le verre, elle l'ouvre et la descend pratiquement d'une traite, avec un petit frisson prononcé, comme si elle picolait sec.



— Ça ne te dérange pas si je coupe le mien ? Je crois que je n'en retire pas les mêmes bénéfices.

— Fais ce que tu veux.

Je verse la vodka dans mon verre et le complète avec le Ghost. Au sortir de la canette, il a le même vert pâle que les yeux de la fille. D'ailleurs, je me demande si leur couleur est d'origine ou si c'est un effet secondaire de la tech. Je m'accoude au bar et je lâche le morceau. Jouer la carte de l'honnêteté a tendance à surprendre les gens et à leur arracher des réponses surprenantes.

— Je peux voir ?

Elle m'observe, essaye de deviner mes motivations, puis retrousse sa manche et fait tourner son bras pour me montrer la lueur sur son poignet.

— Joli. Ça fait mal ?

— C'est marrant que tu demandes.

A présent, la fille vole – ou coule – dans tout le bonheur opiacé qu'un corps peut produire : des endorphines, de la sérotonine, de la dopamine ; le Ghost fusionne avec ses acides aminés. Les minuscules biomachines sifflent en travaillant dans ses veines. Accoutumance volontaire avec avantages. Et tout ça pour pas un rond, du moment que vous êtes sélectionnés par le programme de sponsoring. Inscrivez-vous tout de suite, les enfants, dans la limite des stocks disponibles. Vous ne pourrez jamais planer aussi haut sur vos propres deniers.

— Pourquoi fais-tu ça ? demande-t-elle en tendant le menton vers mon BabyStrange, qui est reparti en mode diaporama, avec l'ajout d'un gros plan d'une goutte de sang sur la feutrine verte d'une table de billard. C'est vraiment dégoûtant.

— Tu préférerais que je fasse défiler des logos ?

Je tapote ma manche du pouce, zoome sur la canette de Ghost, la prends en photo et la colle en papier peint fixe sur le smartissu.

Elle lâche un rire fragile, prudent, mais après ça la conversation se dénoue. Elle est photographe, et elle charge le flyer d'un concert à Propeller dans mon téléphone. En échange, je lui offre une invitation à la sauterie Insurrection Replica. Si je ne suis pas trop défoncé, j'y mixerai peut-être. Ça reste une invitation pour une seule personne : je préférerais qu'elle se pointe en mission solo. Elle me parle d'une série de photos qu'elle a prises là-bas, dans les chiottes ; des rais de lumière sous les portes, entre toutes les choses qu'il y a à photographier dans un club.

Ma remarque a l'air de l'agacer.

— Justement, je ne voulais pas prendre les conneries habituelles des boîtes. Je voulais décontextualiser l'espace.

— Tu pourrais faire un tour par chez moi, un jour, et décontextualiser mon espace ?

Elle roule des yeux, mais c'est le bon genre de roulement.

Ceux d'entre vous qui suivent auront sans doute noté que je n'ai pas mentionné mon streamcast. Cette omission n'est pas involontaire, les enfants.

De l'autre côté de la salle, l'un des vieux débris commande un Ghost. Juste pour voir. Parce que peut-être, si ça se trouve, tout tient aux ingrédients secrets, non ?

— J'ai l'impression que tout le monde me regarde, avoue la fille.

— Sûr, qu'ils te regardent. Tu es flambant neuve, le dernier gadget deluxe. Et la question qui brûle les lèvres de tout le monde est : qu'est-ce que ça fait ?

— C'est comme... prendre de la drogue ?

— C'est sûrement la description la plus générique que j'aie jamais entendue. Je ne marche pas.

— D'accord, d'accord.

Elle s'esclaffe, un rire franc, chaleureux, sexy.

— Je me sens juste... améliorée. C'est comme si tout fonctionnait mieux, comme si je sortais de la révision, tu vois ? Le monde me paraît plus net. Ou plus intense. Comme si quelqu'un avait réglé l'objectif. C'est comme l'hyperréalisme, en photo.

Elle remarque mon regard vide.

— Une photo sur laquelle tout est intensément réel. Avec une sacrée définition.

— Ça a l'air chaotique.

— Ouais. Remarque, je ne suis pas sûre de ne pas tout imaginer.

— Quoi ?

— Tout. Tout ça. C'est peut être seulement une sorte de trip psychologique dans lequel ils nous embarquent pour qu'on gobe leur produit. Et vous tous avec.

— Eh, débine pas la boisson. C'est pas mauvais, encore qu'ils pourraient y aller mollo sur le citron vert. Quitte à en boire pour le restant de tes jours, tu devrais leur suggérer de créer des parfums différents.

— Ouais.

— Et tu as bien géré Tendeka.

Je balaye ses inquiétudes d'un geste : je l'interromps alors qu'elle est sur le point de se lancer dans une excuse, comme si c'était elle qui était en tort.

— Non, te bile pas, ça lui pendait au nez. Par moments, il aime bien jouer à la tête de nœud moralisatrice. Et puis, la partie était drôlement serrée.

Et puis, c'est évident pour le monde entier qu'elle plane complètement.

— Mais c'est ça le problème, proteste-t-elle. Je suis plutôt douée au billard. Peut-être pas à ce point, et ça fait longtemps, mais je suis sûre que j'aurais pu le battre, d'ordinaire. Et peut-être que c'était juste... Oh, ne prends pas cet air sceptique. Je jouais en championnat à Durban.

— Relax, douce K., je te crois.

Et, histoire de le lui prouver, je me penche et l'entreprends.

Au début, elle me rend mon baiser. Et d'un coup, elle s'écarte, panique générale.

— Je suis désolée...

— Ne le sois pas.

— Si, j'ai un copain. Je, euh, je ne peux pas. OK ? C'est flatteur, mais...

— Ça va, je tentais le coup. Regarde : j'insiste pas. On remet le chrono à zéro. Désolé pour l'effarouchage.

— Ça va. Merci pour la conversation. J'aime bien parler, communier avec les gens, tu vois ?

Elle parle trop vite, s'est déjà levée et balance son sac sur son épaule.

— Ouais, OK. Je sais.

Je souris de son embarras, ce qui l'aggrave d'un cran.

— Dis à ton ami que je suis navrée, poursuit-elle. Je ne voulais pas... Il s'est conduit comme un trou du cul, mais il ne méritait pas ça. Les flics et...

— D'accord, je le ferai. Mais n'y pense plus. Comme je te disais, ça lui pendait au nez.

— Et oublie ce que j'ai dit sur le trip psychologique. Parfois, je parle trop. Ce n'est pas... Je veux dire, bien sûr que c'est réellement *makoya*.

— Sûr. Pas de problème. Et viens au Replica, samedi prochain. Il y a une entrée gratuite sur ton téléphone.

— Merci. Et... Toby ?

Elle s'arrête sur le seuil et son appareil photo me prend en traître. C'est un modèle oldschool, mastoc et encombrant, mais je suis trop surpris par le flash pour capter la marque.

— Si tu voulais que je pose, il suffisait de demander, je lui dis.

Elle a totalement retrouvé sa contenance, comme si c'était plus l'appareil que la nanotech qui lui arrondissait les angles.

— Merci. A la prochaine.

Elle me lance un clin d'œil tellement mignon que ça me fait physiquement mal. Et disparaît dans la cage d'escalier.

---

[1.](#) Un lexique figure à la fin de cet ouvrage. (*N.d.T.*)

Tendeka

---

**RAPPORT D'INCIDENT**

**Services de Police d'Afrique du Sud**

**DOSSIER SAPS-CITI**

**430/77**

**LOG – CTC Trouble de l'ordre public**

**Occurrence N° 94-1678**

**ACCUSÉ** \_\_\_\_\_

(nom, prénom)

**Mataboge, Tendeka**

(pseudonyme)

—

(sexe)

(date de naissance) (âge)

**M**

**05/06/86**

**32**

(lieu de naissance)

**HARARE**

(numéro ID)

**8606050112291**

(ID SIM)

**062-699-1359**

(casier ?)

**O**

(casier judiciaire)

**#2291-1359-470**

(adresse de résidence)

**Dernière connue : 43 subC, Berlin, Khayelitsha, Le Cap, 7948**

(taille) (poids) (cheveux) (yeux) (peau)

**1,94 m 94 kg dreadlocks bruns sombre**

(statut ID)

**Civil. LSM (Living Standard Measure) : 6**

(statut marital)

**Marié – Emmie Chinyaka, national. Malawi**

**03/08/2018**

(signes particuliers)

**Tatouages : épaule gauche, larges cercles noirs concentriques (motif de « cible ») ; bande noire sur le biceps et le poignet droits.**

(profession)

**ONG, bénévolat**

**Levée de fonds**

(employeur)

**Indépendant**

(vérification biologique) (date) (heure)

**N**

— —

(antécédents)

**> 23/02/2018 – CC279 (a) Trouble de l'ordre public.**

**Participation à une manifestation illégale.**

**Lieu : Parlement.**

**Désamorçage. Amende de 5 000 R. Déconnexion 24 h.**

**> 29/12/2017 – CA 415 Dégradation de biens publics.**

**Lieu : vitrine de Noël du centre commercial V&A.**

**Désamorçage. Déconnexion 24 h. 6 jours de service corporatif.**

**> 18/7/2017 – CC 279 (a) Trouble de l'ordre public.**

**Lieu : Vanguard Drive, Langa. Désamorçage.**

**> 22/11/2013 – CTTD 80 amendes aquamétre impayées.**

**Totalité du montant réglée.**

**> 4/2/2008 – CSP 121 (mineur) Possession de stupéfiants avec intention de les revendre. 150 grammes de nitraamaldrine (nom usuel : Bliss).**

**Condamné à 8 mois dans le centre de détention pour mineurs de Boys Town.**

**6 mois de surveillance probatoire.**

> 17/10/2006 – CVC 3A (mineur) Effraction.

Lieu : 28 Roberta St, Bonteheuwel.

Sursis.

**DÉLIT**

---

**CC 279 (a) Trouble de l'ordre public**

(heure du délit) (date du délit) (lieu)

**11 h 23                  17/09/2018      Stones Billiard Hall,  
181 Long Street**

(délits supplémentaires)

**CC 592 (b) Comportement aggravant**

**NOTES DE L'OFFICIER**

---

*Alerte enregistrée à 11 h 20, émanant de Stones Billiard Hall (géoID : 33CBD-Long181). Intervention de l'officier et de l'Aito /379.*

*A notre arrivée, le suspect hurlait et avait un comportement menaçant.*

*Un scan du registre ID SIM du sujet a révélé des antécédents de troubles de l'ordre public et un casier judiciaire de mineur.*

*Le sujet n'a pas répondu à l'avertissement verbal de l'officier, ni à l'avertissement chargé sur son téléphone.*

*Lancement d'un désamorçage sur le téléphone du sujet.*

*Désamorçage <200 V. Voltage non létal.*

*Désamorçage d'environ 2,5 min.*

*Sujet maîtrisé.*

*L'officier a quitté les lieux sans autre incident.*



*SIM du sujet enregistrée sur la liste de surveillance du SAPS pour une période de vingt-quatre heures.*

*Déconnexion temporaire.*

— Désolé, Ten, me dit Ashraf en me montrant son écran.

Le registre est déjà en ligne sur SAPS.co.za, et c'est ça qui est complètement dingue : que gouvernement inc. pense que ce niveau de transparence balaye automatiquement toute accusation de répression. Si tout se fait en plein jour, c'est que c'est forcément réglo.

— Qu'est-ce que tu croyais ? demande Ash, comme si c'était le bon moment pour me faire la leçon.

— Putain de merde !

Il tressaille lorsque j'envoie une canette valdinguer dans la rue d'un coup de pied. Au moins, ce n'est pas du Ghost – ç'aurait fait un peu trop. versleciel\* va être drôlement déçu.

Le pire se confirme lorsqu'on arrive à l'arrêt du métro D sur Wale Street et que mon téléphone ne scanne pas. Ou, plutôt, il scanne mais me bloque illico en réponse au tag qu'a placé la police sur ma SIM, au grand amusement d'une bande de gosses de riches dans leurs putains de fringues hors de prix. Fumiers, fumiers, fumiers. Je suce ma main, qui me pique encore même si elle ne saigne plus. Au moins, ce connard de flic ne m'a pas aspergé de lacrymo, autrement tous les clébards biogén de la ville me suivraient comme si j'étais une chienne en chaleur.

On descend Adderley vers la gare, après Grand Parade et les logos et les panneaux de pub braillards qui squattent la façade de la vieille bibliothèque tels des parasites. Et ce qui me fait vraiment chier, c'est que ce mur était censé être à nous, à Streets Back. On avait rassemblé une poignée de gamins des foyers de Castle Street avec l'intention de leur faire faire un graff. C'était pour eux une manière de laisser une trace dans cette ville qui, en général, les filtre comme s'ils étaient du spam. C'était légal. On avait les permis et tout, ainsi qu'une petite subvention qu'Ash avait obtenue d'une orga italienne grâce à nos contacts. Tout est parti en couilles. Les Italiens sont venus tourner un docu sur le bordel, puis ont commencé à chouiner quand ça n'a jamais commencé. Comme si c'était ma faute qu'on soit tombés à court de pognon.

D'abord, on a dû payer des flyers parlants, parce que, sans ça, on n'aurait jamais pu toucher des mômes incapables de lire une affiche. Les

puces audio ont coûté un bras, et les bombes gratos qu'on a eues d'une entreprise de peinture étaient défectueuses : buses cassées et peinture sèche, périmée depuis deux ans. Le temps qu'on achète notre propre peinture, des masques, des combinaisons et de la bouffe pour tous les gamins qui se sont pointés – et pas seulement pour ceux qui étaient censés bosser sur le graff –, notre budget s'était envolé. J'ai essayé de dire aux amigos italiens que ces gosses avaient été lâchés si souvent que la seule chose qui pouvait avoir un impact positif sur leur vie était un programme bien établi et des adultes qui tiennent leurs promesses. Les Italiens étaient terriblement navrés d'apprendre nos problèmes, mais nous devions comprendre qu'il y avait tant d'autres projets tout aussi méritoires et tout aussi coûteux qu'ils étaient obligés de financer uniquement ceux qui étaient viables.

Après coup, j'ai envoyé aux hommes un mail vraiment méchant pour leur dire exactement le genre de têtes de nœud néocoloniales qu'ils étaient pour venir ici, violer nos ressources et nous baiser encore une fois. J'ai cru qu'Ash allait apprécier, mais il s'est mis en rogne, m'a rappelé que c'était lui le trésorier, le directeur financier, que je devais me contenter de jouer la *pasionaria* enflammée, et enfin que « hommes » c'était de l'espagnol. Peu importe. Et que s'il avait pu s'en occuper, il l'aurait fait. Connards. Je déteste les types qui font semblant d'être à la hauteur ; ils tiennent de beaux discours sur le « village global » tout en encaissant de bons gros salaires pendant qu'on survit à peine avec notre club de foot, sans parler du bébé d'Emmie qui ne va pas tarder à se pointer.

Et maintenant, Ash a imaginé un projet grandiose avec un pote à lui, un vendu corporate qui prétend qu'il peut nous glisser sans problème dans le programme CSI de sa boîte. Comme si faire sponsoriser nos actions par ces enculés n'était pas en contradiction totale avec tout ce qu'on fait.

On n'a pas d'autre choix que de se rendre à une file de taxis puisque les minibus ne sont pas aussi régulés que les trains. Dans les taxis, on ne croise jamais de corporate obligé de se serrer avec vingt-quatre autres mecs dans un espace prévu pour seize, obligé de supporter les grèves ou les fusillades quand les embrouilles entre chauffeurs grimpent d'un cran. Du coup, certains *gamchees* sont prêts à fermer les yeux pour une petite somme, purement administrative. L'essentiel est de tout faire à découvert, comme si c'était une transaction normale. Mon porte-monnaie est bloqué, comme toutes les autres fonctions de mon téléphone, c'est donc Ashraf qui

transfère cinq fois le prix de la course au *gamchee* qui gère le taxi en tête de la ligne Khayelitsha.

On se glisse entre une mama, chargée d'une semaine de courses et d'un bambin de deux ans qui gigote et glisse de son giron, et un mec à l'air trop abattu pour être un gangster – sûrement un pauvre trou du cul qui chasse un job le long de cette ligne sans savoir qu'elle ne mène nulle part. Peu probable qu'il trouve quoi que ce soit vu la cicatrice qui lui traverse le cuir chevelu au-dessus de l'oreille, trace évidente d'un coup de couteau ; le truc qui l'étiquette imparablement « *loxion* ». Ça pourrait être pire, bien sûr ; il pourrait être déconnecté. Il pourrait vivre à la Campagne ou au Zim, cette autre banlieue de la Chine.

— *Yey ! Diskonneksie. Geen moeilikheid nie, ne ?* me lance le *gamchee* en agitant un doigt dans ma direction.

A cinq fois le tarif ordinaire, il se doute bien que je ne vais pas causer de problèmes.

Je me sens merdeux. Ma respiration n'est pas encore rétablie à 100 % et les muscles de ma paupière continuent d'avoir des spasmes. Ça me rend dingue, mais Ash prétend que ça ne se voit pas.

— C'est de ça que je parle, entre autres. Les merdes qu'on ne nous dit pas. La tech a été approuvée il y a quoi, dix-huit mois ? Qu'est-ce qu'ils en savent, des effets à long terme ? Et ils balancent des désamorçages comme si c'était un jeu. C'est comme des électrochocs, tu sais, qui calment les récalcitrants, nous grillent le cerveau, nous écrasent, histoire qu'on finisse par être de bons petits chiots, des citoyens zombies modèles qui ne posent pas de questions et ne résistent jamais.

La mama remet son gamin en place, avec un certain malaise, et Ash me fait signe de baisser le ton de quelques décibels. Il est toujours embarrassé quand je parle trop fort en public, mais c'est pas comme si quelqu'un pouvait m'entendre par-dessus le bhangra rock que beuglent les haut-parleurs de notre rapiat de *gamchee*, lequel espère choper un ou deux passagers de plus en hurlant « Khaaaaai-ee-liitsha ! » par la vitre, au cas où il subsisterait quelques doutes sur notre destination.

— Ten, si c'était pour nous laver le cerveau, ils se contenteraient de mettre quelque chose dans l'eau, tu crois pas ? Détends-toi, chéri.

Je baisse légèrement la voix.

— Je ne parle pas de lavage de cerveau, mais de lobotomie par électrochocs. Sponsorisée par le gouvernement. Et le coup de l'eau ? Pitié.

Ça serait trop facile à détecter. Les agences environnementales internationales le remarqueraient en une seconde. A moins d'être achetées. Je veux dire, tout est possible. Ils sont corrompus, tous.

Ash arbore ce sourire conçu spécialement pour m'apaiser.

— D'accord, OK, dis-je. Tu as raison. Ce genre de suppositions n'est pas bon pour la cause. On arrête de parler de complots. Mais tu sais que c'est vrai.

Le taxi fonce autour de Hospital Bend – qui était jadis un vrai hôpital, celui où a été réalisée la première greffe cardiaque du monde, avant d'être transformé en complexe d'appartements de luxe –, dépasse les jolies banlieues de la classe moyenne, Obs et Rosebank et Pinelands et Langa, et arrive aux ghettos *loxion* à proprement parler. Ne vous laissez pas berner par les mignons immeubles qui bordent l'autoroute, qui ne sont jamais qu'un village Potemkine pour touristes. Il suffit de s'enfoncer d'une paire de rues pour voir la vraie vie, les cabanes en tôle, les anciens hôtels pour mineurs et les containers reconvertis – puisque l'industrie portuaire s'est effondrée en même temps que l'économie. Toujours la même merde qu'ils promettent d'arranger depuis la Charte de la Liberté de 1955 ou quoi qu'ait été son nom. Et malgré les patrouilles frontalières, les ghettos continuent de s'étendre. On ne peut pas tenir la Campagne en respect en permanence.

Le taxi s'arrête au rond-point de l'entrée de Berlin, dont le nom, comme celui de tant d'autres districts – Kosovo, Barcelona, Joe Slovo et Mandela Tribute Park –, est inspiré des gros titres passés et présents. Nous descendons à côté de l'immense et tellement voyant poste du SAPS et parcourons à pied le reste du chemin vers le club, au-delà de la zone à touristes, là où les voyeurs viennent prendre leur dose de pauvreté, de photos avec les gosses, peut-être un soupçon de *muti* d'amour chez les *sangoma*, ou une gorgée de bière *mqombothi* dans une boîte de conserve qui circule parmi des types qui ne sont là que pour donner de l'authenticité à la scène, moyennant un peu de fric avec lequel ils achèteront une Zamalek, de la vraie bière dans une vraie bouteille, puisque plus personne ne se soucie des traditions. Mais les touristes ne s'aventurent pas profondément au cœur des ghettos, ce qui signifie qu'ils ignorent tout des chiottes improvisées et des toiles d'araignée de câbles électriques illégaux dans les zones les plus récentes, là où la municipalité n'a pas encore mis les pieds.

Ash vous parlerait aussi de toutes les belles choses qu'ils ratent, celles qu'il a essayé de montrer à nos amis hommes : l'avenue des barbiers de

Chinatown, le jazz des *shebeen*, le club de foot et la salle de boxe, les entrepreneurs qui refourguent des minutes sur leurs téléphones portables (illégalement, consécutivement à la mise en place des nouvelles lois sur l'ID SIM), cette ambiance de communauté soudée, et à quel point la transformation est réelle et conséquente. Comme si ce n'était pas qu'un ramassis de conneries : les gens sont toujours aussi économiquement baisés que par le passé, et en plus ils sont malades, maintenant. Ou, pire, ils essaient de s'échapper malgré leurs maladies et apportent leurs microbes avec eux depuis la Campagne. Ça entraîne des chiées d'épidémies, partout, et des mesures sévères, aussi moches que celle du moche vieux temps, quand la police lançait l'assaut pour placer en quarantaine et déporter des quartiers entiers.

Ash me prend la main lorsque nous atteignons le terrain de foot près du club, qui se résume à un rectangle de poussière que le comité du logement de la municipalité a nettoyé pour le développer. Il est si couvert de bosses que la balle part dans tous les sens, complètement au hasard. Ça fait un bon entraînement pour les gamins, selon Ash ; lorsqu'ils devront jouer sur un vrai terrain, ils auront un avantage. On essaye de se le faire attribuer de manière permanente, ce qui va sans doute impliquer plus de fonds, plus d'attente, plus de têtes de nœud néocoloniales.

Ash joue avec ma bague.

— T'es obligé de porter ça ?

— Ne commence pas, s'il te plaît.

— Tout le temps ?

— Et qu'est-ce que je répondrai aux Affaires domestiques quand ils viendront taper à ma porte et me demander pourquoi je n'ai pas mon alliance ?

Ash renifle.

— Par rapport au reste ? Au glorieux tourbillon de votre romance pré-nuptiale, qui a duré pas moins d'une semaine entière ? Au fait qu'elle vive à l'autre bout de la ville ? Ou alors, tu sais, ce tout petit détail, le fait que tu ne t'intéresses pas trop à la gent féminine ? Juste pour dire.

— Du coup, tu n'as pas à t'en faire, si ? Nom de Dieu, Ash, c'est une putain de réfugiée. Tu peux avoir un peu de compassion, non ?

Le club sent définitivement le renfermé, comme si trop de gamins en nage avaient jeté leurs fringues dans un coin après un match, ce qui est exactement le cas. Ash entreprend de ramasser les tee-shirts et les slips pour

les apporter à la laverie qui se trouve un peu plus loin dans la rue. L'endroit a l'air encore plus délabré que d'habitude. L'humidité s'infiltre depuis la douche bricolée dans la pièce voisine et corne les coins du poster des Kaiser Chiefs. Ça fait huit mois que c'est comme ça. On a rempli les papiers pour décrocher des subventions supplémentaires, histoire de se payer un vrai local, après les uniformes, après qu'on a remis Streets Back sur les rails.

J'entre dans notre chambre et trouve Zuko en train de jouer à un jeu vidéo sur ma machine, alors qu'il sait très bien qu'il ne doit s'en servir que pour ses devoirs ; en plus, je suis censé parler à versleciel\* en ligne.

— Eh, frangin. Dégage. Va sur le terrain. Trouve-toi des copains et entraînez-vous une heure ou deux.

— Et le truc ? demande Zuko.

Il est supposé venir avec nous, ce soir. Ashraf n'aime pas que je l'implique dans l'extra-muros, vu qu'il est mineur, mais entre le foot et nos « projets spéciaux », je me débrouille pour l'occuper et le garder loin de la rue et du genre d'emmerdes que j'ai pu avoir à son âge.

— T'inquiète, je lui réponds. On a tout le temps. On ne part qu'à 9 heures et demie. Alors, va jouer.

— Quoi ?

Ashraf s'est figé au milieu de sa collecte, des maillots froissés poisseux de sueur pendant de ses bras.

— On y va quand même ?

— Du calme, chéri. Toby a un pote qui va s'en occuper, une chose à la fois. Je ne vais pas me laisser arrêter par une déconnexion. Tout va bien se passer, promis.

— Après le bordel de chez Stones, tu comptes encore sur Toby ?!

Ashraf s'apprête à me faire sa crise, mais il lance un regard entendu vers Zuko.

— Je vais faire une lessive. On en parlera plus tard, lâche-t-il.

Pourtant, ce n'est pas plus mal que le gamin sache de quoi il retourne, en toute honnêteté. On ne planque pas la merde dans un placard.

Qu'Ashraf aille à la laverie me soulage. Il prend comme un affront personnel le fait que je passe tant de temps sur Pluslife. « Notre vie n'est pas assez bien pour toi ? »

Avant versleciel\*, ce qu'on faisait était digne de Disney Channel, des trucs de gosse. On doit passer au niveau supérieur si on veut être pris au

sérieux. Je branche les écouteurs, ignore le bruit de fond d'Ash qui claque la porte derrière lui, me connecte au serveur Plus, et c'est parti.

versleciel\* m'attend à Monomopata, le nom que j'ai donné à ma maison dans Avalon. Avec 53,9 millions d'inscrits, Avalon est l'une des destinations virtuelles les plus populaires au monde, ce qui permet de se fondre dans la masse sans se faire remarquer.

Malgré son nom eurotraditionnel, l'univers est asiacentrique, ce qui signifie qu'il est six à huit heures plus tard, là-bas, et que la moitié de la population ne parle pas anglais, ce qui me convient parfaitement. A quoi bon s'évader dans Plus si ça ressemble trop au monde qu'on vient de quitter ? Et puis, on peut se faire un solide revenu en guinéas d'Avalon (des guineveres, dont le taux actuel est de 7,26 guinéas pour 1 rand sud-africain) en apprenant l'anglais aux autres habitants.

L'avatar de versleciel\* est encore plus moche que d'habitude : c'est une obèse courtaude au visage bosselé, chauve, dont les traits sont un mélange de ce qu'il y a de pire chez les Asiatiques et les Noirs. Il prétend que c'est pour pousser les gens à le sous-estimer, parce que même dans un jeu tout le monde veut être beau et avoir la ligne. Pour ma part, je n'avais pas envie de me prendre la tête avec leurs customisations, alors j'ai juste chargé une photo que j'ai collée directement sur mon avatar. C'est plus honnête.

En revanche, j'ai passé beaucoup de temps à concevoir mon chez-moi. C'est assez modeste, écolo, tout en matériaux recyclables, avec des panneaux solaires sur le toit et une éolienne dans le jardin. On n'a pas besoin de générer de l'énergie dans le jeu, mais c'est pour le principe. Un exemple rayonnant qui contraste avec le genre d'excès qu'on trouve dans le voisinage ; c'est pourquoi j'ai précisément choisi ce lieu.

C'est une reconstitution des collines de L.A. qui attire par pelletées tous ceux qui aspirent à la célébrité, tous avatarés pour ressembler à leurs favoris du moment, vivants ou morts, les Cary Grant, les Tupac, les Gwyneth, les Angelica K. Les fans se lâchent complètement et font leurs recherches en ligne, recréent les moindres détails, jusqu'à la marque de lait de soja que leur star préférée garde dans son frigo, ou aux motifs de la mosaïque de sa salle de bains, ou encore aux listes d'invités de ses fêtes. Parfois, une même célébrité a plusieurs clones dans le voisinage, qui se lancent alors dans une escalade de conneries pour déterminer qui sera le

plus fidèle à l'original. C'est symptomatique de tout ce qui cloche dans notre culture.

Je clique sur la fenêtre de discussion et, aussitôt, versleciel\* lance un pare-feu personnel qui nous fait passer en tchat privé.

>> versleciel\* : salut.

>> 10 : Quoi de neuf, mec ? Ecoute, je me demande s'il vaut pas mieux laisser tomber. Je me suis fait coller en surveillance, aujourd'hui.

>> versleciel\* : tu devrais être plus prudent. viens, on va faire un tour.

>> 10 : Ouais, OK.

A cette heure, c'est d'un calme mortel ; il est plus de minuit au Japon et seuls les joueurs les plus acharnés sont en ligne. Je me demande pourquoi versleciel\* a peur que quelqu'un nous écoute, surtout chez moi. Mais qu'il veuille la jouer polar ne me pose pas de problème. Le L.A. d'Avalon s'y prête bien. On sort de ma maison et on descend l'allée dans la nuit, qui est bien plus lumineuse que dans le monde réel ; toutes les étoiles sont visibles, de même que tous les hôtels et tous les satellites en orbite.

Nous partons dans la campagne environnant les appartements, laquelle est calquée sur une version idéalisée, filmée, de Mulholland Drive : pas de résidences fermées, pas d'émeutes de travailleurs mexicains, et il y a même des coyotes virtuels, encore que je n'en aie pas encore vu. Certains sont en fait des gens qui jouent un type très particulier d'alternavie, dont je me sens beaucoup plus proche que de celui des clones people.

Nous nous dirigeons vers une colline, la plus éloignée de la civilisation, ce qui implique que certains pixels ont tendance à sauter. La maintenance de l'environnement de jeu ne se soucie pas trop des zones



inhabitées puisque c'est un monde gratuit. On aurait le droit de se plaindre si on s'acquittait d'un abonnement coûteux.

versleciel\* ne reprend la conversation qu'une fois le sommet atteint, pendant que nous admirons les lumières qui scintillent dans la nuit. Ce soir, il y a plusieurs fêtes dans la vallée, sans doute des reconstitutions minutieuses de leur version réelle, et leurs basses montent dans le ciel. J'ouvre mes paramètres personnels et baisse le volume du bruit de fond humain, si bien que le *doefdoef* incessant disparaît immédiatement et que nous nous retrouvons au milieu du chant des grillons et du vent qui souffle dans les herbes. Mais l'herbe ne remue pas vraiment – le rendu serait trop lourd à gérer pour ma vitesse de connexion.

Il y a un clignotement à l'horizon ; au début, je crois que c'est un bug du programme, mais à mesure qu'il se répand, multicolore, je pige que quelqu'un a hack  le ciel. Un genre d'aurore boréale. C'est ça, la beauté de Pluslife : ici, on peut vraiment avoir une influence sur le monde.

>> versleciel\* : je vais être direct. on ne peut pas annuler.

>> 10 : On n'annule pas, on repousse.

>> versleciel\* : on doit continuer, c'est crucial.

>> 10 : Eh, mec. Je me suis déjà fait griller dans les deux sens du terme, aujourd'hui. Je suis coupé pendant vingt-quatre heures, là. Et je peux faire que dalle. Je suis impuissant.

>> versleciel\* : prends ça comme un test. prouve-moi que tu n'es PAS impuissant. que tu peux te d merder. comment tu veux que je te confie des opérations plus importantes si tu n'arrives pas à surmonter une petite crise ? tu veux toujours participer aux gros trucs, pas vrai, 10 ? sortir de la pataugeoire ?

>> 10 : Cherche pas à m'intimider. C'est du sérieux. Si je me fais prendre en flag pendant une période de surveillance, c'est un putain de crime

passible de déconnexion !!!!! T'es à Amsterdam, facile pour toi d'être détendu et de me dire que je dois risquer la déconnexion ici !

>> versleciel\* : t'as raison. c'est du sérieux. soit tu fais avec, soit tu continues les gamineries. je n'ai pas de temps à perdre avec un amateur.

>> 10 : ...

>> versleciel\* : alors ?

Je regarde l'aurore boréale qui clignote au-dessus de nos avatars, la représentation digitale de moi-même et d'une grosse femme qui ressemble peut-être – ou pas du tout – à versleciel\*. Le ciel est parcouru de boucles de fractales en couleurs ; le feu bleu pâle vire au vert acide puis au violet de teinture à réserves. Ce n'est qu'une question de lignes de code. Un programmeur qui s'emmerde, un gamin avec du temps à gaspiller. Guère différent des aspirants rock stars qui essayent de recréer le manoir de leur idole. C'est joli, mais vide. Un simple divertissement.

>> 10 : OK.

# Lerato

---

Gaborone a autant d'âme et de personnalité qu'une rue commerciale – ou que l'une des ados lobotomisées qui y traînent et cherchent désespérément à ressembler à tout le monde. La ville donne l'impression d'être la cousine miteuse et prétentieuse de Jozi : elle en fait trop et abuse du gel coiffant.

J'éprouve ce que doivent éprouver les Américains, leur amère déception : ils s'attendent à de l'exotisme et retrouvent la même merde homogène que partout ailleurs dans le monde. Sauf qu'ici Mugg & Bean remplace McDonald's. C'est donc vers ça qu'on tend activement ? Je préfère encore Lagos, malgré la foule, la crasse et les embouteillages. C'est toujours mieux que cette fosse à poussière terne et insipide.

J'ai mentionné la poussière ? J'avais déjà une légère infection pulmonaire à mon arrivée et, ici, j'ai l'impression de respirer du limon : l'air en est saturé. Ça pue et c'est d'une humidité poisseuse. Je suis là depuis deux jours, les négociations sont tendues – Mpho est au bord de la crise de nerfs et je me demande pourquoi on m'a flanqué un concepteur s'il ne peut pas supporter la pression –, et j'ai des crises de toux incontrôlables de dix minutes. J'ai même été obligée de quitter la réunion avec Bula Metallo. Khan-Ross a envoyé son assistant personnel pour voir si j'allais bien.

Rien n'allait. La ville. La toux. Mpho qui me colle. Et le problème. Il nous a fallu quatre jours de travail pour le résoudre, et tout tenait à des détails techniques. C'est mon domaine. Par pur manque de bol, le code du canal par lequel étaient envoyées nos pubs directes était identique, à un chiffre près, à celui du canal de désamorçage de la police du Botswana. Démêler le code s'est révélé simple, c'est le côté relations publiques qui a tourné au cauchemar ; et le fait que Mpho ait le quotient émotionnel d'un

gecko n'a pas aidé. Il est gentil, mais à côté de la plaque, socialement parlant. Par exemple, il n'a pas compris que notre petite escapade sexuelle était une offre exclusive et limitée, uniquement valable pour ce voyage d'affaires et seulement parce qu'il n'y a rien de mieux à faire à Gaborone que de baiser.

Mpho est à peu près aussi doué comme amant que comme concepteur de systèmes. Il adopte d'ailleurs la même technique : il est aussi mécanique qu'un piston et quand son approche a fonctionné une fois, il n'en dévie plus jamais. Or, elle fonctionne aussi la fois d'après, ne serait-ce que parce qu'il vous a à l'usage.

Ça signifie que j'ai eu une tonne de choses à gérer dans les deux scénarios, en particulier avec Bula Metallo. Soyons honnête : je peux m'en sortir, mais caresser dans le sens du poil un pelage qui n'est pas tant ébouriffé que franchement arraché (Mercedes est l'un des gros clients de Bula Metallo, et apprendre que leurs utilisateurs étaient électrocutés par leurs publicités ne les a pas enchantés) demande beaucoup de temps et d'effort.

On a fini par tout régler et on rentre chez nous, sur un vol économique – une autre bonne raison de changer de job –, mais je tousse encore comme si j'allais cracher un poumon, et cette grosse fille de l'autre côté de l'allée me lance de vilains regards, et je sais exactement ce que pense cette conne paranoïaque. Comme si je ne l'avais pas vue appeler l'hôtesse et lui murmurer fébrilement quelque chose.

Pas étonnant que les douaniers me prennent à part à l'aéroport international O. R. Tambo, prêts à me fiche en quarantaine avec les autres réfugiés médicaux dans un de ces hangars reconvertis en camps. Ce qui n'est pas une bonne nouvelle puisqu'il y a un téléphone mobile plus ou moins illégal (plus ou moins, comme dans « plus ou moins mort » ou « plus ou moins enceinte ») dans la doublure de ma mallette. Un téléphone modifié, sans désamorceur. Inutile de préciser que Mpho n'en sait rien et qu'il ne me facilite pas la tâche en s'offusquant à ma place.

Je ne suis pas inquiète. Une toux sèche n'est pas vraiment un symptôme révélateur, mais je ne suis pas d'humeur à filer doux avec les douaniers, même si leur vigilance les honore. J'ai un atout à jouer. Pourquoi chercher la voie la moins obstruée quand on peut tout simplement éliminer les obstacles ?

Lorsque l'uniforme au comptoir me demande mon statut d'immunité, je lui réponds :

— Il me semble que ma société effectue des filtrages légaux approuvés par le Département de la Santé.

J'abats sur le comptoir ma carte d'IDexec de Communique, laquelle a l'effet escompté. En gros, le gars s'écrase fissa et on me pilote sans tarder dans la file prioritaire. Tout du long, le douanier se répand en excuses.

— Nous sommes sincèrement désolés, mademoiselle Mazwai. On ne savait pas... C'est qu'il y a des risques : on a eu une épidémie en Tanzanie, ils ont dû fermer Dar es-Salaam...

Comme si ça m'intéressait.

— Quelle plaie, soupiré-je à l'adresse de Mpho, qui approuve vigoureusement tout ce que je peux dire. Ils pourraient formaliser le processus et nous donner des passeports corporate. Ou ségréguer les vols, comme dans le métro. C'est vraiment si difficile à mettre en place ?

Deux heures et dix-sept minutes plus tard, un laps de temps rendu agréable par le mélange de Dormor et de vodka servi sur le vol de liaison, nous rentrons chez nous par l'aquatrain corporate porte à porte. Mpho tente de me tripoter dans l'ascenseur ; c'est une invitation maladroite à passer la nuit dans son appartement, mais je suis trop crevée pour rompre ou même pour éviter d'avoir à rompre par le biais d'un dernier coït miséricordieux. De plus, la vue est plus belle depuis chez moi. Je tire une satisfaction obscène d'être logée un étage au-dessus de lui dans la résidence Communique, même si lui est seul dans son appart.

La porte s'ouvre grâce à mon ID SIM et sur une cacophonie totale. Jane sursaute avec culpabilité. home™ est en pleine rébellion. Le système oscille entre différentes configurations, comme un poisson à l'agonie, en essayant d'accommoder tous nos préprogrammes personnels à la fois. La stéréo mélange les genres, la pop d'ascenseur de Jane se superpose au dub frantica que je dois à Toby, et les lignes de basse entrent en collision avec l'alarme.

Ce n'est pas inintéressant, mais ça casse l'effet du Dormor, en particulier les lumières qui clignent et hésitent entre le bleu plein jour que j'aime et l'orange touffu et chaud que Jane s'est convaincue d'aimer après avoir lu un article sur la chromothérapie dans un pushmag ; le tout avec des phases d'obscurité en guise de compromis.

Jane est le genre de laideron désespérément dépressif qui serait presque jolie si son nez ne ressemblait pas à un tremplin de ski, si sa mâchoire n'était pas si pointue ou si ses cheveux n'étaient pas d'un orange fadasse, juste pour vous donner quelques exemples. En outre, hélas, ce n'est pas le genre de fille dont la personnalité fait oublier les défauts physiques. Autant que j'ai pu m'en rendre compte, les goûts de Jane semblent être un patchwork d'articles de pushmags, d'émissions TV de relooking et de conseils puisés dans les réseaux sociaux qui la maintiennent dans la sécurité confortable de son propre style.

Ah, ai-je mentionné qu'elle travaillait à la comptabilité ? Et, soyons honnête, à trente-quatre ans, elle est beaucoup trop âgée pour être encore seulement cadre moyen. Revenez dans huit ans et vous verrez si je suis toujours programmeuse exécutive.

Jane a l'agaçante idée d'appuyer sur le bouton off de la télécommande.

— Bravo, Jane. Donne-moi ça. Comment tu veux que je restaure la configuration si c'est éteint ?

Je rallume et appelle le menu.

— Nom de Dieu. Qu'est-ce que tu as fabriqué ? Passe-moi le clavier.

— Désolée. Je voulais juste enregistrer *Angeles de la Calle*.

C'est le feuilleton auquel Jane est joyeusement accro, un remake d'une telenovela mexicaine de 1952, sexualisée, actualisée, vidée de son contexte et de sa couleur. Un peu comme Gaborone. Une vraie peroxydation. Et c'est d'autant plus pervers qu'on peut encore regarder l'original sur la chaîne Rétro. Certes, c'est totalement irrégardable, à moins d'être un fan absolu, un historien ou, aussi, un camé qui a désactivé les sous-titres pour s'amuser.

— Je t'avais tout préparé.

— Mais, avec le rugby...

— C'est un système intelligent, Jane. Il aurait automatiquement pris en compte le changement d'horaire. Bah, laisse tomber.

Je relance home™ manuellement, si bien qu'il retrouve ses réglages par défaut. Dieu seul sait comment elle a réussi à faire autant de dégâts avec la seule télécommande.

— Voilà, c'est réparé.

Mais je me suis débrouillée pour couper les deux dernières minutes de l'épisode, en passant outre au gestionnaire de téléchargement qui empêche normalement ce genre d'incident. Et vous savez comment sont ces feuilletons ; le terme « cliffhanger » vous parle ? Jane va en mourir.

— A l'avenir, si tu veux me faire plaisir, ne touche plus à rien, je lance sèchement.

Elle a l'air si misérable que je m'en veux presque, du moins jusqu'au moment où j'ouvre le frigo et me rends compte qu'elle n'a pas pris la peine de renouveler la commande de provisions.

Il n'y a que de la crème glacée. Grâce à Dieu, Communique met des chefs à notre disposition vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ce qui fait partie des avantages majeurs (outre la vue sur la mer, bien sûr) qui ne me font pas regretter d'avoir quitté New Mutua.

Je ne demande pas à Jane ce qu'elle veut mais, en passant commande depuis la cuisine, j'ajoute des makis avocat. Garde tes amis près de toi, et tes ennemis etc. Je vais simplement ignorer la contradiction inhérente à la manière dont cette philosophie participe au sabotage de son soap. Selon les règles du mépris, il faut parfois jouer la gentille.

Je prends une douche et décide que la meilleure façon de me débarrasser de toute cette poussière (et de Mpho, aussi) est de me couper les cheveux. Du coup, lorsqu'on sonne à la porte, dix minutes plus tard, je suis en train de tailler mes tresses avec une paire de ciseaux de couture. Naturellement, je crois que ce sont mes sushis mais home™ enregistre la SIM comme étant celle de Toby. Je me demande un instant si j'ai vraiment envie de le voir, me dis Pourquoi pas ?... et le regrette aussitôt lorsqu'il entre, toujours habillé de sa combinaison de surf après une petite séance sur la plage de Communique. Il est trempé. Et son sac à dos frétille.

— Tu dégoulines sur ma moquette.

— Jolie coupe, répond-il avec une admiration sincère.

Il se penche pour m'embrasser sur la bouche, un peu trop intimement. Je le repousse mais, contrairement à Mpho, ça n'a pas l'air de le déranger.

— Tu aurais une serviette ?

Jane se pointe pour savoir qui est là et se rembrunit. Il y a entre elle et Toby une antipathie certaine, bien qu'elle refuse à tout prix de reconnaître que c'est parce que Toby n'est pas corporate. Elle s'est gavée de suffisamment de talk-shows autoréconfortants pour savoir qu'il ne faut jamais admettre sa bêtise crasse.

Je cohabite avec elle depuis huit mois ; on nous a affectées à une colocation en fonction de concordances de personnalité établies par Seed. Nos emplois du temps se chevauchent seulement une heure par jour, en général, excepté les week-ends. Je ne sais pas comment elle réussit à être

assez nulle en maths pour faire des heures supplémentaires aussi fréquemment. Peut-être essaye-t-elle d'impressionner quelqu'un, d'obtenir la promotion qui lui échappera encore et toujours au profit de quelqu'un de plus malin, de plus doué, de plus beau.

Mais je ne m'en plains pas. Du coup, nous ne sommes pas dans les pattes l'une de l'autre, et elle ne sait pas comment j'occupe vraiment mon temps libre. (Je pourrais même confesser avoir donné à Seed un petit coup de pouce, mais pirater la base de données centrale de Communique est une violation des règles de la société passible à tout le moins d'une rétrogradation.)

Toby continue de se plaindre :

— Qu'est-ce qu'ils ont, les têtes de nœud de la sécurité ? Comme si je n'étais pas déjà venu des trizillions de millions de fois. Au cul la liberté des visiteurs.

— Ouais, mais sans ça, qui sait le genre de dégénérés des rues qui pourrait entrer ?

— Des gens comme moi, très probablement, répond Toby avec un sourire.

C'est un vieux numéro. Même si j'ai refile à Toby une carte de Visiteur Préféré chez Communique, il a la sale manie de la perdre. Pas question que je lui laisse voir à quel point ça m'horripile, sinon il le ferait exprès, de même qu'il abuse de l'argot pour m'exaspérer.

— Pauvre chéri. Tu t'es encore retrouvé entassé avec les rebuts civils ?

— Entrée séparée et tout le toutim. Au fond du train. Tu le crois ?

Il se renifle d'un air méfiant et s'affale sur le canapé, toujours vêtu de sa combinaison. Jane ravale un petit couinement d'épouvante.

— Mais foin de mes tribulations. Comment c'était, Gabs ?

— De la merde, merci. On pousse le Push...

Toby émet un ricanement gratifiant.

— ... mais leur réseau mobile est un vrai bordel. Il n'a pas la bande passante suffisante pour gérer tout son trafic, et il y a eu quelques horribles problèmes avec les pubs de Bula Metallo, qui entrent en conflit avec les désamorçeurs. Pubs ou contrôle social, à vous de choisir.

— C'est le moment rêvé pour devenir criminel au Botswana, on dirait.

— Hum, ouais, si on oublie toute cette histoire de peine de mort.

— Dingue. Laisse tomber le taf, je demandais juste pour être poli. Tu l'as ?



Toby esquisse ce sourire de côté que les filles trouvent craquant, même si, en toute franchise, il est plus mignon que véritablement beau, d'autant qu'il se laisse pousser la barbe, en ce moment.

Jane erre encore dans l'alcôve bizarre prise en sandwich entre la cuisine et le salon, laquelle est l'un des nombreux indices révélant que notre appartement était à l'origine prévu pour une seule personne et qu'il a été converti – ce qui me rend encore plus amèrement malheureuse d'être acoquinée à cette triste comptable.

— Viens, on va te chercher une serviette, dis-je pour noyer sa question et parce que je meurs d'impatience de voir ce qu'il a dans son sac.

Et puis aussi, bien sûr, parce que sans ça Jane va nous faire une syncope à propos du canapé. Je ne suis pas totalement sans cœur.

— Je vous appelle quand le repas arrive ? gazouille-t-elle.

— Victuailles en approche ? relève Toby.

J'aurais dû me douter qu'il aurait les crocs.

— Préparées par les meilleurs chefs de Communiqué.

On se traîne jusqu'à ma chambre et je ferme la porte. Toby se faufile hors de la combinaison qui le protège des polluants de l'eau. Il ne porte rien en dessous.

Jane part du principe qu'on baise, mais ça fait des années qu'on a expédié le problème. De plus, il est un peu trop volage ; je sais que ça peut paraître hypocrite de ma part, mais je suis prudente. Je lui envoie une serviette.

— Tu ne manges toujours pas assez.

— Les filles aiment les maigrichons. De plus, ce n'est pas une carence en nourriture, mais une surabondance de drogues.

— Puisqu'on parle du loup...

Toby sourit et, tel un magicien de bas étage, fait apparaître un joint de sucrerie entre ses doigts. Lorsque je fais mine de l'attraper, il le lève au-dessus de sa tête.

— Uh-uh. Tu l'as ?

— Peut-être. Tu vas me dire ce qu'il y a dans ton sac ?

— Peut-être, riposte-t-il.

Je lui donne un briquet, et on arrête de jouer le temps qu'il donne vie au joint en quelques bouffées.

— Elle ne pose pas de problèmes ? demande-t-il avec un coup de menton en direction de la porte.

— Ah. Non.

— Je sens... de la sucrée bien sûr et, mmh, voyons voir...

Il hume délicatement la longueur du joint, tire une grosse latte et fait claquer ses lèvres.

— ... un léger soupçon de vanille et un zeste de bliss, qui n'est pas vraiment sur la liste préapprouvée des employés, non ?

— Arrête de faire l'imbécile et fais passer.

— Seulement si tu me dis que tu l'as.

— Seulement si tu me dis ce qu'il y a dans ton sac.

— Ah. On dirait qu'on est dans une impasse.

Il agite le joint. Je l'ignore et tâte le néoprène du bout du pied. Puis je lui lance un regard innocent par en dessous, à travers mes cils. C'est un vieux numéro auquel nous nous livrons, un numéro presque chorégraphié.

— D'après toi ?

Il me tacle, me renverse sur le dos, sur le lit, bras bloqués au-dessus de la tête.

— O incroyable femelle.

Il fait mine de m'embrasser ; il tente sa chance comme si le dernier acte n'était pas déjà décidé, mais je tourne la tête et prends à la place une bouffée du joint toujours coincé entre ses doigts. Il fait semblant de soupirer et me libère.

— Tu étais plus marrante, avant.

— Et toi, tu étais moins défoncé. Eloigne ça. Et habille-toi. J'imagine que tu as apporté des fringues, non ?

Boudeur, il s'accroupit à côté de son sac à dos en me tournant le dos. Lorsqu'il fait glisser la fermeture éclair, le sac saute et remue. S'ensuit une sorte de bagarre.

— Merde !

Toby tombe sur le cul au moment où un hooverbot jaillit et fonce sous mon lit. Je glapis et lève les pieds en m'esclaffant.

— Toby ! Qu'est-ce que c'était ?

— Mon nouvel ami. Je l'ai libéré.

— Comment sais-tu que c'est un mâle ?

— Je n'aurais jamais choisi une femelle. C'est trop d'emmerdes.

Je penche la tête par-dessus le bord du lit. En dessous, le hooverbot est déjà à l'œuvre et aspire les moutons de poussière.

— Tobe, il me semble que ce hooverbot est frappé du logo Communique...

— Ouais. Comme je disais, je l'ai libéré. De même qu'un jour je te libérerai : je prendrai d'assaut la citadelle maudite, je pourfendrai le vil monstre – ou plutôt, tu sais, Jane – et je t'emmènerai avec moi.

— Direction ta pivopiaule merdique, parmi les masses civiles ?

— Eh, n'allume pas ma pivopiaule. J'ai une belle vue au moins cinq heures par jour.

— Et le tournis le reste du temps.

Son appartement pivotant, conçu pour optimiser l'espace, m'a toujours flanqué la nausée.

— J'aime le mouvement. C'est comme être sur un manège. En permanence.

— Merci pour ton offre chevaleresque, mais je passe mon tour.

— D'ac. Tu voulais connaître ma motivation ? La vengeance.

— Ah. D'accord. Je vois. Tu as kidnappé un hooverbot parce que tu n'approuves pas la politique sécuritaire de Communique.

— Pas seulement celle de Communique, Lerato. Celle de toutes les corporations ! Que tous les conglomérats multinationaux tremblent d'effroi, car le peuple a parlé ! La lie de l'humanité se rassemble et s'insurge pour se réapproprier la liberté, la vérité, l'égalité – et le droit d'acheter du made in Bidong Kong.

— Noble cause s'il en est. Mais le couplet sur la contrefaçon n'est pas très crédible vu ton camélé manteau BabyStrange à 30 briques.

— Bon, d'accord. En fait, j'ai besoin d'un coup de main dans mon appart. C'est un vrai bordel. Et ce petit gars... Je sais qu'il meurt d'envie de m'aider.

— OK, d'accord, je vois. Tu peux le garder. Mais laisse-moi le neutraliser, d'abord. Fais voir.

Toby rampe sous le lit et en tire le hooverbot, qui bourdonne hystériquement, anxieux de se remettre à l'œuvre. Ces machines sont relativement bornées ; impossible de les interrompre au milieu de leur tâche. Toby me passe l'automate, je sors ma trousse à outils et dévisse le panneau inférieur. Il me faut moins de dix secondes pour court-circuiter le programme de traçage GPS et l'instinct de retour. Un robot nettoyeur disparu n'est jamais une priorité.

— Et les fonctions vocales ? Tu veux les garder ?

Toby est en train de mettre son jean.

— Qu'est-ce qu'il dit ?

Je fais défiler les options en quelques clics. Il y en a encore moins qu'on ne pourrait le croire. C'est une tech si simple et si peu durable qu'elle reste très limitée.

— Erreur, veuillez réessayer, gazouille mécaniquement la machine. Propriété de Communiqué Inc.

Et enfin, sur un ton vraiment mignon :

— Tout est propre !

— *Mal*, dit Toby.

Je laisse donc de côté les fonctions vocales et lui donne la bestiole, qui est maintenant docile.

— Oh, merde, puisqu'on parle de mon BabyStrange, tu connais quelqu'un qui voudrait l'acheter ? Mes parents m'ont coupé les fonds. Encore.

— C'est ta manière à toi de demander un prêt ? Au moins, tu as des parents, mon grand.

— C'est ta manière à toi de m'envoyer paître ? Pauvre petite orpheline, dans son appartement corporate subventionné sur le front de mer, avec son boulot de rêve...

— Tu es un crétin.

— C'est toujours non, alors ?

— J'ai une idée. Un truc dont j'ai entendu parler : que dirais-tu de travailler pour gagner ta vie ?

— Je le ferais volontiers, n'eussent été mes allergies. Bon, d'accord, j'ai quelque chose de prévu avec un marchand de jeux, mais ça fait longtemps que je n'ai pas touché un joystick. Hormis celui-là.

Il se tâte l'entrejambe.

— Le fait est qu'il va me falloir un jour ou deux avant que ça commence à rentrer, conclut-il.

— C'est uniquement parce que j'ai pitié de toi et de ta folie des grandeurs.

Je soupire, pointe mon téléphone en direction de la zone précitée – en fait, en direction de son téléphone à lui.

— Consulte ton compte. Je t'ai viré 5 k. Que tu devras me rendre, Toby. Je ne plaisante pas.

— En vérité, tu es une petite pute corporate fort généreuse, dit-il en joignant les mains et en s'inclinant.

Je lui balance un coussin à la figure.

— Ah, et toujours au sujet du BabyStrange... Dans la mesure où tu viens de le sauver, et non sans coïncidence toute ma carrière de streamcaster avec, j'ai quelque chose à te montrer...

Il fait défiler un montage bizarre de quelque chose qui est presque une bagarre de bar, la scène se finissant de manière prévisible et fastidieuse par un désamorçage. Pas particulièrement intéressant, jusqu'à ce qu'il me montre le grand costaud avec les dreads, son copain révolutionnaire.

— C'est de là que tu sors toutes tes ritournelles politiques ?

— Ouais. Et l'expression ultime : « petite pute corporate ». On va faire une fête de protestation. C'est un nouveau thème de soirée au Replica : les Samedis de l'Insurrection. Il y aura un excellent DJ.

— Toi, tu veux dire ?

— Tu devrais venir. Ça va être toyota. Je peux te phoner une invit, accompagnée si tu veux.

— Toby. Tu sais que je ne peux pas participer à ce genre de choses.

— Même pas en signe de solidarité avec ta génération ? D'accord, d'accord, relax. C'est juste une teuf. Personne n'en a rien à carrer de dénoncer le système, à part peut-être Tendeka. Mais je voulais te demander si tu voulais contribuer.

— Quel genre de contribution ?

— Ma beauté et ton génie ? La combinaison ultime.

— Je ne peux pas m'occuper du téléphone de ce mec, si c'est ce que tu demandes, surtout s'il vient d'être désamorcé.

— Et que dirais-tu de couper la protection d'un panneau de publicité ? Je peux t'avoir les coordonnées GPS précises. Ça ne serait que temporaire.

— Oh, je ne sais pas. Temporaire dans quel genre ?

— Assez longtemps.

— Pour ?

— Une petite campagne de souillure illégale.

— Qu'est-ce que tu ferais sans moi, Toby ?

— Le monde s'en porterait mieux, pas de doute.

— A qui est ce panneau ?

Toby tire avidement sur le joint pour éviter mon regard.

— J'en sais foutre rien. J'ai pas cherché à savoir.

— Bon, où est-il ?

— N2, près de Roodebloem Road. En plein au milieu de l'autoroute.

— Tu sais pertinemment que c'est un panneau Communique.

— Tes employeurs en seraient affreusement fâchés.

— C'est un délit grave, Toby.

— Plus grave que le bidouillage auquel tu viens de te livrer sur mon nouveau copain ?

— Oh, pitié. Ça, c'est du vol d'agrafeuse. Mais complicité de et incitation au piratage de la propriété de la corporation ? C'est une tout autre catégorie. Adieu le bel appart et le job en or. Ça mérite un licenciement sans avertissement.

Je dois lui jouer l'hésitation, étouffer l'élan de fébrilité. C'est comme se rendre compte que le mur qui ferme l'impasse n'est fait que de carton, que vous pouvez le traverser. Je sais exactement quoi faire.

— Un simple « non » aurait suffi, lâche Toby.

Il essaye d'enfiler son tee-shirt, qui accroche sur son dos humide, si bien qu'il se retrouve transformé en une mêlée de coudes et de coton froissé.

Je tire le tee-shirt par-dessus son menton pour qu'il puisse me voir et voir à quel point je suis sérieuse. Ses bras malingres sont toujours pris dans le tissu, raides et tendus au-dessus de sa tête, comme s'il avait les mains en l'air.

— Je n'ai pas dit que je ne le ferais pas, Toby. Je veux seulement que tu te rendes compte des risques que je vais prendre pour toi.

— OK. Pigé. Muchos gracias, ô intense et effrayante femelle. Je peux récupérer mon tee-shirt ?

Je recule d'un pas pour le laisser finir de s'habiller.

— Et puisqu'on parle de faveurs dangereuses...

Je fouille dans ma mallette à la recherche de son cadeau et le lui balance. Il planque le téléphone juste à temps puisque la porte s'entrouvre.

— Oh-oh, murmure bruyamment Toby. Alerte à la colocataire maléfique.

Jane passe la tête, les bras chargés.

— Le repas est là. Qu'est-ce que vous faites ?

— On tire un coup, répond Toby. Tu veux te joindre à nous ?

# Kendra

---

A peine sortie dans Long Street, trempée par un rideau de pluie tiède, je me rends compte que je n'ai pas la force de retourner tout de suite au loft. Pas à cause des trous que les ouvriers ont percés dans les murs de la cuisine, ni de la poussière que les bâches absorbantes sont censées drainer, mais à cause des souvenirs que j'y ai.

Le cerveau se reconfigure constamment ; les niveaux d'association se mêlent aux différentes personnes et aux différents lieux et sont recontextualisés par de nouvelles expériences. On pourrait cartographier une ville entière avec le poids de la mémoire, comme des punaises traquant les mouvements d'un tueur sur un plan. Mais les connexions se font plus solides, plus denses et plus complexes à mesure que le temps passe.

J'ai l'impression que les bâches tendues sur les murs absorbent des résidus émotionnels tout autant que la poussière qui descend se poser sur les tapis. Les engueulades dans lesquelles nous nous laissons entraîner à 2 heures du matin, lorsqu'il passe « bavarder » après une soirée avec ses amis et qu'il veut repartir tout de suite après. Il y a cinq mois, j'appréciais le glamour du statut de maîtresse. Ça changeait un peu de celui d'étudiante fauchée à Michaelis. Mais à présent, ça me paraît éculé, terne et terriblement naïf.

Je descends les marches de l'aquaméto, sous les arabesques Art déco du panneau indiquant « Long » et « D », et me retrouve sur la plateforme en compagnie de quelques jeunes emblématiques de l'esprit Michaelis, avec leurs cheveux outrancièrement punk et leurs vêtements dépareillés ; ils cultivent la laideur pour l'effet de choc.

Le tunnel grommelle et souffle au passage de trains lointains. La prochaine rame vers Chiappini Street arrive dans quatre-vingt-dix-huit secondes. S'il ne faisait pas aussi humide et lourd, je marcherais.

Le grommellement gagne en volume et le train arrive, expédiant des éclaboussures tout autour de lui. Les portes de plastech s'ouvrent en coulissant et je me faufile à travers la foule pour occuper un siège tant qu'il y en a un de libre. La rame s'élève légèrement, son coussin d'air se regonfle dans un sifflement et elle repart en glissant, les néons du tunnel filant en javelots flous autour de nous tandis que nous accélérons vers Adderley Station.

J'ai quelques pellicules à laisser chez M. Muller. Trouver quelqu'un qui maîtrise encore des processus antiques tels que le développement argentique n'a pas été une sinécure. Si j'étais une vraie artiste, j'aurais mis un point d'honneur à le faire moi-même, comme me l'a dit Jonathan.

Après quatre Ghost, l'impression d'urgence paniquée a décliné. Andile ne m'avait pas dit que ça se passerait comme ça. Qu'il me faudrait sans cesse compenser. Ou alors, c'est l'humiliation résiduelle de la tentative de baiser de Toby. La triste vérité est que Jonathan l'aurait sûrement encouragé.

Je sors mon Leica Zion, mon filtre quotidien posé sur le monde, clique sur la carte mémoire et commence à faire défiler les gens cadrés à la fenêtre de l'Afro Café, les graffitis inachevés sur Parade, coincés entre les panneaux de pub, les photos de ponts de ma boulimie d'« espaces négatifs » de la semaine dernière, jusqu'à ce que j'arrive aux images de mon poignet.

Quatre mille cent vingt clichés pris pendant que ça se développait, comme un film. Repassés en accéléré, l'ecchymose fleurit et éclate, s'affine comme un test de Rorschach et devient logo. Elle a exactement la même couleur que les algues phosphorescentes qui scintillent sur les vagues de la plage de Lankawi, où Jonathan m'avait emmenée après ces horribles mois au ralenti qui avaient suivi la mort de mon père.

Ce matin, j'ai passé une heure à examiner ma peau, à étudier mon poignet, mon visage. Les effets cosmétiques sont les plus évidents, mais c'est ce qu'on ne voit pas qui compte vraiment ; la nano qui attaque les toxines, absorbe les radicaux libres, libère des antioxydants à la pelle. Détox marathon et réglage optimal combinés. De plus, elle est programmée pour traquer et détruire tout développement anormal, si bien que je n'aurai jamais à subir ce que papa a vécu, ce cancer qui lui rongait l'estomac et le dévorait de l'intérieur.

Je ne promets rien, m'a dit Andile lorsqu'il m'a fait signer la décharge : « Le candidat est conscient que toute allégation du personnel



d'Inatec concernant les avantages médicaux ou sanitaires est basée sur des conclusions préliminaires issues de tests sur des animaux. Le candidat est conscient que la nanotechnologie Inatec en est encore à sa phase de prototype en développement et, conséquemment, accepte la responsabilité pleine et entière de tous les risques inhérents à etc., etc. »

Je ne cherche pas à atténuer les etc. et les risques inhérents. Je sais exactement dans quoi je me suis engagée, malgré ce que peut penser le taré du billard. Ou mon psy, selon qui je fais tout cela uniquement pour affirmer ma place dans le merdier avec Jonathan.

Je suis un modèle de démonstration pour étude démographique. L'ange de toutes les aspirations. Une guenon de laboratoire pour une allitération appropriée en *g*. Ghost, j'imagine. A peine séparée d'un niveau, dans la chaîne alimentaire, des gamins qui louent l'espace de leur camélé, des publipts qui dansent sur le plastivinyle des tee-shirts et des vestes comme autant de panneaux ambulants. Ma différence ? Davantage de « risques inhérents ».

Et ma peau est éblouissante, comme si elle avait été tendue et lustrée et hydratée au maximum, comme du *Velvaglow*, radieuse, même si le seul cosmétique de l'appart est l'après-rasage de Jonathan. Ça fait presque une semaine et je n'ai toujours pas subi d'effets secondaires ou, du moins, seulement des bons, hormis ces premiers jours misérables de grippe et de douleurs. C'était peut-être une réaction psychosomatique. Comme tout le reste, d'ailleurs.

Retrouver Jonathan à la galerie me fait un choc, mais qu'est-ce que j'espérais ? Sanjay et lui examinent mes tirages étalés sur le sol de Propeller comme une mosaïque primitive. Ils n'étaient pas censés commencer la sélection sans moi. Sanjay est accroupi et évolue comme un crabe au milieu des clichés. Il en a déjà mis deux de côté. Il me lance un rapide sourire, légèrement crispé aux commissures, lorsque j'entre.

— Salut, chérie.

Jonathan me reluque des pieds à la tête, comme il le fait avec ses modèles lors des castings. C'est une vieille habitude de travail, m'a-t-il expliqué. Autrement dit : ne prends pas tout personnellement, Kendra.

En d'autres circonstances, la cigarette qui pend de ses lèvres m'aurait prodigieusement agacée, vu qu'il est supposé avoir arrêté, mais mon petit secret me confère assurance et arrogance, ce qui contrebalance l'allégresse impossible à refouler que j'éprouve en le voyant.

— Ne fume pas au-dessus des tirages.

— Détends-toi, trésor. Ça ne leur fera pas mal.

Il tend la main vers mon épaule pour pétrir les nœuds de mon cou, mais je la balaie, irritée.

Nous sommes trois sur cette expo commune : Johannes Michael, qui crée de complexes et colossaux mobiles en papier et occupe tout le deuxième étage de Propeller, et Khanyi Nkosi, qui à vingt-six ans est déjà une légende. Partager un espace avec elle est soit un privilège, soit une grave erreur s'il s'avère que son installation audio animalière capte toute l'attention et que personne n'accorde le moindre regard à mon travail. D'ailleurs, elle ne la fera venir qu'au dernier moment, compte tenu de la controverse qu'elle a déjà provoquée.

C'est la première fois que je vois les photos déployées ensemble et malgré l'anxiété que me cause le fait de co-exposer avec Khanyi Nkosi, leur rendu me comble de joie. J'avais déjà établi une sélection finale, mais je suis soulagée de voir que Sanjay et Jonathan ont eux aussi choisi le portrait de la drag-queen en train d'emprunter du feu à un employé de garage à 3 heures du matin. Je l'ai fait agrandir, si bien que son visage est tout en texture : son maquillage croûte dans les rides qui ourlent sa bouche pincée, illuminé par la flamme dans ses mains en coupe. Le rendu est étonnamment parfait, d'autant que plus personne ne sait comment travailler l'argentique.

Ce n'est pas le cas de toutes les autres et Sanjay est encore méfiant. Les surexposées, les sous-exposées, les blanchies, les délavées, les sursaturées de couleurs, les taches, les points et les saletés ressemblant à des ronds de café ou à des arcs blancs sur blanc, là où la chambre d'exposition est fendue et a laissé un peu de lumière filtrer.

Mon psy dit que c'est de la codépendance ; la mort de mon père m'a paralysée, me rend rétive à prendre des décisions et c'est pour ça que je m'en remets à Jonathan, parce que c'est plus facile ; et c'est là le problème fondamental. Bon, en fait, il ne me l'a pas clairement dit ; il m'a laissée le deviner toute seule, ce qui représente un peu plus d'argent, quelques mois supplémentaires de thérapaye et une sacrée perte de temps puisqu'il connaît la réponse depuis le début, apparemment.

Ce qu'il m'a dit de sa propre initiative, après cette révélation, c'est que je devais partir et me couper de Jonathan, prendre de la distance pour retrouver mon équilibre, le sens de mon moi. Son jargon de psy tombe à

côté de la plaque, comme si ces mots n'étaient applicables qu'à la vie bien ordonnée de quelqu'un d'autre, une vie où les règles fonctionnent.

Du coup, je parle toujours à Jonathan, je traîne toujours avec lui, je couche toujours avec lui – quand il est là. Je m'en remets encore à lui pour les choses importantes. Parce que c'est lui qui orchestre tous les mouvements. Parce que je n'ai ni son influence ni ses contacts – tel Sanjay, par exemple. Sanjay est un nom important sur la scène artistique internationale. Il a lancé la carrière de gens comme Susu Ngubane ou Cameron Sterling, dont les sculptures se vendent actuellement dans les 700 briques. Jonathan règle avec Sanjay tous les détails de l'exposition. Ou plutôt, de l'exhibition ; n'est-ce pas mon âme qui est mise à nu, ici ?

Je sais qu'il voit au moins deux autres femmes durant nos périodes avec, sans, avec. Parce que nous sommes « libres », comme il se plaît à me le rappeler, parce que quantifier quelque chose lui donne une place. Parfois, j'ai l'impression que c'est à lui-même qu'il cherche à rafraîchir la mémoire. Mais peut-être que je prends mes désirs pour des réalités.

J'en ai rencontré une, Stacy, à une fête. L'une de ces horribles pouffiasses à médias, qui s'accroche à lui comme si elle était son sac à main. Un vieux sac, parce qu'elle a au moins trente-huit ans. Elle est rédactrice dans l'un des pushmags pour lesquels il travaille de temps à autre. C'est l'un des avantages du poste : fraterniser avec les contractuels. Bien sûr, Jonathan a lui aussi trente-huit ans, donc il lui est bien assorti. Plus qu'à moi.

J'ai demandé à la prendre en photo, au grand plaisir de Jonathan.

« Rusée petite renarde, m'a-t-il susurré en m'embrassant l'épaule, comme si l'on était tous censés faire comme si je ne savais pas qu'ils fricotaient ensemble. Tu viens de te garantir un petit coup de pub, chérie. Il faudra rendre l'événement digne de l'article. »

En fait, je voulais surtout la réduire à des aplats de couleur, faire en sorte que la dureté de sa sculpturale ossature compense la lueur de pitié dans ses yeux.

Le tirage que j'ai choisi est un accident, un coup parti tout seul pendant que j'ajustais la luminosité. Sur cette photo, Stacy est assise au bord de l'escalier de secours, sur le balcon de l'appartement. La mise au point est sur le nœud bien dessiné de son genou, une main nichée dans la chute sombre de sa jupe, un flou noir. On ne voit que l'angle de sa mâchoire, inclinée hors champ. Ça lui donne un air vulnérable.

Lorsque j'ai confronté Jonathan, plus tard, perchée à la fenêtre de son loft, le froid cru de la nuit sur mon dos nu et la circulation ruisselant en dessous, il a esquivé. Mais je suis consciente d'avoir le rôle de la Pauvre Fille. La malheureuse condamnée, non désirée, qui n'arrive pas à lâcher prise. Et c'est ma faute si on se retrouve encore au lit. Il me baise par pitié. Sauf que je devrais parler de mercenariat vu les bénéfices que j'en tire : le loft, l'aiguillage dans ma carrière, cette expo.

« Vous l'aimez ? » m'a demandé mon psy.

Ça m'a mise en rogne puisque c'est tellement évident – c'est vraiment pour ça que je le paye ? Mais je n'ai pas de réponse cohérente. J'aime l'assurance féroce de Jonathan, la manière qu'il a de charmer les inconnus, si bien qu'ils se pressent autour de lui comme de petits oiseaux apprivoisés pour picorer les compliments qui tombent de ses lèvres. Et la manière dont on en veut toujours plus, même en sachant qu'il ne s'agit que de miettes.

Mais c'est surtout sa physicalité. L'image que j'ai de Jonathan, l'une des premières, celle que j'ai essayé de figer sur pellicule d'innombrables fois, mais aussi de garder dans ma tête, ce sont les rides qui plissent le coin de ses yeux, en plein soleil, lorsqu'il sourit. Pourquoi ceci plutôt que n'importe quel autre détail – le triumvirat de grains de beauté dans le creux de son bras ; ses lèvres, légèrement trop charnues, trop voluptueuses pour un homme ; ses énormes mains dont les jointures ressemblent à des crânes d'animaux – ou que l'ensemble, je l'ignore. Jonathan dit que l'intérêt que je porte aux détails plutôt qu'à l'ensemble ne le surprend pas de ma part.

Le psy ne se donne même pas la peine de prendre des notes. Lorsqu'il me tend sa facture, je la glisse dans mes frais, et Jonathan la règle sans commentaire.

— Eh, la rêveuse, lance-t-il en me faisant signe depuis l'autre bout de la salle. C'est ton expo, tu ferais bien d'écouter.

Je repose le tirage et dérive dans la pièce. Ne pas lui parler du marquage est ma riposte à ses Stacy, à toutes les fois qu'il ne répond pas au téléphone. Un talisman de protection.

— Bébé, tu plaisantes, j'espère ? dit-il en tapotant l'une des photos, déjà encadrée et posée contre le mur.

C'est ma préférée.

— C'est vraiment puéril.

Tous deux guettent ma réaction. Jonathan est irrité et Sanjay reste poli, mais aussi attentif, comme s'il avait déjà pris la mesure de mon travail mais

pas de moi.

— Qu'en penses-tu ? lui demandé-je.

— Pas question, coupe Jonathan. Si tu penses en faire la pièce centrale, tu te fourres le doigt dans l'œil, chérie. Ça ne va pas.

Sanjay m'adresse un petit coup de menton approbateur.

Ça me rappelle cette plongée de nuit que Jonathan et moi étions allés faire en Malaisie. Ce n'était que ma huitième séance et je n'étais pas encore assez qualifiée, mais pour 500 dollars, les qualifications cessent mystérieusement d'être un problème. Dans le bateau, par-dessus le vrombissement nasillard du moteur et le choc des bouteilles d'oxygène dans leur compartiment, Jonathan jouait sur mon appréhension, m'expliquait à quel point ça allait être suffocant, étouffant.

Lorsque je me suis laissée tomber du bateau, en arrière, et que le choc de l'eau m'a submergée, j'ai été terrifiée. Mais pas à cause des ténèbres qui se refermaient. A cause de la mer qui s'ouvrait grande.

La visibilité limite l'image qu'on peut se faire de l'océan à environ dix mètres, quinze au maximum. Ce n'est que dans le noir total qu'on se rend compte de sa véritable ampleur, du volume et du poids de ce gouffre béant et inconnu qui sépare les continents.

La photo s'appelle *Autoportrait*. C'est un tirage issu d'une pellicule moisie. Deux mètres sur trois mètres cinquante. Elle est sortie entièrement noire.

# Toby

---

Je suis dingue de mon matos, les enfants : un nouveau téléphone illicite immunisé aux désamorceurs *et* capable de lire des téléchargements illégaux (mais efforçons-nous de ne pas le crier sur les toits), et un ravissant hooverbot pour redonner à ma pivopiaule la superpropreté qu'elle n'a plus connue depuis que ma vieille l'a choisie sur catalogue. Non que je participe souvent au noble combat contre l'entropie rampante, mais ça changera un peu.

Je fais glisser le hooverbot de mon sac sur le lit et il zouite entre mes Puma, fonce vers le couloir et réussit presque à s'échapper. Par chance, la porte a déjà commencé à pivoter. Beaucoup n'aiment pas ce système d'étages à engrenages puisque l'immeuble entier est comme un gyroscope en mouvement perpétuel, mais, eh, on économise l'espace des portes et ça vient tout juste d'empêcher mon hooverbot de se faire la belle.

Le petit branleur rate l'ouverture et rebondit sur le mur, tombe sur le côté et reste couché là, battant frénétiquement des jambes, et un son merveilleusement dégueulasse monte de sa bidulerie interne. Si un robot pouvait grincer des dents – en partant du principe qu'il a des dents –, il ferait ce genre de bruit. Un genre de bruit profondément samplable.

J'aime mixer éclectique : j'ai plus de cent cinquante mille morceaux sur mon téléphone, prêts à être chargés sur les platines, et pas loin de neuf virgule cinq milliers d'enregistrements. Il y a de tout, du spectro au new bliss jazz, et aussi des vieilleries. Sans compter que mon nouveau combiné flambant double ma capacité et me permet de piller sans que les malwares des droits digitaux me sautent à la tronche.

Je pose le hooverbot sur le comptoir de la cuisine tout en le tenant soigneusement d'une main, et enregistre ce son délicieusement ignoble sur

mon téléphone. J'entends déjà le morceau se dérouler dans ma tête, avec ce grincement métallique en beat de fond.

Je joue avec ça un moment, tout en songeant à quel point me plaît la douce K. et à quel point ça augure mal. La dernière personne à laquelle je me suis intéressé était Tamarin, et elle psychotait deluxe, surtout quand elle m'a chopé avec Nokulelo. Faut dire, à quoi elle s'attendait, puisque j'étais encore avec Jenna quand je me suis acoquiné avec elle ? Elles oublient le rationnel et croient toujours qu'elles arriveront à vous changer. A bouger les meubles. Pourquoi ?

Si je veux gérer convenablement l'affaire Kendra, je vais devoir upgrader mon matos. Comme je vois les choses, *BoingBoing* peut aller se faire mettre. Je vais syndiquer ça direct à CNN ou Sky News, taxer des fonds pour faire un vrai documentaire ou un petit film, et me trouver un joli deal avec une chaîne importante. Genre MicrosoftTimeWarner ou Al Jazeera.

Il va me falloir un micro décent, un objectif adapté à une diffusion télé, et stocker de la mémoire sup. Et mon frigo, tant que j'y suis. Il est follement vide, tout comme mon compte en banque, qui menace ruine deluxe, malgré le prêt de Lerato. Ma mère ne se rend pas compte que mon style de vie habituel est vorace en maintenance. Il fallait absolument qu'elle me coupe les vivres en milieu de mois. La pute.

Je vais donc retrouver Unathi pour me faire un peu de phonecash rapide. Lorsque j'arrive finalement à m'extraire du trafic, je perds encore une demi-heure à trouver son squat au milieu des immeubles abandonnés. C'est limite illég, surtout rapport au danger sanitaire que lui et ses copains des bas-fonds représentent, mais ce ne sont ni des dealers, ni des esclavagistes, ni des terroristes anticorporate, les seuls criminels dont les flics aient quelque chose à carrer. Parfois, ils se font emmerder, surtout parce qu'ils tapent dans le réseau et utilisent du jus qu'ils ne payent pas, et ils ont dû déménager deux fois ces six derniers mois, mais ça fait partie intégrante de leur mode de vie, les enfants. Prenez-en note avant d'envisager une carrière dans le monde lucratif mais irresponsable du trafic de jeux underground.

Un quidam au crâne rasé, si anonyme que je n'arrive pas à déterminer si c'est un mec ou une fille, ouvre la porte sans même un *heita*, puis disparaît dans un dédale de pièces empuées de riz brûlé et de cette lourde et

âcre odeur d'humanité qui n'a pas eu accès à l'eau courante depuis un petit moment.

Unathi ne prend pas la peine d'émerger du nid affaissé de son canapé, le seul meuble de la pièce à l'exception d'un gros pouf dégonflé et d'un bordel de consoles, de câbles et de six écrans qui balancent dans le salon une confiture d'images, unique source de lumière. Il porte la veste imprimée léopard qu'il avait la dernière fois que je l'ai vu, lors d'une Lan-party, mais quand je lui cherche des poux sur le fait qu'il n'a pas d'autres frusques, il prétend qu'il possède simplement trois exemplaires de sa pelure. Il s'est rasé la boule, si bien qu'entre lui et le machin androgyne à l'entrée, ça commence à ressembler drôlement à une secte, dans les parages.

— Je sais pas, mec. C'était quand, la dernière fois que tu as joué ? évasive-t-il.

Il tripote le pompon filandreux d'un couvre-lit *shweshwe* qui semble s'être solidifié à partir d'un écoulement non identifié, comme une carte topologique.

— Arrête de me la faire sceptique, mec. Tu sais que je peux gérer.

En vérité, les enfants, je ne m'en souviens plus.

— J'ai été très occupé, je poursuis. Le Journal du Connard me prend tout mon temps. Tu as jeté un œil ?

— Non.

— Et puis, je suis aux platines. J'ai samplé un hooverbot, tantôt, et c'est complètement dingue.

Je lève à moitié mon téléphone pour lui transfuser une copie de l'invitation au Replica, mais ça ne le branche pas. Il n'a jamais été très sociable.

— Sans compter les filles, aussi, j'ajoute.

Je ne résiste pas à la tentation de le chambrer, lui et ce squat pourri, prédémoli, qu'il occupe vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, et sur le fait qu'il ne baise jamais que sur Pluslife.

— Mm-mh. Tu pourrais en ramener, la prochaine fois. Me filer une part de ton gâteau. Pour une fois.

— Sûr, mec. Je le ferai.

C'est un mensonge deluxe et on le sait tous les deux. Ça a au moins le mérite de lever le voile sur le sexe du crâne d'œuf.

— Ouais, ça serait *kif*.

— Aussi *kif* qu'un *spliff*.



— T'en veux un ?

Il m'envoie une pochette de sucrée, qualité A+. Comme toujours, c'est le type qui ne fout jamais les pieds hors de sa piaule qui est le mieux servi, pas vrai ? Je commence à rouler pendant qu'il branche mes données.

— Tu es complètement largué.

— Et alors ?

— Mes clients ne vont pas aimer.

— Si je peux leur fourguer leur merde, qui se soucie de mon passif ?

— Le business est très compétitif, Tobias. Très lucratif.

Je ne dis rien. Je lèche les bords des feuilles pour les coller, ce qui est un gaspillage total vu qu'elles sont adhésives, mais merde. Je l'allume, prends une taffe, et le fais passer. Unathi tire une énorme latte et ne fait pas mine de me renvoyer la politesse.

— Et si on te faisait commencer pépère ?

— Peu importe.

— Il y a une nouvelle arme que tout le monde recherche dans *Nemesis Redux*, mais je doute que tu sois à la hauteur, pour le moment. Apparemment, tu n'y as jamais joué.

— Va te faire foutre. Je peux assurer.

— Mm-mh. Et *Kiwi Pop* ?

— De quoi, le jeu pour gamins ?

— Tu serais surpris de voir combien de parents sont prêts à tout pour réaliser les rêves de leurs merdeux. C'est la guerre, là dehors, en particulier au pays virtuel des mutrognons.

— Il n'y a pas de contrôle parental intégré ? Précisément pour empêcher les gens comme moi de faire des ravages parmi les mioches ?

— Ouais, mais j'ai un hack. C'est comme les bonbons, petit : personne ne peut résister.

— Exactement. Et ça me paraît pas très réglo.

— Tu deviens moral ? Pitié.

— Tu n'as pas autre chose, n'importe quoi d'autre ?

— Que dis-tu du *meatspace* ? Il y a quelques ARG intéressants en ce moment.

— Réalité alternative ? Je ne sais pas. Je vais devoir me déguiser ?

— Tu serais tellement mignon avec des oreilles pointues. Ou des crocs. Il agite deux doigts devant sa bouche, genre Nosferatu.

— Pas question.

— OK, OK. Sinon, il y a ce nouveau titre sorti il y a deux mois, *Scorpions Elite*.

— C'est quoi, le concept ?

— Une connerie pseudopolicière. Mélange de meatspace et de jeu virtuel. Dans le jeu, on casse des têtes, on descend des méchants, le shooter de base. Dans la vraie vie, c'est surtout du travail de détective en ligne, on collabore avec des wikis pour résoudre des énigmes, mais il y a aussi un peu d'action, style bousculer des informateurs, ce genre de trucs. C'est très kif puisque ce ne sont pas seulement des employés du jeu, mais aussi d'autres joueurs. C'est lié à *FallenCity Underworld*, du coup les méchants sont joués par d'autres personnes. Ah, il y a aussi des fusillades dans des lieux approuvés par l'éditeur. Mais ça risque d'être trop compliqué pour toi. Un peu hard vu que tu n'es plus dans le circuit depuis un bail.

— Va chier, Unathi.

— Ouais, je crois qu'on va te lancer tout doucement. Jusqu'à ce que tu retrouves tes marques. Voilà ton ID d'utilisateur.

Il m'envoie une puce de jeu frappée de la mascotte *Kiwi Pop*, une sorte de trucosaure au sourire plein de dents et aux petits yeux noirs qui s'appelle Moxy. Je le sais uniquement parce que j'ai passé trop d'après-midi complètement défoncé devant les chaînes pour enfants.

— J'ai une commande pour le Beurklignote violet. Ça vaut 28. Ça fait 1 400 pour toi. Oui, je garde 50 %. C'est une échelle mobile. Le ratio s'améliorera en même temps que toi.

— Je vais te dire, Unathi, si j'avais voulu me faire enfiler, je serais resté au pieu.

— Ouais, va te faire mettre, Tobe. Violet, pigé ? Si c'est une autre couleur, ça va pas le faire. Il est quelque part sur l'Ile du Nord, au niveau 6. Apparemment. Ça devrait pas te prendre plus de deux heures.

— Facile. Mais demandons plutôt à Moxy ce qu'il en pense, non ?

Je fais sauter la puce et la plaque sur le dos de ma main, pile ou face, Moxy ou le logo de l'éditeur. Je soulève les doigts, jette un œil. Ce petit connard de dinosaure me sourit de toutes ses quenottes.

— On dira que c'est bon signe.

# Kendra

---

Le temps que j'arrive à l'immeuble de M. Muller, dans le District 6, le crépuscule est quasiment tombé. J'ai un pincement de culpabilité : j'aurais dû appeler avant. Mais l'ascenseur reconnaît tout de suite ma SIM, qui figure sur la liste des visiteurs autorisés, et envoie automatiquement une note à son home<sup>TM</sup>, si bien que lorsque la porte s'ouvre, il est déjà en train de préparer le café.

Son murAmur est branché sur Karoo ; de la lumière pâle sur des collines broussailleuses, avec une éolienne dont les pales de métal tournent doucement dans une brise dont on arriverait presque à se convaincre qu'on la sent. C'est une version idéalisée de la Campagne, paisible, aussi éloignée de la réalité que possible. Au moins, M. Muller adopte un affichage réduit qui n'occupe que la moitié du mur, davantage peinture qu'immersion totale. Il n'aime pas oublier que tout ça n'est pas réel. Pour lui, c'est simplement une autre méthode de sédation. Une somnolence, dit-il. Attention à la somnolence, répète-t-il souvent, comme si c'était quelque chose de profond, en particulier quand c'est une pub qui le lance. Les pubs l'agacent au plus haut point. Il dit qu'avant, on pouvait les esquiver, programmer un enregistrement pour qu'il les fasse sauter, mais c'est difficile à imaginer de nos jours. Ensuite, il se jette dans une tirade délirante sur la manière dont le monde a changé pour le pire, même si, au moins, la criminalité est en baisse. La vérité est qu'il aime gueuler sur sa télé, et que je ferais bien de laisser tranquilles ce vieux grincheux et ses lubies.

Il apparaît avec deux tasses de café.

— Bonjour. Je ne t'attendais pas, aujourd'hui. Tu as bonne mine. Tu as quelque chose pour moi ?

Je lui échange une tasse d'ultra contre deux rouleaux de pellicule. Il les pose sur le comptoir comme si c'étaient des artefacts sacrés. Le comptoir

semble déjà décrépit, son plastique pèle alors que le souterr n'a que deux ans. L'appartement me déprime, mais M. Muller aime plaisanter sur le fait que son logement est au diapason de son propre corps, si écrasé par l'âge qu'il a dû déménager sous terre pour le suivre. Comme ça, ils n'auront même pas à m'enterrer, dit-il. Ils n'auront qu'à fermer la porte et ce sera terminé.

Bien sûr, il plaisante. Dans ce quartier, les propriétés sont trop précieuses, même les pivopiaules et les souterr. Beaucoup de vieux vivent sous le niveau du sol, mais les affichages des murAmur les aident à supporter la situation.

L'avantage principal, selon lui, est que la lumière naturelle n'interfère pas avec sa chambre noire. Qui est en fait sa salle de bains, dont l'entrée est tendue d'un tunnel de sacs à recycler en plastique noir, parce que même la lumière artificielle des paysages projetés peut faire des dégâts lors du processus. Le problème majeur reste de se procurer les produits chimiques. Il est obligé de se les faire envoyer depuis Nairobi et, avec les nouvelles mesures de sécurité, ça prend des semaines.

J'avais déjà une trentaine de pellicules lorsque j'ai rencontré M. Muller, mais pas la moindre idée de ce que j'allais en faire puisque le seul labo que j'avais trouvé était à Jozi et que je n'aurais pas pu participer au développement, sans parler d'y faire un saut en avion dès que j'aurais une nouvelle pellicule à faire tirer. Je m'étais complètement lâchée avec ces pelloches. C'était en partie à cause de la trouvaille ; je les avais eues pour une bouchée de pain au marché, et qu'est-ce que je pouvais en faire d'autre que prendre des photos ? Mais c'était aussi à cause du mystère, comme si c'était une grande expérience. Lorsque je lui ai raconté tout ça, après l'avoir trouvé, M. Muller a compris exactement de quoi je parlais. C'est de l'alchimie, m'a-t-il dit. Tout autant dans ta tête que dans ton appareil. Hélas, c'est aussi affreusement coûteux, d'autant que je dois désormais me procurer mes pellicules auprès d'un détaillant spécialisé, via le Net, et que M. Muller ne me fait pas de ristourne.

Sa femme est partie il y a sept ans. Même s'il ne s'est jamais étendu sur les détails, je sens qu'il y a eu une histoire extraconjugale, peut-être même de son côté à lui. C'est à cette époque qu'il s'est entiché de sa marotte. Le développement de pellicules ne suscite pas beaucoup de vocations, ces temps-ci, mais il m'a appris des tonnes de choses que la photo numérique ne m'avait jamais enseignées.

Quand je viens le voir et qu'il est de bonne humeur, il sort un portfolio qui date de l'époque où il était reporter photo pour le *Cape Times*, un portfolio qu'il tient à conserver en version papier, ce qui a quelque chose d'émouvant. On feuillette alors des milliers de clichés de politiciens, de personnages publics, de concerts de jazz, de scènes de crime et des Emeutes des Quarantaines.

Mon préféré est l'épave difforme d'un moteur de camion, enfoncée dans la boue d'un bassin d'irrigation asséché, bordée de vigne vierge flétrie par une hausse des températures à laquelle les fermiers ne voulaient pas croire. Le moteur est le résultat d'un attentat à la voiture piégée mis au point par une bande d'étudiants conservateurs de Stellenbosch, qui pensaient pouvoir faire mieux que gouvernement inc. à propos de la sécheresse et de la superdémie. Ils n'ont jamais réussi qu'à se faire sauter.

Apparemment, le moteur est tout ce qui reste après une explosion de cette ampleur. Au Liban, dans les années 1970, les reporters photo étaient à ce point blasés de tous ces attentats que partir à la chasse aux moteurs était devenu un jeu. M. Muller n'était certes pas là-bas à l'époque, mais cette photo est pour lui une sorte d'hommage. A chaque fois qu'il me montre son portfolio, il ressort le même couplet, comme un enregistrement qu'il lui suffit de lancer. Ça doit être un effet secondaire de la vieillesse.

En tout cas, l'image est belle, presque en noir et blanc bien qu'elle soit tirée d'une pellicule couleur. C'est l'heure à laquelle elle a été prise et la manière dont il a travaillé la lumière qui la délavent. Mais la simplicité évocatrice du sujet, la symbolique qu'il a glissée dans ce paysage sont impressionnantes. Emouvoir avec un sujet humain, c'est facile : la place Tian'anmen, le vautour et l'enfant de Kevin Carter, la Guerre des Enfants au Bangladesh... mais conférer à un objet inanimé les mêmes qualités est un exploit.

Si j'étais encore à Michaelis, j'aurais fait ma thèse là-dessus, mais j'ai déserté les cours à la mort de papa et je n'y ai jamais remis les pieds pour m'expliquer ; du coup, ma bourse est nulle et non avenue. Jonathan essaye souvent de me convaincre de me réinscrire, de plaider des circonstances familiales atténuantes.

En fait, je voulais utiliser des images de M. Muller, en particulier celles de la série sur les quarantaines, en juxtaposition pour une expo. Mais lorsque je lui ai parlé de créer un contraste entre les foules se battant dans la fumée des barricades de pneus et des gaz lacrymo et celles qui s'agitaient

au stade pour le concert des Extraordinaires, l'année dernière (clichés que j'ai pris pour le compte d'une agence de représentation), il m'a rétorqué que c'était des conneries prétentieuses d'école d'art, que c'était totalement déconnecté de ce qu'avaient subi les gens dans ce pays, et que grâce à Dieu j'avais laissé tomber cet endroit ignoble.

— Alors, ce sera quoi, aujourd'hui ? demande M. Muller. Non, attends, laisse-moi deviner. Des portraits de gosses des rues serrant leurs maigres possessions. Des reflets dans un rétroviseur. Des gros plans de godasses dans le métro.

Mes choix de sujets l'amuse toujours, mais l'idée des gosses des rues est géniale.

— Vous allez devoir patienter, monsieur M. Mais je pense que ça va vous plaire. J'ai poussé la pellicule.

— Et tes projets d'exposition ? Ça avance bien, j'imagine ?

— On a fait la dernière sélection hier. C'est bien parti, mais Jonathan a des doutes sur le format, trop archaïque, et la repro...

— Oui, oui, tu me l'as déjà dit. Ça ne sera pas de parfaites copies carbone.

— Sauf si je les scanne, ce qui va à l'encontre de tout le concept non digital.

— Tiens-t'en à ce que tu sais faire. Ignore-les tous, en particulier ce Jonathan. Tous des faux culs. Tu es prête ?

On développe toujours ensemble. J'aimerais pouvoir dire que c'est un rite sacré du procédé alchimique, une communion, mais en fait c'est seulement parce qu'il rechigne à me confier totalement ses coûteux produits chimiques. Et aussi, je n'ai pas le droit de l'appeler Dan ou même Daniel. Seulement « monsieur Muller », ce qui est carrément rétro.

Je tends la main pour écarter les sacs en plastique noir, lorsqu'il me prend délicatement le bras pour remonter ma manche.

— Dieu du ciel. Qu'est-ce que c'est ?

La gêne m'envahit subitement.

Il scrute le logo lumineux avec le plus grand sérieux.

— Quand j'étais jeune, je voulais me faire tatouer le numéro de prisonnier de mon grand-père, sur le bras. Une sorte d'hommage à la douleur.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

— Je suis juif. Ce n'est pas kasher. Et c'est d'un mauvais goût remarquable. Je ne m'en étais pas rendu compte à l'époque.

Il hausse les épaules, boit une autre gorgée d'ultra et me montre la chambre noire.

— Allons-y.

# Tendeka

---

Dossier Messages Envoyés/ --

17/09 Toby. Tu réponds pas. Tu as u le msg sur le changmnt de rdv ?  
23 h 09 Foutus SAPS. SIM refoulée @ Don Pedros. Le revoilà. Rdv @  
19 lwr main wdstock. Entrepôt de la cie Unimore Packing.  
Appelle si tu veux des indic. Pas d'urgence.

17/09 On t'attend. Tu viens toujours ? Pas de nvlls de toi. Ça  
23 h 29 t'intéresse?!?!? 1 h de retard.

17/09 On peut rien faire sans l'ouvreur ! Trop tard pour lâcher  
23 h 51 l'affaire. Rpl moi.

17/09 Pas cool, Toby.  
24 h 12

17/09 T OÙ ?!?!?!?  
24 h 17



17/09 CONNARD. VA TE FAIRE ENCULER. FILS DE PUTE.  
24 h 23

— Je te sens nerveux, mon pote ! lance Toby.

Il arrive dans l'entrepôt en valsant et si je ne le balance pas dans une pile de cartons, c'est uniquement parce que je ne veux pas donner le mauvais exemple à Zuco ni faire peur aux nouvelles recrues. Ce connard se fend la pêche.

— Relax, *china*. Je n'avais pas réalisé que c'était une opération militaire. Bon, on est un peu en retard, mais il y a moins de monde sur l'autoroute, à cette heure-ci.

— Bordel, t'es défoncé ou quoi ?

Question stupide, puisqu'il a les pupilles tellement dilatées que ses yeux sont entièrement noirs.

— Ouais, répond-il en jetant un regard indifférent autour de lui. On est où ? Au Paradis du Carton ?

— Jasmine travaillait ici. Elle a les clés. Et le code de l'alarme, répond Ashraf comme si le sujet était prioritaire, comme si je ne me rendais pas compte qu'il tente seulement de changer de conversation.

Toby la mate avec un rictus.

— Nous n'avons pas été présentés, me semble-t-il.

J'interviens avant qu'il n'ait le temps de lui faire un baisemain.

— Oh, fichtre. J'en oublie mes putains de bonnes manières. Je vais vous présenter. Jasmine. Toby. Jasmine est étudiante en économie politique à l'UCT et désire rejoindre la cause. Toby, quant à lui, est une tête de nœud.

— Tendeka.

— Désolé, Ash, mais c'est tout sauf cool. Putain, Toby, tu peux foutrement pas te pointer ici raide déf et tout foutre en l'air.

— Oooh, gémit-il avec une grimace. Merci, mais jamais au premier rendez-vous.

— Quoi ?

— Tout ce foutre. Jamais au premier rendez-vous. Navré.

Zuko ricane et cette fois même Ash n'arrive pas à m'arrêter. Je pousse Toby et il percute une pile de cartons qui répandent au sol une tonne de

matériel d'emballage. Il rebondit en se marrant, comme un culbuto.

— Doux Jésus, l'extase ! Refais-le. Allez. Encore une fois. Frappe-moi. Mais pour de vrai, cette fois. Allez. Mais pas au visage, OK ?

Il sautille comme un boxeur en secouant les mains.

— Attends, attends. OK. Je suis prêt.

— Va te faire foutre.

— Ouais, tu l'as déjà dit. Passons à autre chose... On va semer la désolation au sein du grand capital ou quoi ?

Ash pose doucement la main sur mon bras, pour me retenir. Mais ça va. Je connais la putain de chanson. Je me dégage d'une secousse.

— Ton amie est prête, Toby ? Parce que, sans ça, tu peux rentrer chez toi.

— Elle attend mon bon vouloir.

— Alors, appelle-la.

— Je la texterai au dernier moment. Pas avant. Elle n'aime pas les conversations prolongées. Ça fait grimper son profil de risque.

Je l'entraîne à l'écart, plus brutalement que nécessaire, loin de Jasmine – qui paraît déjà nerveuse, et l'est encore plus depuis que Zuko s'est mis en tête de tout saboter : il découpe le fond des cartons pour qu'ils se vident dès que quelqu'un les soulèvera ou intervertit leurs étiquettes.

— Te pointer déchiré alors que tu sais très bien ce que je pense de cette merde est déjà assez grave, mais t'avise pas de me descendre devant mes gars, t'as compris, Toby ?

— D'accord, *china*, on est cool. Je n'ai aucune envie d'affecter ton statut auprès de tes gens.

— Putain, tu te fous de moi ou quoi ?

— Non, Ten. Non. Pourquoi penses-tu une chose pareille ? Ecoute, je suis désolé. On enchaîne, d'accord ? On rembobine, on appuie sur play. On reprend en temps et en heure et tout le monde est content !

— D'accord. Mais c'est sérieux. On est en eaux profondes.

Toby a l'air largué.

— On n'est plus dans la pataugeoire !

— Ah, ouais. Pigé.

— Tendeka, tu peux lui dire d'arrêter ? glisse Jasmine.

Elle se ronge l'ongle du pouce. Je sais déjà qu'elle ne tiendra pas jusqu'au bout. Elle a du cœur, elle soutient la cause à 100 %, mais elle n'a pas assez de cran pour encaisser les risques. On peut en dire autant de

presque tous ceux qui nous rejoignent. Ce sont parfois de vrais croyants, parfois de simples passagers, mais ils font toujours long feu. C'est une opération complexe et nous avons un turnover élevé, pour reprendre le jargon de nos ennemis.

— C'est de l'anti-corporate standard, Jasmine. Te fais pas de mouron. On ne peut pas se cantonner aux gros corporati. Toute entreprise capitaliste fait partie du système qui baise les gens et ghettoïse les pauvres et les malades. Ton patron l'a mérité.

— D'accord C'est juste que mon boss était, genre, un mec bien...

— Si c'était un mec bien, pourquoi t'a-t-il virée ? intervient Toby, ce qui lui vaut un regard reconnaissant de Jasmine.

— D'accord, peu importe. On y va, maintenant que tout le monde est là.

Pendant que nous mettons nos capuches, je me rends compte que Toby a ignoré l'instruction pourtant très claire de ne porter que du noir.

Dehors, l'humidité de la pluie tombée plus tôt nous assaille, avec cette odeur moisie de goudron mouillé. Je transpire déjà. Au moins, c'est désert. Les lofts au-dessus des entrepôts sont tous éclairés, mais personne ne prend la peine de regarder par la fenêtre. Les habitants sont barricadés chez eux. Tout ce dont ils ont besoin est dedans : cafés, laveries, gymnases privés, si bien qu'ils vont directement de leur appart à leur garage et ne s'aventurent jamais dans la rue, hormis dans la sécurité de leur voiture.

Nous prenons à gauche sur Roodebloem et pressons le pas. Zuko joue le *handlanger*, il porte les cordes et les harnais. C'est un test, son premier sabotage majeur, et j'espère beaucoup de lui.

La règle veut que les cibles changent constamment. Ça paraît évident, mais vous seriez surpris de savoir combien d'amateurs ne pensent pas aussi loin, et se font serrer lorsqu'ils s'en prennent au même panneau pour la troisième fois. C'est bien que les gosses s'y mettent, qu'ils se bougent un peu, mais ils ont intérêt à réfléchir. C'est pas comme si on n'avait pas fait passer l'info.

La plupart font ça pour le frisson. Et lorsque ça leur tombe dessus trop dur, la première fois qu'ils se font désamorcer, par exemple, ils abandonnent. Ils traînent toujours sur les forums, ils se fendent éventuellement d'une manif ou d'une flashmob, mais ils ne repartiront pas en mission. N'empêche, Zuko sortira du lot. Je le sens.

Je me tourne vers lui pour le lui dire, mais contrairement à ce que je croyais, il n'est pas derrière moi. A la place, il marche à côté de Jasmine, près de Toby, lequel déblatère des conneries sans discontinuer ; il ressort le bordel de Hope Modise, comme si Jasmine n'était pas déjà suffisamment inquiète :

— Vingt ans de déconnexion. Et la mioche n'avait que quatorze ans. Sérieux, vous n'en avez pas entendu parler ? C'était quoi, il y a trois ans ? Cette grosse campagne de pub ?

Zuko me rejoint en trottant docilement.

— Désolé, Ten. Toby nous parlait de...

— Hope Modise, j'ai entendu. Mais il se goure. Tu te goures, Toby. Elle n'avait que treize ans. Et elle n'a pas chopé vingt ans. Ils ont déféré la sentence.

— Ouais, ouais, ouais, j'y venais.

— Comment ça, « déféré » ? demande Jasmine, dont le pas est trop sautillant, trop gonflé par l'adrénaline.

— Elle a piraté les serveurs de Sonica Wireless pour une amourette d'ado ; elle y a glissé un ver qui interrompait les programmes avec un message qui proclamait à quel point elle aimait ce type...

— Son prof de programmation, me coupe Toby, qui était beaucoup plus âgé, genre trente-quatre, et elle a pensé que c'était la seule façon de faire ses preuves auprès de lui. C'était beau. De l'amour encodé. Parce qu'elle avait tout fait en binaire, vous voyez ? Du coup, vous étiez en train de bosser sur un tableur ou un mail ou autre et ce truc apparaissait, genre animation mais toute faite de 1 et de 0 qui dansaient sur l'écran. Le grand public ne pigeait rien. On croyait que c'était un bug, un virus. Ça a frappé la moitié de la planète en quatre jours. D'après les estimations, la résolution du problème a coûté genre 6,3 milliards de perte de productivité, et je parle en dolleros, pas en rands. Mais la connerie, c'est que Hope avait étiqueté son truc. Je veux dire, son prof n'aurait jamais compris si elle n'avait pas glissé son nom à lui. Il était encodé, mais ils l'ont percé à jour, ont remonté jusqu'à lui, puis à Hope. Le prof s'en est sorti avec un simple avertissement, probablement parce qu'il l'a balancée, puisque entre-temps la gamine avait saisi que ça commençait à chauffer et qu'elle s'était planquée. Personne d'autre que lui n'aurait pu la convaincre de se montrer.

— Ça me paraît un peu tiré par les cheveux, comme théorie.

— Mais non, Tendeka. Ils auraient pu le serrer pour complicité et incitation – je veux dire, quelqu’un avait bien dû apprendre à Hope à programmer un code comme ça – ou alors, pour détournement de mineure. Du coup, il la débusque, il s’en tire sans une égratignure et elle prend vingt piges. Du *mal* Nollywood. Amours contrariées et trahison.

— Jésus, souffle Jazz.

— Ça va. Ça ne s’est pas tout à fait passé comme ça. Bref, elle est déconnectée. Et là, on parle de se retrouver à la rue, hors de la société, coupé du circuit du commerce, sans téléphone...

Irrité par la manière dont l’opération s’est transformée en Toby Show, j’interviens :

— On sait tous ce que ça signifie, merci, professeur. Je suis temporairement déconnecté, tu te rappelles ?

— Oups. Ouais, désolé.

Je vois gros comme ça qu’il est tout sauf désolé.

— Et qu’est-ce qui est arrivé à Hope ? gémit Jasmine.

— Sonica lui a fait une proposition. Trois ans dans un centre de détention pour mineurs, le temps qu’elle atteigne ses seize ans et l’âge légal de travailler. Puis ils l’ont embauchée. Elle bosse pour eux à la sécurité, où elle boucle les circuits et condamne les portes dérobées pour empêcher que la prochaine génération de Hope Modise ne se faufile à l’intérieur. Et ils se sont offert au passage un merveilleux coup de pub. J’arrive pas à croire que tu n’aies pas vu le somptueux marketing qu’ils ont monté avec elle. On peut télécharger la vidéo du msg original, sans l’aspect contagieux du code. C’est devenu un putain d’économiseur d’écran pour téléphone, une carte virtuelle de Saint-Valentin pour geeks. Pauvre Hope.

Il dit tout ça en souriant.

— Détournement publicitaire. C’est ce qu’a fait Levi’s lorsque ces gamins brésiliens ont piraté leurs devantures. Ils ont transformé l’affaire en challenge, en hackxibition, et se sont réapproprié la culture de la rue pour poursuivre leurs sales objectifs. Les minables de la pub. Pas foutus d’être créatifs.

— Je sais pas, Ten. Ça me paraît justement être une solution créative. Élégante. D’ailleurs, tu cherchais pas des sponsors pour ton projet de graff ?

— Ben, en fait, Tendeka ne veut pas du financement des corp... commence Ashraf avant que je ne le coupe, parce que j’aimerais bien qu’il me laisse gérer, pour une fois.

— Ça va à l'encontre de tout ce qu'on essaye de faire, c'est-à-dire donner une voix aux gamins et pas aux corporates. *Ils* ont déjà une voix. Ils ont des panneaux, des pushmédias sur ton téléphone et même dans ta putain de piaule. Ces gosses ont que dalle. Ils sont privés du moindre droit. Notre projet est un truc créatif. Ils laissent une marque sur la ville. Ça signifie beaucoup pour eux, pas vrai, Zuko ?

— Ouais. C'est classe.

J'attends, mais Zuko n'a visiblement rien à ajouter.

— Et qu'est-ce que ça donne, alors ? demande Toby.

— On est en pause. On cherche à lever des fonds. Mais pas question d'accepter le pognon de ces putains de corporations !

— Relax, frangin. Je voulais pas débiter ton petit projet artistique.

J'ai du mal à réaliser que je suis obligé de supporter ce débile mental. Il ne serait même pas là si on n'avait pas si désespérément besoin de sa copine technicos. On a déjà fait ce genre de choses tout seuls, par le passé, mais ils ne cessent d'améliorer la sécurité. C'est comme un jeu. On essaye quelque chose, ils mettent la barre un peu plus haut. Avant, n'importe quel gamin muni d'une connexion décente et d'un niveau scolaire de programmation pouvait pirater le serveur central, bousiller tous les panneaux, remplacer leurs vidéos par son propre truc.

Lorsque les groupes de sabotage culturels ont pigé, on se faisait des soirées cinoche en projetant tout ce sur quoi on travaillait, des animations, des documentaires, des films amateurs, n'importe quoi, retransmis gratuitement dans toute la ville sur les panneaux de pub. Ash et moi nous sommes rencontrés à l'occasion d'un de ces *jols*, sur un toit ; on a partagé une couverture en buvant de la bière bon marché et en matant un court métrage amateur dont le héros était un clown déprimé, je crois. A l'époque, je ne faisais pas trop attention.

Mais les fumiers ont vite compris. Ils ont décentralisé ; du coup, pirater leur serveur de transmission ne suffit pas à tout interrompre. Tout est géré indépendamment, chaque compagnie contrôle ses panneaux – avec transmetteur intégré – par liaison satellite. C'est une connexion à sens unique qui reste totalement inaccessible à distance. Ça ne signifie pas pour autant qu'il n'existe pas d'autres moyens de les baiser. Si on arrive à attaquer le récepteur satellite, on peut balancer des interférences, même s'il n'est plus possible de charger son propre contenu.

Mais la grosse difficulté, c'est d'atteindre le récepteur, quoi que les mecs des forums puissent en dire. J'ai lu leurs posts. Si l'ego d'un membre de mon équipe enfle un peu trop, je le lâche. S'il veut la jouer solo, c'est son *indaba*, mais je refoule les gens qui nous mettent en danger, surtout s'ils font ça uniquement pour le fun. Et ça inclut Toby.

Je n'avais même pas remarqué le rugissement de l'autoroute, qui ressemble à celui de l'océan avant qu'ils n'installent les centrales maréculatrices qui stabilisent son niveau et permettent aux aquatrans de circuler. Et six voies plus loin, dans le terre-plein central, le panneau d'affichage N2 Communique-108x fait défiler diverses vignettes inspiratrices montrant des conneries hors de prix. J'ai hâte de le défoncer.

On quitte la route principale dans Devonshire Street puis on prend une voie latérale qui passe entre deux rangées de maisons, des fermes victoriennes jumelées datant de l'époque où il n'y avait que des champs. Nous atteignons une clôture grillagée qui est le seul obstacle entre nous et l'autoroute. On est venus étudier les lieux il y a un ou deux mois. On est tout le temps à la recherche de points d'accès. Prudence obligatoire. Toujours.

Ashraf attaque le grillage avec des pinces, l'ouvre comme une canette et on se faufile à travers. Il passe en premier – vu mon statut actuel, il est plus sage qu'il ouvre la route, ce soir –, suivi de Zuko et Toby, qui lance un clin d'œil à Jasmine en lui tenant le pan de clôture. Elle se glisse maladroitement dans l'ouverture comme un couicbot chasseur de rats.

Le panneau de pub fait face à la circulation qui vient de la ville. Dans quatre heures, il pivotera en direction du flot opposé, comme un tournesol en quête de lumière. En d'autres termes, il aura un impact optimal. On aura touché l'essentiel du trafic matinal avant qu'ils puissent le réparer.

De là où on est, on ne voit que l'arrière du panneau, posé comme un chevalet sur ses immenses pylônes. La lueur de la transmission se reflète sur les flaques d'eau du goudron et les rehausse d'un soupçon de couleur. La circulation est réduite, j'espère donc que le temps qu'on traverse, la copine de Toby aura désactivé les barbelés intelligents qui nichent au pied du panneau. Ces barbelés s'inspirent de la nature : c'est une espèce de fouillis de lianes qui détectent les mouvements et vous piègent.

Ashraf effectue la vérification traditionnelle du matos. Torches, tournevis électrique, corde, harnais, *karabiners*. Il s'occuperait également de la vidéo si Toby ne nous faisait pas cet honneur ce soir.

La protection du panneau est branchée sur le réseau électrique. On peut donc le débrancher pendant qu'on est à notre petite affaire, ce qui passerait pour un simple black-out, une autre baisse de tension chez Eskom. Le hic, c'est que pendant ce temps, le panneau est censé se figer sur sa dernière image. Or, si quelqu'un remarque que l'écran est vide et appelle qui de droit, on est foutus.

— Tu es vraiment en train de contacter ton amie, là, Toby ?

— Je l'ai déjà textée.

Il brandit ce qui est visiblement un téléphone illégal, dont le désamorceur a été arraché, puis l'ensemble retapé au ruban adhésif. Un piratage brutal mais efficace, pour peu que son auteur sache ce qu'il fait. Dans le cas contraire, ce bidule peut le tuer. Je n'ai plus qu'à croiser les doigts.

Ashraf siffle.

— Toby ! Où as-tu dégoté cette petite merveille ?

— J'ai mes entrées. Je peux t'en avoir un, si tu veux... Mais il va falloir lâcher du premium. C'est probablement hors de ta portée. Ça gère les téléchargements de films, aussi.

— Sans déconner ?

Zuko et Jasmine se rapprochent.

— Je peux voir ?

J'interviens, parce que ça prend trop de temps :

— Concentrez-vous, bordel de merde ! Que dit ta copine ?

— Elle est prête. A notre signal. La sécurité se coupe dans... Oh, c'est déjà fait. On a huit minutes. On avait huit minutes il y a dix secondes.

— Merde ! Elle l'a déjà coupée ? Bordel de... Bon, on y va. Go ! On passe après celle-là.

Une Renault file devant nous, ses phares fouillant la nuit. Nous nous élançons tous sur l'autoroute avant la prochaine fournée de voitures, puis on se hisse sur le terre-plein.

On passe prudemment entre les rouleaux de barbelés, des fois que la copine de Toby ne se soit pas montrée à la hauteur de ses promesses. Je saute pour me rattraper à une poutrelle et envoie les jambes vers le haut, à gauche de l'échelle de maintenance, impraticable, hormis pour qui a une ID SIM officielle ou souffre d'une furieuse envie de se faire carboniser.

— Tendeka ! Ton harnais ! siffle Ashraf, mécontent.



Il se clipse à la corde et s'engage à ma suite, grimpant à la force des bras, Toby juste derrière lui. Jasmine et Zuko sont censés rester en bas pour monter la garde, mais le petit a d'autres projets. Il se clipse à son tour. Je n'ai pas le temps de m'occuper de ça, hélas. Pas avec une fenêtre aussi réduite.

Je me hisse sur la passerelle qui court derrière le panneau et plante le tournevis sous le coin de l'écran. Le plastech se fend et l'écran se déloge. Inutile de faire dans la finesse.

Ce qu'il y a de bien avec la souillure, c'est que la tech est toute nouvelle – je peux remercier mon ami d'Amsterdam –, si bien que personne n'a encore mis en place des mesures préventives. « Souillure » n'est pas son nom technique, bien sûr ; il s'agit en fait d'un ralentisseur de signal TSR-3, lequel interfère avec les transferts de paquets de données : l'image retransmise est brouillée, incomplète, comme les montres fondues de ce vieux tableau. Ça a été mis au point en Amérique afin de museler les streamcasters dont les critiques contre l'administration se faisaient un peu trop virulentes. Détourner l'objet de sa fonction est un bonus.

J'ouvre son boîtier en plastique, conçu pour ressembler à une clé USB afin d'éviter tout problème en cas de fouille, mais je transpire tellement que je manque lâcher cette saloperie. Ash se fraie un chemin jusqu'à mes côtés.

— Deux minutes et demie, lance Jasmine depuis le sol.

La mâchoire d'Ashraf est crispée par l'inquiétude. Il s'empare de la souillure et la fiche sur le panneau-mère à l'aide de son fer à souder de poche.

— Vous pouvez bouger un peu ? Que j'aie un bon angle ? pépie Toby, dont le poids récemment arrivé fait frémir la passerelle.

— Dégage, Toby, on n'a pas le temps. Tu ne peux pas filmer cette partie de l'opération. Trop sensible.

— Eh, va te faire mettre, Tendeka. C'est mon contact. J'aurai les images que je veux. Tu crois qu'ils ne vont pas piger lorsqu'ils viendront réparer, demain matin ?

C'est alors que Zuko arrive ; la passerelle est bondée au point d'être dangereuse, sans compter qu'on devrait déjà être redescendus et avoir traversé l'autoroute en sens inverse.

— Tu nous mets tous en danger, connard !

Mais Toby ne se laisse pas émouvoir.

— Ouais, mais toi aussi. Donne-moi un bon angle et on peut tous rentrer.

— Quatre-vingt-dix-neuf secondes ! crie Jasmine.

— Merde, putain, chier ! Tout le monde descend. Tout de suite !

Toby joue des coudes pour obtenir son plan et je me retiens de le faire passer par-dessus la rambarde, qui a pile la bonne hauteur pour qu'un petit coup derrière le genou l'envoie valser au milieu des barbelés. Même désactivés, ils feraient pas mal de dégâts.

— Démerde-toi, je lui dis.

Je le contourne et entreprends de redescendre sans prendre la peine de me retourner. Ash est déjà à mi-distance du sol, mais Zuko est toujours sur la plateforme et essaye d'apparaître sur l'image.

— Trente-sept secondes.

— Vous descendez ? aboie Ash. On n'a plus le temps !

Zuko finit par se réveiller et commence la descente.

Toby saute par-dessus la rambarde, très héroïque, et je prie pour qu'il se soit mal accroché et que son harnais le laisse tomber vingt mètres plus bas, mais je n'ai pas tant de chance. Le *karabiner* tient bon et Toby descend en rappel, rattrapant sans mal Zuko.

— Six secondes. Allez !

Je touche le sol. Ashraf se débat pour se décrocher, ce dont on n'a vraiment pas le temps vu qu'on est enfoncés jusqu'aux genoux dans des barbelés intelligents sur le point de se réveiller. J'ouvre rapidement mon Spyderco, passe la lame au travers de la toile renforcée de son harnais et on bondit par-dessus les barbelés, main dans la main.

— Moins trois !

Toby donne un bon coup de talon sur les poutrelles de support ; il est encore haut et se balance au point de se retrouver au-dessus de l'autoroute, au-delà des barbelés... Alors, ce crétin se contente de se décrocher et tombe sur le goudron d'une hauteur de deux mètres.

— Jésus chérie !

Il se relève et se met à traverser l'autoroute en boitillant, tout en se tenant l'épaule.

Mais ce qui me préoccupe, c'est Zuko, qui est encore à mi-chemin. S'il se fait prendre, qu'il craque et qu'il leur permet de remonter jusqu'à moi, sa prometteuse carrière de footeux ne sera pas la seule chose à s'effondrer.

— Moins seize, dit Jasmine sans quitter sa montre des yeux. Désolée, j'ai dû faire une erreur avec le chrono. Mais ça va reprendre d'une seconde à l'autre...

— Saute, crétin ! je crie à Zuko.

C'est ce qu'il fait ; il atterrit de justesse sur ses pieds, mais l'un de ses godillots se prend dans les barbelés qui lacèrent le cuir et la peau en dessous, et il se retrouve dans mes bras, sanglotant presque de soulagement.

Sauf que le barbelé n'a pas repris vie. L'écran est toujours figé. Pas le temps d'y réfléchir. Je tire Zuko pour lui dégager le pied et on s'élance sur l'autoroute, tendant la main devant les voitures qui foncent autour de nous et disparaissent dans le virage de Hospital Bend, leurs klaxons bêlant avec colère.

Toby nous attend de l'autre côté, juché sur la clôture, et fait rouler son épaule. J'espère qu'elle est en miettes.

Le panneau reprend vie dans un clignotement. Et j'éprouve le rush de la victoire. Parce qu'on a réussi, putain ! Et maintenant, avec le TSR qui bousille le signal, toutes ces stars belles à l'excès, tous ces mannequins et ces porte-parole virtua realife™ qui batifolent dans l'océan, branlent du chef avec le mobile dernier cri vissé à l'oreille ou se produisent dans les minifilms de LG ou Lucky Strike ou Premiere Recruiting auront l'air, quelque part, drôlement bizarres.

Et peut-être que les gens qui prennent l'autoroute mettront une ou deux secondes à s'en rendre compte. A capter que la petite bimbo plagiste ou le fumeur cool du panneau est en train de fondre, que son visage coule. Ils sont souillés. Et l'idée me fait un bien fou, même si Zuko a récolté une blessure qu'il va être difficile d'expliquer aux urgences. Jusqu'à ce que Toby ouvre la bouche :

— Merde, ça fait un mal de chien. Faites pas ça chez vous, les enfants. Eh, quoi ? Ça va, arrête de paniquer, Tendeka. C'était une blague, les huit minutes. Lerato est très généreuse : elle nous en a donné douze. Mais je me suis dit que ça pourrait nous motiver un peu, faire grimper l'action, tu vois ?

Cette fois, je le frappe. En pleine tronche. Et fort.

# Lerato

---

J'arrive au bureau pour découvrir que Mpho s'est transformé en harceleur professionnel. Un extravagant bouquet de fleurs trône sur mon plan de travail, livré avec papillons miniatures, le genre d'insectes génétiquement modifiés pour rester dans un rayon d'une dizaine de centimètres du parfum de la fleur qui leur a été assignée, avec une durée de vie garantie de soixante-douze heures, si l'on en croit la pub. Jusque-là, je ne connaissais personne d'assez ringard pour se laisser avoir.

Seed nous a mis en tandem sur l'aspect audio de la poussette MetroBabe, avec pour mission de mettre au point une interface adaptée à la fois aux bambins et aux parents. Sur simple activation d'un bouton, elle doit être capable de jouer des rockabyes – les tubes du moment retravaillés sous forme de berceuses instrumentales pour bébés –, ou de diffuser la station privée de MetroBabe, laquelle déborde littéralement de conseils utiles pour guider les parents à travers l'enfer très particulier pour lequel ils ont signé. Le truc est fourni avec deux porte-gobelets, un pour le biberon de bébé et un pour le mokaccino de sa maman ou, plus probablement, sa flasque de whisky.

Je chasse les papillons qui volettent près de mon écran, attirés par la lumière, et pousse le bouquet au bord de mon bureau, ce qui avec un peu de chance limitera le rayon d'action de la vermine. Pas de traces de Mpho, ce qui est exaspérant.

Il y a un fichier audio MetroBabe dans mes dossiers de travail, lequel me donnera un aperçu du genre de contenu à traiter. Je l'ignore ; en attendant Mpho, je tue le temps en lisant mes mails, en mettant à jour mon profil de rencontre sur Seed et en parcourant les réponses. Trois candidats ont été préapprouvés ; tous appartiennent à Communique ou à des sociétés affiliées (ce qui permet de sauter l'étape du laborieux contrat de

confidentialité et de passer directement au sexe). Il y a aussi un profil de civil, que j'efface sans même le consulter (au moins, j'admets ne pas être objective), et celui d'un type intéressant qui bosse pour une corporation rivale, que Seed a étiqueté comme étant « suspect », ce qui signifie qu'il s'agit peut-être d'un chasseur de têtes.

Compte tenu de la manière dont je suis arrivée jusqu'ici, à ce bureau du vingt-troisième étage avec vue sur la mer, on pourrait penser que le système m'estimerait apte à les déceler. Ou peut-être que c'est pour me faire comprendre qu'ils savent. Souris, fillette, on te surveille. Mais pas de trop près, j'espère.

Le profil du type a l'air sony, comme dirait Toby. Stefan Thuys. Quarante et un ans, soit dix de plus que l'idéal, mais je suis ouverte à la nouveauté. Développeur exécutif de programmes de jeux. Il est raisonnablement attirant si ce n'est son nez anguleux, qui donne l'impression d'avoir été cassé, ce qui est déraisonnablement sexy. Il affiche une sélection intéressante de goûts, mais ses choix sont trop branchés pour être honnêtes. Remarquez, qui n'aime pas se présenter sous un jour flatteur ? De plus, le développement est quelque chose qui m'a toujours intéressée. Je lui envoie un msg. Il répond, et on se met d'accord sur un rendez-vous dans la semaine.

Enfin, je suis prête à m'occuper du fichier audio de MetroBabe. Je le fais glisser dans mon lecteur et pousse le volume à fond. Que je sois damnée si je suis la seule à subir ces sempiternelles miocheries.

— ... le lait maternel de substitution présente des risques, Noeleen, mais des risques limités si vous passez par les canaux appropriés et trouvez un fournisseur certifié, capable de vous remettre des antécédents médicaux complets. Vous pouvez en outre faire appel à des cocktails faits sur mesure, demander à votre fournisseur d'y ajouter des vitamines et des nutriments conçus sur mesure pour les besoins spécifiques de la carte génétique de votre bébé...

Deux collègues lèvent la tête. Genevieve esquisse les mots « moins fort », mais je l'ignore.

Enfin, Mpho apparaît à mon bureau, poussant un landau que le plastique gris désigne comme un prototype tout droit sorti de l'impression.

— Salut, L. J'espère que je ne me suis pas trop fait attendre. Je me suis dit que je pourrais récupérer un exemplaire au département production afin de bien cerner le truc. Oups, j'allais oublier !

D'un geste ample, il tire deux latte des porte-gobelets.

— Mademoiselle...

Après quatre jours à partager le room service, on pourrait penser qu'il aurait saisi que je bois mon café noir.

— ... *mais ne pourrait-on pas les ajouter après coup ? Ou alors, je ne sais pas, donner les compléments directement au bébé, docteur Redelinguys, ou...*

— Merci, trésor.

Je laisse délibérément glisser le gobelet entre mes doigts, si bien qu'il tombe dans la corbeille et répand son contenu en chemin. Quelqu'un d'autre se chargera du nettoyage. J'aurais dû faire la même chose avec les fleurs, les foutre à la poubelle. Mpho a l'air choqué.

— Alors, M., dis-je en mettant l'accent sur cette consonne qui est tout sauf un vrai nom. Tu es d'attaque pour les miocheries ?

— Je suis désolé. J'ai fait quelque chose de mal ?

— Je ne digère pas le lait, Mpho. Merci de demander.

— Merde. Navré. Je vais t'en chercher un autre.

— Et si on s'occupait de ça, plutôt ?

— Sérieux, je vais t'en chercher un autre, insiste-t-il. Je reviens tout de suite.

— Non, vraiment...

Il est déjà parti.

— *Excellente question, Noeleen, mais regardons plutôt la manière dont l'organisme assimile les nutriments, et comment ils sont transmis à votre enfant. Il aura besoin de tous leurs bienfaits, mais d'une manière que pourra accepter son système immunitaire en plein développement, et sous une forme qu'il peut absorber rapidement, en particulier en ce qui concerne les anticorps HIV...*

Je coupe. Comme si être affublée d'un petit troll baveux, chouineux et gerbeur ne suffisait pas. Si je devais entendre cette merde toute la journée, je me flinguerais.

J'ai une bonne raison de vouloir me débarrasser de la corvée asap : j'attends un appel du support tech d'une minute à l'autre, qui me demandera de m'occuper du panneau endommagé. Je suis restée debout toute la nuit à coder les mises à jour des programmes de sécurité qu'ils vont devoir installer aujourd'hui, avec un petit supplément de mon cru, puis à effacer

mes traces, histoire de donner l'impression que ce supplément a toujours fait partie du lot.

Lorsque l'équipe de maintenance partira, je devrai la surveiller à distance pour m'assurer qu'aucun imprévu ne me trahira quand la mise à jour prendra effet. Bien sûr, je ne suis pas censée savoir qu'un panneau a été saboté. Pas encore. Alors, j'attends.

Mpho finit par revenir, chargé d'un ultra filtre et d'une farandole de tous les sucres et additifs cannelle/chocolat/menthe possibles, au cas où. Je le bois noir simplement pour l'emmerder, mais il ne s'en rend pas compte.

— Qu'est-ce que tu as fait à tes cheveux ? glisse-t-il sur un ton de petit garçon blessé.

Il aurait dû les voir avant que je demande au styliste de Communiqué de rattraper les dégâts, ce matin.

— Je les préférais longs, ajoute-t-il.

— Je me lasse rapidement.

On pourrait penser que j'aurais évité de m'impliquer avec un collègue, mais je suis vraiment nulle lorsqu'il s'agit de résister à la tension sexuelle. Oh, c'est amusant pendant quelques semaines, la petite étincelle cotonneuse qui descend de vos vertèbres jusqu'à votre entrejambe lorsque les regards se croisent, les discussions futiles émaillées de sous-entendus – puis d'un coup ça devient agaçant, et il faut faire sortir la chose de votre système. La neutraliser en y cédant, ce qui est très bien du moment que les deux restent raisonnables.

— Tu as écouté, qu'en penses-tu ? Le prototype ne fonctionne pas à 100 %, mais tu peux voir d'après l'armature qu'il y aura un gros bouton tactile pour bébé, ici, auquel il peut accéder facilement, et là, sur le guidon, les contrôles audios complets et l'écran pour maman.

— Je suis programmeuse, grogné-je pour le couper. Tout ce qui m'intéresse, ce sont les processus internes.

— Waouh, quelqu'un s'est levé du mauvais pied, ce matin.

— Je n'ai presque pas dormi, je riposte, sur la défensive.

Il m'a eue par surprise et je me suis laissé prendre, ce qui prouve bien que je manque de sommeil ; j'espère qu'il ne va pas me demander pourquoi. Heureusement, son cerveau lance par défaut le même code primitif, en toute situation.

— Tu aurais dû m'appeler, sourit-il. Je serais venu. Je t'aurais aidée à dormir.

— Le job ? dis-je en désignant impatiemment l'écran.

— Tu n'as rien dit pour les fleurs.

— Elles sont merveilleuses. Ahurissantes. Comment as-tu eu cette idée hautement originale et symbolique ?

— Waouh. Tu es méchante.

Il semble blessé et comme je suis pressée et que je dois me débarrasser de ce boulot, je nous rabiboche d'un baiser.

— Désolée. Je suis grincheuse quand j'ai du sommeil en retard. Tu devrais dire aux designers de remplacer le bouton par un mobile. Quelque chose avec quoi le petit merdeux pourra jouer, un truc qui brille, qui pendouille, vers lequel bébé tendra forcément la main et qui n'aura plus qu'à balancer des sons mignons ou une berceuse ou n'importe quoi.

— Des rockabyes.

— Ouais, d'accord, ça aussi.

— C'est une excellente idée, Lerato.

— Je sais.

— Tu devrais être au design. Tu devrais même diriger le service !

— Oh, je sais.

Il nous faut vingt minutes pour mettre au point le fonctionnement de l'interface, puis je chasse Mpho pour pouvoir me concentrer sur la programmation. J'ai une idée que je peux patcher sur une bonne partie du code que j'ai utilisé sur un projet précédent (l'Ami Robot Ptérodactyle de PlayPlay), mais ça va quand même me prendre l'essentiel de la matinée, et je tombe sur un problème délicat au niveau de la reconnaissance vocale, du filtrage du babil de bébé. Bien entendu, la vraie solution, ici, serait de programmer l'interface pour qu'elle reconnaisse les différents gargouillis et autres sons gluants et les traduise en anglais pour maman. Je crois avoir lu quelque chose dans un pushmag sur la théorie de la communication des bébés. Si j'arrivais à percer le code de leur langage, ça deviendrait l'un des points forts du produit. Appelons-le « Radio Gaga ».

Toby appelle au moment où je suis sur le point de démêler la chose. Bon, en fait, j'en suis très loin, mais je le lui reproche quand même. Il ne compatit pas.

— Me fais pas chier avec tes problèmes. J'ai besoin d'un vrai soutien technique, rapport à mon taf.

— Ah oui ? dis-je, méticuleusement neutre.



J'active discrètement l'intimité de mon box. Les amortisseurs sonores se déclenchent, juste au cas où Toby serait assez stupide pour faire la moindre référence au panneau de pub. Il n'y a pas encore eu de rapport officiel. Je sais qu'activer l'intimité implique que Seed note automatiquement ma conversation, tous les coups de fil étant enregistrés pour des questions d'assurance bla-bla-bla, mais j'ai mis en place des leurres. Je dispose d'un mélange de conversations préenregistrées, allant de la prise de nouvelles polie et rapide avec mes sœurs (quand Zama prend la peine d'appeler) à divers sujets plus lourds et plus sexy qui donneront de quoi s'occuper aux contrôleurs des spywares à l'étage au-dessus. Le seul hic est que je dois constamment mettre à jour ces échantillons pour noyer les soupçons des surveillants. Cette fois, ce n'était pas la peine de s'emmerder. Le problème de Toby concerne une demande légale. Facile. Et foutrement hilarante.

— C'est quand tu veux, ma douce, dit Toby avec dégoût, ce qui me faire rire encore plus fort.

— Tu viens de franchir un nouveau palier dans la nullité, Toby.

— Ouais, et comment tu t'en serais sortie, toi, si ta connasse de mère t'avait coupé de ton fidéicommiss ?

— Oh, bravo, Toby, très classe.

La seule chose que je dois à mes parents est mon entrée dans la vie corporate.

— Tu sais ce que je veux dire, bordel. Sois pas si susceptible.

— D'accord. Mais tu me seras redevable.

— Mets-le sur mon ardoise.

— Et tu restes le roi des nuls.

— Je t'adore, chérie. Je dois filer, j'ai des petits enfants à tuer, pour le plaisir et pour le profit.

Il me faut une minute et demie pour rerouter l'adresse IP de Toby, afin de faire croire qu'il se connecte depuis Melbourne et non Le Cap, ce qui règle son petit problème.

Enfin, le coup de fil concernant le panneau arrive. Techniquement, je ne suis pas impliquée dans le processus de maintenance, mais j'ai accès aux fiches d'intervention, et il n'est pas rare que les programmeurs de mon niveau supervisent l'exécution. Yusuf et Petronella reçoivent l'appel puisque ce sont les techniciens les plus proches. Je n'aurais pas pu faire mieux. Yusuf est malin mais paresseux, tandis que Petronella est juste

paresseuse. Ils se préoccuperont plus des dégâts que Toby et ses amis ont infligés au matériel que d'une quelconque irrégularité dans le programme. Si mon code tient la route, tout ira bien.

Et c'est le cas.

Nous sommes nombreux à faire ce que je fais, à tel point que je me demande pourquoi ils n'effectuent pas quelques coupes. Dégoter un bon programmeur est aussi simple que de trouver une pute sur Lower Main Road, et aussi peu coûteux. Il faut vraiment se distinguer pour progresser.

Se faire remarquer à dix-neuf ans était facile, mais je vieillis, et quand on n'a pas atteint un poste de directeur à vingt-huit, vos chances de le faire après baissent exponentiellement à chaque année de plus sur votre CV. J'ai encore quelques années devant moi, mais je ne compte pas finir comme Jane. Mieux vaut un échec retentissant qu'un succès mineur.

Au sein de Communique, j'estime que mes options sont limitées. Mais dans la mesure où les amendes pour braconnage intercorporate vont chercher dans les centaines de briques, je vais avoir du mal à convaincre une autre boîte qu'elle a besoin de moi, d'autant qu'elle peut trouver quelqu'un de plus jeune et de plus frais auprès d'un institut de formation, et pour beaucoup, beaucoup moins. Sauf si j'ai un petit atout pour huiler la transaction. Par exemple, une porte dérobée installée dans les programmes des panneaux d'affichage de la concurrence, laquelle donne accès aux infos propriétaires de Communique, piste ses données et l'ampleur des réponses. Appelons ça une étude de marché ; le terme « espionnage corporatiste » est un peu trop mélodramatique.

Un monarque se pose sur mon clavier et replie ses ailes pour exhiber ses stries duveteuses, orange et noires. Ce petit gars s'est trop éloigné du nid. On n'aime pas trop ça, par ici. Je l'écrase délicatement du pouce.

# Toby

---

En fouillant mon linge à laver à la recherche de quelque chose d'assez frais et présentable pour un usage public, je tombe sur l'écharpe de Jasmine, qu'elle a laissée ici après le raid de la nuit dernière. Le tissu porte encore son odeur, très légère derrière les relents humides de la laine et les touches trop violentes de beurre de caramel commerce équitable, parce que si Jasmine n'est pas le genre de fille à se parfumer, elle ne rentre pas non plus dans la catégorie activiste mal lavée, ce que j'apprécie. Je prends une grosse bouffée de cette chaude douceur féminine, puis balance l'écharpe à la poubelle. C'est pas comme si elle allait revenir la chercher, si ?

Je titube jusqu'à ma console, glisse la puce Moxy dans le port de jeu et, instantanément, des petits monstres rondouillards se mettent à cabrioler sur les murs de mon projecta en *chantant*. Combinés à la sucrerie et à la migraine consécutive à la baffes-surprise reçue un peu plus tôt, c'est très moche, les enfants. Ma joue, là où ce salaud de Tendeka m'a frappé, a viré au bleu jaunâtre.

Je réduis la projection à un seul mur, zappe l'intro, choisis le premier perso qu'on me propose (un truc à poils bleus aux pattes hypertrophiées : Piéticraze, dont le coup spécial est le Trembleboum) et me connecte à l'univers de jeu tout comme les 1 487 763 joueurs déjà en ligne, dont 99 %

se situent dans la tranche d'âge des 8-12 ans. Les autres sont comme moi, des incrustés cherchant à faire du blé avec le système, ou peut-être des pédophiles en quête d'un rencard. Je soupçonne la première catégorie d'être la plus dangereuse des deux.

Le trip commence, et Piéticraze se matérialise en frémissant sous une arche néoclassique ringardos au milieu d'une jungle couleur bonbon ; des mares boueuses lâchent des bulles grasses qui éclatent pour libérer de drôles de petites raies manta volantes et, au loin, des trucs rocheux comme on en trouve au Vietnam, des colonnes déchiquetées avec un bouquet de verdure au sommet, dépassent. Il en part un chemin de blocs flottant dans l'air. C'est gerbatoirement mignon.

Je n'ai pas fait deux pas – sans parler de maîtriser ces putains de commandes – que trois boules de fourrure me tombent dessus, griffes et crocs dehors.

— Merde ! Attendez !

Les murs se vident soudainement et Moxy emplît la projection. Parce que Moxy ne ferme jamais l'œil. Il agite sa petite patte grassouillette vers moi, tout en désapprobation.

>> Désolé ! Tu as été déconnecté de Kiwi Pop, petit malappris ! Promets de ne plus jurer, d'être gentil, et tu pourras rejouer sans souci !

J'avais oublié les interactions vocales. Je les coupe – pas la peine de laisser ma voix trahir mon âge –, et je clique sur le petit bouton rose « Je promets d'être gentil ».

Je réapparais sous l'arche, et retombe aussitôt dans l'embuscade des trois petits fumiers, qui visiblement m'attendaient.

>> Salut les gars ! Voulez-vous être mes amis ? demande Piéticraze, l'une des phrases qu'il ânonne par défaut quand vous avez la flemme de parler ou de taper.

>> Meurs, raclure de noob ! crie un certain Pluchito d'une petite voix de fillette débordante de malice.

Je riposte, frappant des pieds et des poings, mais ils ont plus d'expérience et ils sont trois. J'ai juste eu le temps de piger le coup du Trembleboum et d'envoyer Pluchito au tapis après lui avoir infligé de sérieux dégâts que l'un de ses petits potes me descend d'un coup en pleine tronche, qui m'assomme sur-le-champ.

L'écran se vide à nouveau.

>> Désolé ! Tu es décédé, mais au moins tu as essayé ! Tu veux refaire une partie ? Il te reste encore neuf vies.

C'est la vengeance d'Unathi pour ma petite blague sur les filles.

Lorsque j'appelle Lerato à l'aide, elle est l'antithèse de la compassion ; elle se marre tellement, genre hystérique, que je suis sûr qu'elle va se péter une artère. Ce qui lui ferait les pieds.

— Tu viens de franchir un nouveau palier dans la nullité, Toby, dit-elle une fois qu'elle a repris son souffle.

Elle finit quand même par me lâcher et par me sauver le cul.

Ma petite génie met une minute et demie à contourner le portail d'entrée où m'attendent Pluchito & Co, à rerouter l'adresse IP de home™ pour faire croire que je me connecte depuis Melbourne, avec un tout nouveau personnage. Elle a déjà eu recours à cette ruse lorsqu'on avait commandé des champis biogén pharmaceutiques en Thaïlande. Ils avaient mis trois semaines à arriver, vu les rebonds d'une adresse bidon à l'autre, mais ça en valait la peine.

On avait passé la journée sur la plage privée de Communiqué, à Clifton, déchirés hors limite, à construire des châteaux de sable comme des gosses, à poursuivre des conversations vraiment zarbis avec ses collègues et d'une manière générale à glousser. Lorsque j'ai commencé à flipper parce que j'avais peur que l'eau prenne feu, elle m'a emmené à l'écart *simunye*, puisqu'une vilaine scène aurait menacé ses perspectives d'avenir. Je ne comprends pas en quoi ça aurait pu contrarier quelqu'un. Tant que ça n'interfère pas avec votre taf, vous faites ce que vous voulez de vos divertissements. Non que je ne lui sois pas reconnaissant de m'avoir donné un pass pour les coulisses de la grande vie corporati.

Bref. Le truc, c'est que vous apparaissez au pif la première fois que vous jouez, mais une fois que vous avez pris pied dans cet enfer très particulier qu'est Moxyland, le portail par lequel vous êtes entré devient votre base. Vous mourez, vous revenez ici encore et encore et encore, et si une bande de gniards psychotiques vous y attend, ça peut tourner Sisyphe en deux-deux.

Je réapparais sous la forme d'un nouveau personnage, un Ludopounet – coup spécial : le Réverbrame – sur une toute nouvelle base, pseudoHalloween, avec des arbres morts flippants et de la mousse phosphorescente qui pend des branches comme de la barbe, à des kilomètres de cette petite connasse de Pluchito et de ses copains.

Cette fois, je suis prêt à accueillir tout délinquant juvénile qui songerait à me sauter sur le râble. Je laisse tomber les civilités et donne dans le genre sanglant dès qu'un nouveau perso apparaît, malgré le doigt branleur et les petits couplets usés de Moxy.

>> Sur ton tableau de score, il y a une tache, parce que tu es méchant et que ça me fâche.

Qui écrit cette merde ? Et, pire, en tire une rémunération financière ? Je dois m'y mettre sérieusement.

Il me faut quatre heures et demie pour batailler jusqu'au niveau six, atteindre le repaire secret maori des cavernes Waitomo et tabasser à mort l'esprit gardien, qui ressemble à un ornithorynque aussi mignon que gigantesque, jusqu'à ce qu'il me remette le Beurklignote violet.

Le trophée dans la patte, je passe encore une heure vingt à retrouver mon premier point d'entrée et réduit Pluchito et ses petits camarades en autant de chair morte, bien que, et ça me navre de le dire, ils meurent dans des gerbes d'étincelles plutôt que de sang puisque c'est un jeu pour enfants. Pluchito balance quelques mots très vilains, pas tout à fait appropriés pour une fillette de huit ans.

Comme touche finale, je demande spécialement à Lerato de remonter le nom d'utilisateur de ces petits fumiers et de les faire exclure du jeu pour violation du règlement. Le motif est imparable.

Joueur au-dessus de la limite d'âge.

# Tendeka

---

Arrivés au marché de Green Point, on découvre qu’Emmie a disparu sans laisser de traces. Ashraf essaye de me convaincre qu’on s’est trompés d’allée, mais je sais précisément où est supposé se trouver son stand, coincé entre la cabine de téléchargement et la Goth criblée de piercings qui propose des fringues radicales cousues main, tout en velours, dentelles et PVC, avec des laçages complexes, enfin disponibles sur Pluslife selon une pancarte rédigée au dayglow violet.

Je sais qu’on est au bon endroit, mais au lieu d’Emmie, de ses poulets en plastique et de ses bijoux en fil de fer, il n’y a qu’un Kenyan agressif bazardant des *kangas*, des bracelets de coquillages et, pour autant que je sache, des brouilleurs de désamorçage sous le comptoir, lesquels commencent à me gueuler dessus quand je lui demande ce qu’il fout au stand réservé à ma femme, Emmie Chinyaka. D’autant qu’Ash a payé d’avance la totalité de la location mensuelle deux jours plus tôt.

— Tu devrais t’occuper un peu mieux de ta *femme*, non ? rétorque le Kenyan avec arrogance.

Je lâche brutalement la main d’Ashraf. Je lui gommerais bien son sourire si ça ne risquait pas d’attirer les flics.

On fait assez de bordel pour que le gérant du marché, qui se présente comme étant M. Hartley – pas de prénom –, apparaisse et nous emmène dans son bureau côté stade.

Apparemment, Emmie a résilié son contrat hier et s’est fait rembourser la location, ce qui n’est pas un problème pour la direction vu la foule qui se presse pour prendre sa place. Mais elle n’a rempoché que 50 % des 8 000, rapport à une clause d’absence de préavis. Elle a vendu son matériel et son auvent à d’autres marchands, a emballé ce qui restait et s’en est allée. Non, hélas, et il en est affreusement désolé, il ne sait ni où ni pourquoi.



— Vous avez essayé l'hôpital ? demande M. Hartley avec une compassion sirupeuse, comme si on n'y avait pas déjà pensé.

Elle n'est pas censée accoucher avant encore un mois, à moins qu'il n'y ait fausse couche ou prématuré, deux éventualités qui obsèdent Ashraf. On n'a pas la moindre idée de qui est le père ; un garde-frontière demandant un droit de passage ? Un milicien violeur ? Emmie ne veut pas en parler. Ashraf et moi en avons discuté, et on estime que le petit ne doit pas en porter le karma. C'est l'occasion de faire le bien à partir du pire scénario possible. Et bientôt, il aura deux papas. On lui donnera le nom du père d'Ashraf.

— Je suis sûr qu'elle est chez elle, cherche à m'apaiser Ash. Merci pour votre aide, et navré pour ce malentendu.

Je déteste quand il s'excuse à ma place.

Rejoindre Delft par train nous prend une heure à cause des grèves, qui évidemment n'affectent jamais les lignes corporate.

Après, il nous faut marcher deux kilomètres pour atteindre l'hôtel dans lequel elle loge temporairement ; un immeuble austère de trois étages, identique à la centaine d'autres immeubles austères qui l'entourent, le tout formant un véritable terrier de bunkers en béton. On a proposé à Emmie de venir habiter chez nous quand elle le voulait, au moins jusqu'à ce qu'elle ait l'enfant, mais elle refuse toujours, ce qui rend Ashraf fou d'inquiétude.

« Temporairement » est une affreuse blague, bien entendu. Les deux filles avec qui elle partage une piaule sont là depuis trois ans et demi, et elles ne savent toujours pas quand un logement leur sera assigné par le RDP. Un autre exemple rayonnant des lamentables échecs du système. Ils ont déjà près d'un million deux cent mille dossiers en retard, en comptant uniquement les candidats légaux et non les réfugiés africains ou les campagnards qui passent sous le radar, ceux qui ne peuvent pas se permettre d'attendre une autorisation sanitaire officielle.

Un homme maigre et sombre, qui n'est pas du coin, ouvre la porte de la cage d'escalier humide.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Est-ce qu'Emmie est là ? On devait la retrouver au marché... commence Ashraf.

— Elle est pas là.

Il essaye de nous fermer la porte au nez, mais je pèse dessus de tout mon poids, la repousse et lui avec.

— Emmie ! T'es là ? Tout va bien ?

Je suis conscient qu'Ashraf et le type me suivent pendant que je monte l'escalier quatre à quatre. Un gamin aux lèvres croûtées de morve me regarde depuis l'étage, sans intérêt particulier. Dans la cuisine commune, une femme, surprise, lève les yeux du *Daily Voice* dont le gros titre est : « MORTEL REMÈDE ? MULTIPLICATION DES MEURTRES MUTI ».

— Emmie ?

Sa porte est grande ouverte et projette un rectangle de lumière dans le couloir, mais juste avant que je n'arrive, la grille de sécurité se referme à la hâte et un cliquetis de clés la condamne.

— Emmie ? Qu'est-ce que tu fous ? Ça fait des heures qu'on te cherche. On avait rendez-vous, tu te rappelles ? Pour les Affaires domestiques ?

Ses mains viennent se crisper sur la grille, façon prison de Pollsmoor. Je ressens encore ce serrement douloureux en constatant à quel point elle est jeune, naïve et loin de chez elle. Elle ne me regarde pas, se contente de fixer l'arrondi de son ventre.

— Va-t'en. Je ne peux pas te voir aujourd'hui.

Derrière elle, rien de plus évident qu'une valise à moitié remplie sur le lit, mais quelque chose a changé dans sa chambre, au niveau de ses maigres fournitures : les trois lits espacés d'à peine un pied, les draps tendus entre eux, le poêle à paraffine, le buffet de cuisine années 1950 défoncé, qui pourrait valoir un bon prix s'il était retapé, sur lequel un petit téléviseur est en équilibre au milieu d'un bric-à-brac de cosmétiques bon marché. Un morceau de carton, une pub pour un concours des savons Sunlight, est scotché à la fenêtre à la place d'un carreau cassé, vantant un gros lot de 1 million de rands, tous ces zéros captant immédiatement l'attention, honteusement inaccessibles, au-dessus du visage béat d'une petite fille blanche à tresses.

On a attiré des spectateurs : le gamin morveux et la lectrice, que je reconnais maintenant comme étant l'une des colocs d'Emmie, et le type de la porte, qui me tire inlassablement le bras.

— Tu dois partir...

— Dégage, mec ! Ecoute-moi, Emmie. C'est très important. Je me fous de ce que tu as pu faire de l'argent du stand. On te trouvera un autre coin, un autre stock. Peu importe. Mais tu ne peux pas t'amuser à

disparaître comme ça. Si les Affaires domestiques soupçonnent que tout n'est pas *makoya*, tu vas être déportée.

— Je m'en vais.

— Ne sois pas idiote. Où comptes-tu aller ?

— Tu dois partir, s'il te plaît.

Je me dégage de la main que le type a posée sur mon épaule.

— Emmie. Sois raisonnable. Tu as un boulot, ici. Tu peux commencer une vraie vie. Et le bébé ?

— Tu dois partir. Sors.

Le mec essaye de m'entraîner loin de la porte.

— Putain, tu me lâches ?

Je le pousse contre le mur ; Emmie gémit, et ce n'est qu'alors que je pige cette putain d'évidence que j'ai sous les yeux depuis le début. Le drap à motif floral délavé qui a été tendu autour du lit est là pour garantir un peu d'intimité. Et au milieu du beurre de noix de coco, de la crème pour les mains et du mascara, il y a un déodorant pour homme et de la mousse à raser pour homme.

— Ah, merde, Emmie. Est-ce que...

Evidemment. Le mec de la porte cille lorsque je me retourne vers lui, mais se tend aussitôt, prêt se battre. Et pourquoi pas ? Comparé à ce qu'il a dû traverser pour arriver ici, je ne représente rien dont il puisse avoir peur.

— Emmie. Pourquoi tu ne m'as rien dit ? Tu te rends compte que... Merde ! Je risque d'aller en taule, putain. Ils peuvent me déconnecter pour un truc pareil. A perpétuité.

Je secoue la grille tellement fort qu'elle en tremble, et Emmie recule en plaquant instinctivement la main sur le renflement qui a transformé son nombril en dragibus. Le père du bébé glisse une main rassurante sur les doigts d'Emmie, qui serrent encore les barreaux. Où était-il il y a deux mois, quand elle mendiait au coin d'une rue, crasseuse et squelettique malgré l'ampleur de son ventre ?

— Et le bébé, Emmie ? Qu'est-ce que tu lui diras quand vous serez tous en train de crever de faim dans un camp sous-équipé à Lilongwe ? Hein, Emmie ?

— Tendeka, intervient enfin Ashraf.

— Je m'en branle. Tu dois quand même venir passer l'entretien. Tu ne vas pas me mettre en danger. Et tu ne vas pas faire déporter notre – ton

enfant. Trois ans, Emmie, nous devons rester mariés trois ans avant que ton visa soit certifié. D'ici là, tu n'iras nulle part. Tu m'entends ?

— On a besoin de plus d'argent, dit-elle doucement en croisant mon regard pour la première fois, tirant de la force de la présence du papa, me chassant de l'équation.

— D'accord. Bien sûr. Tout ce que tu veux. Combien ?

— 8 000. M. Hartley ne m'a donné que la moitié...

— Ouais, tu aurais mieux fait de réfléchir.

— Allez, Tendeka.

— La ferme, Ashraf. Elle l'aura après le putain d'entretien. Tu m'entends, grosse vache manipulatrice ? Après.

Ashraf insiste pour en discuter sur le chemin du retour.

— Ça ne veut pas dire que c'est terminé. Elle veut sûrement avoir le bébé et en finir. Partir avec son copain, commencer une nouvelle vie ailleurs. On pourrait même les aider. Ils pourraient disparaître.

— Et qu'en diraient les Affaires domestiques ? Ma femme réfugiée nous lâche son gamin, se tire et ils ne vont pas enquêter ? Que dalle. On a signé pour un deal complet, Ash. On ne va pas nous enlever notre enfant parce que son papa est de retour. Et on ne va pas les laisser s'enfuir, être déportés et nous causer toutes sortes d'ennuis. Va falloir qu'ils fassent avec.

— Ten, ne sois pas si têtue, s'il te plaît. Réfléchis. Il faudra tenir trois ans. Et si elle change d'avis ? Si elle s'enfuit avec lui ?

— Que dalle. Oublie. C'est une question de principe, de refuser cette connerie des frontières arbitraires et des bureaucraties. Et si Emmie et son copain-surprise ne pigent pas les implications, alors il faudra que je lui force la main tout du long. Elle va rester. Et elle ne va pas revenir sur notre accord.

— Ce n'est pas une question de principe, Ten, c'est notre vie.

Après cette journée atroce, me connecter à Avalon ajoute un choc. Ma maison écolo et les trois pavillons qui l'entourent ont été remplacés par des abris *loxion*, dont les cabanes en tôle détonnent drôlement au milieu des manoirs et des gazons manucurés.

Je suis déjà tout déboussolé lorsque versleciel\* sort par la porte en tôle ondulée, son avatar souriant bêtement en écartant les bras et en faisant une pirouette, comme une candidate à Miss Mzansi.

>> versleciel\* : tada ! qu'est-ce que tu en penses ?  
ça te plaît ?  
>> 10 : C'est quoi, cette connerie ? J'ai pas  
autorisé ça. Tu n'as pas le droit de pirater ma  
piaule  
>> versleciel\* : c'est un nouvel angle d'attaque. on  
laisse tomber l'approche subtile.  
>> 10 : C'est DÉFINITIVEMENT pas subtil  
>> versleciel\* : ça devrait ? la subtilité, depuis  
quand ça marche ? ta serre marchait bien ?  
>> 10 : C'est une idéalisation, ça a valeur  
d'exemple, ça montre aux gens une alternative, le  
genre de monde parfait qui pourrait exister  
>> versleciel\* : donner un bon exemple, ça suffit ?  
quel genre d'impact as-tu eu, ici ? et qu'est-ce que  
ça peut foutre, de toute façon ? ce n'est même pas  
réel.  
>> 10 : Je ne pige pas. Je fais des choses  
RÉELLES dans le monde réel  
>> versleciel\* : tu as des liens avec la Lutte, par le  
biais de ta famille, pas vrai ?

La partie de moi qui s'est remise du choc causé par la réincarnation de ma maison en bidonville dernier cri est impressionnée qu'il se souvienne de ce détail d'une conversation passée, la première fois qu'on s'est rencontrés sur le site de rénovation\*future, l'année dernière. Mais j'ai peut-être exagéré le lien en question. Une cousine par alliance au second degré dont la grand-mère avait aidé à abriter Ruth First, une journaliste communiste tuée par lettre piégée dans les années 1980. Ils ont dû gratter les murs pour en enlever les morceaux. Ce n'était pas une belle manière de partir.

>> 10 : Ouais. Et ?

>> versleciel\* : demande à ta cousine si elle demandait poliment à ce que les choses changent, et ce qu'elle pense des manifestations pacifiques, de l'inutilité totale du théâtre de rue, de la désobéissance civile et de la démocratie.

>> 10 : Elle est morte. Elle est morte l'année dernière d'une crise cardiaque. On est allés à Port Elizabeth en avion pour ses funérailles.

>> versleciel\* : bref. il est temps de se radicaliser, 10. si bien sûr tu es prêt à faire des choses plus ambitieuses. mais peut-être que je t'ai mal jugé, vu à quel point un changement mineur te déstabilise. ce n'est qu'une maison virtuelle, après tout.

>> 10 : Non, c'est juste, tu m'as pris au dépourvu. Je ne m'attendais pas à

>> versleciel\* : c'est la meilleure façon de prendre quelqu'un, tu ne crois pas ? au dépourvu. au fait, ton protégé s'est remis de son égratignure ?

>> 10 : Quoi ?

>> versleciel\* : ton footballeur. celui qui a été blessé ?

>> 10 : Oh. Ouais. Dans l'ensemble. Il se repose. Les toubibs l'ont rafistolé. Il leur a dit être tombé d'un toit après une cascade pour impressionner une fille.

>> versleciel\* : j'ai posté la vidéo de ton pote sur le Net, au fait. elle tourne sur le circuit du sabotage culturel. elle est en train de devenir virale au niveau du mainstream. une collègue à New York me l'a envoyée par téléphone. elle n'a pas la moindre idée de mon implication. elle a trouvé ça cool.

>> 10 : Mais on ne l'a pas encore modifiée. On voit nos visages. Je te l'ai envoyée à titre uniquement personnel.

>> versleciel\* : t'inquiète, on s'en est occupé. On a fait un beau montage, on a distordu votre voix et flouté votre visage. intraçable, crois-moi. on l'a reroutée via un serveur anonyme à Trinidad.

>> 10 : T'es sûr de ton coup ? Merde

>> versleciel\* : c'est réglé.

>> 10 : Non, c'est juste que. J'ai pas mal de trucs qui se passent, en ce moment. Je veux dire, Emmie et les Affaires domestiques et la déconnexion et les fonds pour Streets Back.

>> versleciel\* : fais ce que tu as à faire. et arrête de tourner en rond avec ton projet artistique. tu as besoin de thunes pour que ça aboutisse. prends le pognon corporate.

>> 10 : Mais

>> versleciel\* : qu'est-ce que ça peut te foutre ?

>> 10 : C'est de l'argent sale. Ça va à l'encontre de tous nos principes. Je veux dire, tu parles de créer un vrai impact, à quoi ça sert si c'est fait salement et que ça engendre plus de misère ? C'est comme ces terroristes qui dealent de l'héroïne pour financer leur cause. C'est un cycle de malheur.

>> versleciel\* : terroristes ? drogues ? allons, tu dis qu'on est au même niveau ? j'attendais un peu mieux de ta part. on vit dans un monde plus apathique et violent que jamais. les infos sont filtrées selon les goûts individuels, les gens n'entendent plus que ce qu'ils veulent entendre. et le génocide au Malawi, qui était il y a peu un modèle de démocratie africaine paisible ? non seulement il ne fait plus les gros titres, mais il n'a même plus droit à un entrefilet. ce n'est pas en épousant une réfugiée que tu vas le résoudre.

>> 10 : En fait, l

>> versleciel\* : je n'ai pas terminé. désabusement général, gènes égoïstes ou conclusion évidente vers laquelle le capitalisme a toujours tendu, la

réalité est que les gens n'en ont absolument rien à foutre. ils connaissent toutes les ficelles. ils sont fatigués et pire, ils s'ennuient. et s'il y a quelque chose que notre culture ne supporte pas, 10, c'est l'ennui. tu le sais. il faut les électriser, les surprendre, il leur faut du spectaculaire. on est en compétition avec les médias, les pubs, les promotions, les pluslives, lesquels aident tous les gens à éviter de se confronter à la réalité.

>> 10 : OK, OK, je vois où tu veux en venir

>> versleciel\* : vraiment ? laisse-moi te présenter les choses de cette manière : est-ce qu'il y a, dans tout ce que tu as fait, quelque chose qui puisse se mesurer à ce que font les corporations ?

>> 10 : Qu'est-ce que tu veux dire ?

>> versleciel\* : corrompre des gouvernements en les faisant danser selon leur musique, mettre des politiciens à leur botte, exacerber les disparités économiques, glisser des contrôleurs sociaux, des pass d'accès et des pacificateurs à électrochocs dans la technologie dont nous avons besoin pour vivre au quotidien, si bien qu'on n'a pas d'alternative autre qu'accepter le désamorceur intégré à notre téléphone ou se voir refuser l'accès à certaines parties de la ville parce qu'on n'a pas d'autorisation. dis-moi ce que vaut ton panneau de pub piraté par rapport à tout ça.

>> 10 : Bon, d'accord, on n'en fait pas assez.

>> versleciel\* : alléluia ! oui, et de loin. nous devons arracher les gens à leur apathie. nous avons besoin de spectaculaire. il nous faut combattre les corporations sur leur propre terrain. contre-exploitation.

>> 10 : Utiliser leur propre argent.

>> versleciel\* : quelle meilleur façon de les subvertir ? ce n'est pas seulement parfait, c'est beau.



>> 10 : J'imagine.

>> versleciel\* : tu \_ imagines \_ ? il n'y a pas de place pour les spectateurs. si tu n'es pas à la hauteur pour faire un travail sérieux, je peux trouver quelqu'un d'autre. Ça prendra du temps, mais tu n'es pas irremplaçable, 10. tu n'as pas envie de faire partie de quelque chose de plus important que toi ?

>> 10 : Si.

>> versleciel\* : si quoi ?

>> 10 : Si, je veux faire partie d'un gros truc. Je veux changer le monde pour de vrai. D'accord ? Ça te suffit, merde ? Je suis prêt à faire ce qui doit être fait, putain. A n'importe quel prix. OK ?

>> versleciel\* : tu comprends ce que je veux dire ? crois-moi, 10, on prépare un truc énorme. les répercussions vont se faire sentir dans le monde entier, et on ne peut pas le faire sans toi. tu as quelque chose de prévu, jeudi soir ?

>> 10 : On dirait une mauvaise accroche de drague

>> versleciel\* : ah, ça va être encore mieux que le sexe, 10. ça va être splendide. la ville est un système de communication. on va lui apprendre une nouvelle langue.

# Kendra

---

Le Dr Precious note quelque chose dans son dossier et le referme brusquement.

— Vous pouvez descendre de la balance. Vous serez heureuse d'apprendre que tout va bien. La nano a pris.

— A vous entendre, on croirait que je suis possédée.

Andile rit.

— « Pris », poupée. Genre, elle est heureuse d'être là. Ton système immunitaire est convaincu que la tech est son amie. Il n'essaye plus de l'expulser. Fini le nez qui coule et les démangeaisons. Aucun problème.

— Je ne vais pas me liquéfier, alors ?

— Tss.

Le Dr Precious n'apprécie pas mes plaisanteries. Elle estime que je ne suis pas un bon sujet pour « Le Projet ». Je le sais parce que je l'ai entendue le dire à Andile en sortant de l'ascenseur. A quoi il a répondu :

« Qu'est-ce que vous voulez ? Fragilité et créativité vont de pair. »

Ce pour quoi je lui en veux un peu.

Andile applaudit avec un enthousiasme consommé.

— Bon, maintenant qu'on en a fini avec ce check-up dégueu, il nous faut encore cinq minutes de ton précieux emploi du temps pour le docu. Pour écrire l'histoire, poupée.

Il me conduit hors de son bureau, dans l'ascenseur qui nous fait descendre jusqu'au deuxième étage, puis à travers le méandre de postes de travail de l'agence à proprement parler.

Elle est aménagée en open space ; les box sont séparés par des rideaux blancs vaporeux, tendus du sol au plafond, dont le tissu est brodé d'amortisseurs sonores pour plus d'intimité. Il y a quelques regards intéressés, une paire de têtes qui émergent comme des *meerkats*.

— Ignore-les, dit Andile. C'est pas tous les jours qu'ils voient un *vrai* talent.

Un reniflement dégoûté monte de derrière une console.

— Retournez au boulot, bande de chiens paresseux et hypocrites ! lance-t-il joyeusement.

Le salon de réception est à la hauteur de la vue ; un semis incongru de canapés en suède voisine avec un assortiment de poufs géants en forme de bonbon à la réglisse ; j'ai déjà vu tout ça dans un magazine de mode. Un garçon est avachi sur un sandwich bouffi de mousse noir et rose bonbon ; il est beau, s'ennuie visiblement et observe avec attention le plancher.

Il lève la tête lorsque j'entre. Ses cheveux noirs taillés en pointes sont aplatis sur son front comme pour mieux défier ses temps qui se dégarnissent. Veste brune à rayures fines. Cravate blanche. Je le reconnais de quelque part, peut-être pour avoir aperçu son dossier sur le bureau d'Andile.

Lequel paraît surpris.

— Damian, *china* ! Tu n'es pas encore passé à l'interview ?

— Non. La fille à la caméra a dit, genre, encore dix minutes.

Le garçon me coule un regard de chat, à la fois méfiant et amical.

— Cool, cool. Je peux vous offrir un café ? Thé ? Tequila ? Non, je plaisante ! Rien ? OK ! Ne bougez pas, ça ne va pas prendre longtemps. Restez cool. Vous êtes des ambassadeurs, dorénavant. La première génération ! Je vais voir comment ça se présente.

Je m'assois en face du garçon – Damian. Je viens de réaliser qu'il est dans ce nouveau groupe de spectro, Kitten Kill, Killer Kittens, ou quelque autre arrangement de mots associant actes violents et petits animaux. En tout cas, ils font beaucoup de bruit en ce moment.

Peut-être qu'il en est conscient, parce que la première chose qu'il me dit est :

— Alors, comment tu t'es retrouvée dans le programme ?

Comme si je n'avais pas le profil de l'emploi.

Je la joue cool.

— Je suis photographe. Artistique.

— Ah ouais ? dit-il, pas franchement intéressé. Les autres sont plutôt écœurés...

Il part du principe que je sais de qui il parle, ce qui est hélas le cas.

— ... que je sois le seul à qui on a proposé, tu comprends ? C'est *swak*. Je veux dire, te méprends pas, c'est génial, mais au final, je dois monter sur scène et jouer avec eux.

Je souris et opine. Il est le candidat idéal pour le prochain stade d'évolution.

— Alors, t'es là-dedans pour l'échange créatif, hein ? Ah, mec, j'ai trop hâte de jouer à Séoul. J'ai regardé sur une carte. J'veux dire, ouais, sûr, c'est en Nouvelle-Corée, mais où, au juste ?

Une femme aux bijoux clinquants, le jean glissé dans des bottes à talons aiguilles, entre à grandes enjambées, brandissant une microcaméra.

— Damian ? A toi. J'espère que tu as trouvé des choses terriblement spirituelles et intéressantes à dire. Oh, ne sois pas inquiet.

Elle me lance un clin d'œil.

— Avec lui, ça va être du rapide.

Elle l'emmène dans le labyrinthe de box entourés de rideaux, la caméra déjà branchée.

— Alors, Dam, qu'est-ce qui te fait vibrer ? Au niveau musique, qu'est-ce qui t'accroche, qu'est-ce qui te prend aux tripes ?

Je tire en douce mon Zion, que j'ai déjà fait passer sous le nez de la réceptionniste, hors de mon sac et prends discrètement un cliché du creux que Damian a laissé en plein milieu du pouf réglisse, une dépression en forme de sourire. Parce que les choses ne sont réelles que lorsqu'elles sont enregistrées, lorsqu'il y en a une preuve visuelle.

C'est ce que je dis à la fille à la caméra lorsqu'elle revient précipitamment.

— Oh ouais ! s'écrie-t-elle. Carrément !

Elle m'emmène alors sur le balcon, lequel est entouré de panneaux de verre coulissants pour le protéger du vent.

Le point rouge de la caméra clignote avec aplomb, enregistrant, enregistrant.

— Alors, c'est pour ça que tu es devenue photographe ? Pour capturer la *vie* ? Tu as l'impression que, sans ça, tu ne pourrais pas avoir de prise sur elle ?

— Je ne suis pas vraiment professionnelle.

— Ne sois pas modeste, trésor. Et puis, tu veux me faire plaisir ? Si tu pouvais commencer tes phrases par : « je suis devenue photographe parce que bla-bla-bla... » Sans ça, le montage est un vrai cauchemar. Tous ces

bouts de phrases, tu n'as pas idée. Alors, qu'est-ce qui te plaît dans la photographie ? Qu'est-ce qui te fait vibrer, qu'est-ce qui te...

— Prend aux tripes ?

— Ouais, dit-elle sans se laisser démonter.

— L'immédiateté. Désolée. Ce qui me touche dans la photographie, c'est l'impression d'immédiateté. Saisir le temporaire avant qu'il ne disparaisse.

— Et pourquoi tu t'y es mise ?

— Parce que c'est plus facile que les beaux-arts ?

— Super. Marrant. L'autodérision, c'est cool. Tu peux la refaire dans une vraie phrase ?

— Je suis devenue photographe parce que ça me semblait plus facile que les beaux-arts. Et puis, je ne sais même pas dessiner.

Mais, en fait, c'est parce que je suis terrifiée à l'idée de perdre quoi que ce soit.

Je descends à la station de Salt River pour acheter du papier d'impression au marché de Neighbourhood, qui importe spécialement pour moi de petites commandes. Je m'apprête à traverser Sir Lowry Road lorsque je suis distraite par de l'agitation, devant un magasin de spiritueux. Ce n'est pas grand-chose, juste une femme qui fait une crise sur le trottoir ; en temps normal, je ne prêterais pas attention à un désamorçage, mais c'est comme si quelque chose me poussait à regarder. Je ne suis pas la seule. Un Aito fait les cent pas à côté de la femme, gémissant impatiemment et jappant d'excitation. Aucun signe de son opérateur.

— Quoi ? T'as jamais vu un cambriolage, ma poule ? me lance le commerçant depuis le pas de sa porte, les bras croisés.

Non, je n'ai jamais assisté à un cambriolage, même si j'ai vu des tas de désamorçages, mais ce n'est pas pour ça que je me suis arrêtée. C'est peut-être un reste mal digéré de ce qui s'est passé à la salle de billard, mais j'ai l'impression d'être obligée de rester là.

— Dégage, fillette. C'est pas tes oignons.

— D'accord, je réponds sans bouger.

D'après ses traits ravagés et ses vêtements, la femme est limite sans-abri. Elle a encore un téléphone, mais plus pour très longtemps si je me fie à la scène. Elle est aussi maigre qu'un étourneau. Sans doute inoffensive ?

Le désamorçage semble diminuer. Le battement maniaque des chaussures effilochées, crasseuses, sur le béton ralentit, et ça semble calmer un peu l'Aito ; mais il continue de frissonner d'impatience, les épaules bombées, les oreilles en avant, prêt à se jeter sur elle. Plus chat que chien. Qui sait ce qui se passe dans son cerveau reconfiguré ?

D'autres gens sont arrivés pour se rincer l'œil, des acheteurs de passage et une bande de gamins des rues.

— Circulez, y a rien à voir. Barrez-vous ! Vous voulez que je vous fasse griller, vous aussi ?

Les acheteurs s'éloignent en traînant les pieds, indignés, mais pas les gosses, tout juste hors d'atteinte de l'Aito, mais pas assez au goût du commerçant, qui agite les bras dans leur direction, écœuré.

Le désamorçage prend fin et la femme reste au sol, les paupières closes. L'Aito lève une patte de propriétaire et la pose sur sa poitrine, légèrement, juste assez pour signaler qu'elle est à lui. Malgré moi, je fais un pas en avant. L'Aito redresse la tête, aussitôt en alerte, et son museau tressaille comme s'il allait retrousser ses babines noires sur un rictus. Alors, son regard croise le mien, il lance un petit aboiement de dédain et revient à la femme.

— Vous avez fait une touche avec le chien-chien, ma p'tite dame, grogne le commerçant, au grand amusement des gamins.

Ils hurlent de rire, sifflent, se claquent les cuisses comme pour appeler le chien – ou moi. Je m'agenouille à côté de la femme, ignorant la crasse du trottoir. Il y a un emballage de chewing-gum Chappies froissé dans le caniveau et une sorte de bouillie méconnaissable, des déchets alimentaires ou autres résidus organiques. Je ne cherche pas à savoir. La femme repose, totalement rigide, tandis que l'Aito renifle autour d'elle, cherchant des relents de drogue sous la puanteur rance du choc. Ça me fait penser au rat qui était mort dans le plafond, à Durban, et y avait pourri pendant trois semaines avant que mon frère ne finisse par y grimper tout en pestant contre mon père, qui avait utilisé le pesticide le moins cher, celui qui ne dissout pas automatiquement les corps. Mais il y a en plus de cela une autre odeur, une odeur d'ozone froid, chimique.

La femme émet d'horribles petits gémissements, les yeux toujours fermés, tandis que l'Aito fourrage du museau dans les plis avachis de son survêtement trop grand, qui donne l'impression qu'elle sort à peine d'une liposuccion. Ses doigts tambourinent et tressaillent par réflexe sur le

trottoir, mais elle est assez avisée pour garder les bras le long du corps, les mains à plat, tandis que l'animal la flaire.

— Z'êtes flic ? Vous êtes avec le mec, dedans ? demande le commerçant en pliant les genoux pour me parler à voix basse. Parce que c'est réglo, OK ? Cette salope a commencé à faire tomber la marchandise. *Dronkie*. C'est pas la première fois qu'elle vient foutre la merde. Voler des trucs. Il en a pour longtemps, votre collègue ?

Derrière lui, hors de portée, les gamins des rues gambadent et se pavanent en agitant les bras pour l'imiter.

Je pose la main sur le front de la femme ; il est moite. Qu'est-ce que je croyais ? Je ne sais pas exactement ce que je fais, ni pourquoi je ne passe pas mon chemin. A mon contact, elle ouvre subitement les yeux. Elle me fixe, paniquée, recrache des bulles de salive comme si elle voulait parler, mais l'Aito gronde un avertissement et elle referme aussitôt les yeux, pince les lèvres comme si elle pouvait faire taire le couinement étouffé qui s'échappe de sa gorge.

— Vérifiez mon dossier, d'accord ? Vous verrez. Tout le temps, toutes les semaines, un *bergie* ou des *skollies* viennent me faire chier. Mes clients sont censés faire quoi ?

Je lève une main apaisante et laisse l'autre sur le front de la femme. Las de sa proie, l'Aito ôte la patte de sa poitrine. Il balaye la rue du regard, en quête de quelque chose, puis commence à se gratter le flanc du bout des dents. J'imagine que les puces sont un vrai problème lorsqu'on est régulièrement en contact rapproché avec des sans-abri et des criminels.

— J'enregistre un coup de gril tous les deux jours. Et maintenant, je dois payer un supplément parce que je dépasse la limite ? C'est pas juste. C'est pas ma faute si vous êtes pas foutus de vous occuper de ces déchets. C'est à moi de faire votre boulot, maintenant ?

La femme ouvre un œil inquiet, qui cligne comiquement. Puis l'autre.

— Je ne... commence-t-elle d'une voix si faible, si pathétique que je dois me pencher pour l'entendre.

Son haleine est chargée au *papsak*.

— Eh, vous m'écoutez ? intervient le commerçant.

Soudain, l'Aito bondit par-dessus le corps de la femme, me pousse de côté au passage et attrape l'un des gamins, qui s'est trop approché. Sa gueule se referme comme un piège à loup sur le bras du gosse et le cloue au

trottoir dans le même mouvement. L'os craque comme du bois sec, puis suivent les inévitables hurlements.

Les autres décampent. Disparus avant que l'Aito ne lève la tête, comme des cafards s'éparpillant dans les coins sombres de la ville. J'ai déjà sorti mon Zion sans réfléchir et je prends le chien hybride grognant, recroquevillé au-dessus de l'enfant dont le bras gauche est tordu sous son ventre. Le commerçant est assis sur le trottoir, là où il est tombé sur le cul, de surprise. Je sais que c'est illégal, qu'il est interdit de photographier une procédure policière sans un permis média, mais je m'en moque.

Derrière moi, la femme entrevoit une ouverture, se relève péniblement et se met à courir. L'Aito penche la tête et me regarde avec une expression que je jurerais être de l'incrédulité. Il claque des mâchoires ; ses dents s'entrechoquent dans un bruit sec, à un cheveu du visage du gamin, puis il s'élance à la poursuite de la femme, presque par jeu.

Et puis, ça disparaît. La sensation, l'impulsion, quoi que ça ait été, s'est évanouie. Je récupère mon sac là où je me suis agenouillée – c'était ça que le gamin essayait d'attraper ? – et y glisse mon appareil.

Un citiflic sort du magasin en resserrant son ceinturon, avec une expression de soulagement évident, mais ses traits s'affaissent lorsqu'il voit la scène, le gamin qui se tord par terre en hurlant.

Le commerçant se retourne vers lui.

— C'est pas trop tôt ! Regardez ce qu'a fait votre clébard pendant que vous traînassiez dans les chiottes !

— Pardon ? Vous avez pas le droit de parler comme ça à un policier.

— Regardez ça ! Ça fout la trouille à mes clients !

— Vous voulez une amende pour outrage à agent ? Eh, toi, la fille, écarte-toi de ce gosse. Interfère pas.

— Il a le bras cassé.

— Je vois bien, petite. Mais ça regarde la police.

Il se détend dans un ricanement mielleux :

— Tracasse pas ta jolie tête, chérie. Il aura tous les soins nécessaires.

— Eh ! Elle a pris des photos !

Le commerçant, voyant là une opportunité de se sortir d'embarras, pointe un index accusateur. Toute l'attention est dirigée sur moi et plus personne ne se soucie du gamin, qui sanglote doucement.

— Ah, vraiment ?



Le flic se rapproche nonchalamment, si près que je sens l'odeur de sa sueur et de son chewing-gum à la cannelle, cette boulette rose mâchonnée qui rôde au fond de sa bouche.

— Je suis sûr qu'elle ne pensait pas à mal. *Né, chérie ?*

— Je vais les effacer. Désolée.

Je suis furieuse contre moi-même de m'être excusée, de ressentir cette vague subite de culpabilité.

— C'est quoi, ces tifs ? Une seule couleur te suffit pas ?

Il tend la main pour me toucher les cheveux et je recule, ce qui le fait rire.

— Comment tu t'appelles, *meisiekind* ?

— Kendra.

— *Ag*, te bile pas, Kendra. Je vais pas te confisquer ton appareil ou noter une activité non autorisée. Pas cette fois. Mais je vais t'avoir à l'œil.

Pendant un atroce instant, à la façon dont il se penche vers moi, j'ai l'impression qu'il va me quémander un baiser.

— Et maintenant, file, on est occupés.

Je pivote sur mes talons, brûlante d'humiliation, dans la direction opposée de l'Aïto, qui monte la garde à côté de la femme à nouveau maîtrisée. Je m'éloigne rapidement du gamin hurlant, du flic costaud et du vendeur ricanant. Et je m'engouffre dans la première *spaza* venue pour descendre un Ghost.

# Lerato

---

Zama se fend d'un coup de fil alors que ce n'est même pas mon anniversaire. De nous toutes, Siphokazi est la seule qui se soucie de garder la famille soudée et, naturellement, c'est pour cela que m'appelle Zama.

— Tu as oublié, hein ? dit ma sœur d'un ton dégoulinant de reproches.

— Non. Bien sûr que non.

C'est pourtant le cas. Qui a le temps de penser à ces choses ? Et puis, c'est morbide de s'acharner, de traîner ça année après année. Le passé ne fait que vous freiner. C'est comme un chalut, le genre dans lequel on se fait prendre et on se noie.

— C'est important pour elle.

— Ouais, ouais, je sais. C'est quel jour, déjà ?

Il y a quelques années, à la demande de Sipho, on a essayé de faire un pèlerinage jusqu'à la clinique où ils sont morts – puisqu'on n'a aucune idée de l'emplacement de leur tombe. Mais deux jours avant le départ, gouvernement inc. a annoncé une nouvelle série de mesures de quarantaine qui interdisaient tout voyage au Ciskei. Lorsque Zama et moi nous sommes désistées, Sipho a tenu à s'y rendre quand même, à pied, avec quelques-uns de ses potes bouddhistes. Vous imaginez bien qu'elle n'est pas allée très loin. Refoulés au premier poste de contrôle.

Elle a continué d'insister au cours de l'année qui a suivi, mais j'avais toujours une bonne excuse pour me défilier, et parfois l'excuse était même véridique. J'ai beaucoup voyagé, ces derniers temps. Pour le moment, Sipho se contente d'un service commémoratif, mais je vis dans la terreur qu'elle nous propose un nouvel hadj familial.

Zama m'indique la date et l'heure à laquelle nous devons nous retrouver à la Pointe du Cap, pour la « cérémonie ». Elle réussit à me

culpabiliser au point que j'accepte de les inviter à manger, mais elle est horrifiée lorsque je suggère de passer par les chefs de Communiqué.

— On doit préparer le repas ensemble, c'est la tradition.

— Je ne sais pas cuisiner.

— Bon. Siphon et moi nous en chargerons. Tu as une cuisine, quand même, non ?

La question mérite réflexion. Je ne me rappelle plus la dernière fois qu'on a utilisé la plaque chauffante. Je réussis à convaincre Zama qu'on ferait mieux de se contenter d'un restaurant, peut-être celui de la Pointe du Cap, parce que si Siphon se charge de la nourriture, on va devoir ingurgiter une bouillie de lentilles vegan qu'il faut mâcher pendant des siècles. C'est d'ailleurs l'idée que je me fais de la famille : une mélasse gluante dont il faut venir à bout à coups de dents. On conclut là-dessus, mais je m'évertue à prolonger un peu la conversation. Je devine que Zama est secrètement flattée, heureuse, mais ce n'est jamais que parce que j'ai besoin d'échantillons supplémentaires pour mes enregistrements antispyware.

Zama aime jouer à l'historienne familiale. C'est un puits de science pour tout ce qui touche à nos parents, mais l'orphelinat Eskom – ne nous embarrassons pas du terme politiquement correct « institut d'apprentissage », même s'ils y cultivent effectivement de la main-d'œuvre privée – a toujours été plus net dans mes souvenirs que le foyer natal, qui est un patchwork d'images retransmises. Des collines vertes, le ciel, un poulet famélique grattant de ses pattes maigres une poussière incapable de donner un bon ver bien gras et encore moins du maïs. C'est un cliché, un souvenir collectif délavé que nous tous, bébés du sida, avons en commun.

Je n'avais que sept ans à l'époque. La benjamine de la famille après Zama, Siphokazi et Tebogo, qui a succombé avant même nos parents. Je dois donc prendre pour argent comptant ce que raconte Zama, ces souvenirs polis et usés jusqu'à l'os à force de répétitions.

Je crois me rappeler une clinique aux murs peints dans un vert avocat écœurant et avoir joué à Dark Vader avec mon masque stérile jusqu'à ce que je me ramasse une gifle. D'après mes souvenirs, c'est Zama qui m'a frappée, mais ç'aurait tout aussi bien pu être une infirmière.

A ce qu'elle dit, on marchait des kilomètres entre les voies de chemin de fer, en cueillant les herbes folles – des cosmos, je crois – pour les offrir à notre mère. Les infirmières nous les confisquaient probablement à notre

arrivée, de crainte qu'on ne contamine nos parents. On n'avait même pas le droit de les toucher.

Je me souviens de rangées de lits serrés les uns contre les autres, d'odeurs métalliques âcres et d'un homme dont les membres aussi fins et osseux que les pattes d'une sauterelle me terrifiaient. Ça peut paraître cruel, mais je suis heureuse de n'avoir jamais eu à y retourner, de n'avoir jamais eu à affronter la réalité de Thomozaki et Sam Mazwai, dont c'est tout ce qui me reste : des noms sur mon certificat de naissance. Avec pour héritage deux sœurs, dont l'une a viré hippie-vegan-bouddhiste-démissionnaire, l'autre pourrissant dans un job-impasse chez Eskom puisqu'elle n'a jamais quitté notre première société adoptive.

C'est peut-être en partie ma faute si Zamajobe n'a jamais dépassé le cap d'Eskom. J'avais sans doute une sorte d'obligation familiale à leur dire, dès que je l'ai compris, que seuls les plus brillants et les plus productifs pouvaient passer à autre chose, rejoindre d'autres boîtes prêtes à payer cher leurs talents. Mais elles étaient plus âgées que moi, ç'aurait dû être à elles de me guider. Et puis, je pouvais me passer de compétition.

Au bout d'un an, j'avais été choisie pour rejoindre Pfizer SA Primary au Cap, et soudain les cours et les exercices ne concernaient plus la consommation en watts mais les doses de médication, et l'école ne baignait pas dans le même désespoir. Fini les filles qui se vendaient aux camionneurs, sur le bord de la route, pour mettre un peu d'argent à gauche.

A quatorze ans, je n'avais plus qu'à faire mon choix parmi les bourses offertes par les instituts du secondaire de Telkom, Cisco, Wesizwe et New Mutua. Je savais que je voulais percer dans les médias, et j'avais entre-temps appris à négocier, à jouer le jeu du système. Plus question de perdre du temps avec les masses dans des dortoirs insalubres. Lorsque j'ai accepté la bourse de New Mutua, j'ai demandé une chambre privée, et pendant deux ans ça a été le pied.

Communique m'a recrutée par le biais d'une des chatrooms de Pluslife. A cette époque, elles servaient encore à partager de la musique et à flirter ; c'était avant que les maisons de disques ne commencent à imposer des sanctions pénales et à intégrer des désamorceurs à leurs cripplewares. J'ai rencontré ma première poignée de petits copains sur ces tchats. Et puis, l'un de mes amis en ligne m'a fait une proposition d'une nature très différente.

Avant la fin de la journée, New Mutua avait tout découvert et j'ai été expulsée de force, escortée par des vigiles avec Aitos, sans même avoir le droit de retourner chercher mon téléphone. Avec le recul, je suis sûre que c'est précisément mon nouvel ami qui m'a balancée, histoire de s'assurer que je ne ferais pas marche arrière. Je n'ai jamais su son vrai nom. L'efficacité des chasseurs de têtes tient à leur anonymat.

Techniquement, j'avais encore quatre ans de formation avant de figurer officiellement parmi ses employés, mais Communiqué était prêt à m'en faire sauter deux, du moment que je renonçais à l'année sabbatique que les lauréats des instituts de formation ont légalement le droit de prendre. Je suis là depuis six ans, presque sept, et j'ai de plus en plus l'impression que ça fait très, très longtemps.

Après que j'ai raccroché, nantie d'une demi-heure de remplissage de plus pour les gars des spywares, je découvre que je suis convoquée dans le bureau de Lesley Rathebe. Une peur passagère me noue l'estomac : il y a toujours un risque, si infime soit-il, que quelqu'un ait remarqué la minuscule baisse de bande passante, conséquence des données siphonnées par la porte dérobée que j'ai récemment installée dans le panneau.

Mais l'entrevue avec Rathebe n'a rien de disciplinaire. Elle veut me parler des poussettes MetroBabe, me dire à quel point elle a apprécié l'audace du projet Radio Gaga, et à quel point elle estime que c'est un gâchis de me cantonner à l'encodage basique. Un poste vient de s'ouvrir au niveau stratégique : il s'agira de développer de nouvelles gammes d'outils pour les technologies existantes, et elle serait ravie de m'appuyer si j'étais assez « couillue » pour me présenter.

Elle me dit aussi que je peux m'adjoindre Mpho Gumbede, si je le souhaite. Apparemment, on travaille bien ensemble. Je décline poliment. Hélas, lui dis-je à contrecœur, il est trop instable. Il manque d'imagination. Il a failli faire capoter le contrat avec Bula Metallo.

Je sais, je sais, c'est cruel. Mais si je reste chez Communiqué encore longtemps, je ne peux pas me permettre d'être en binôme avec quelqu'un qui risque de me ralentir.

# Toby

---

Je trouve enfin quelque chose d'utile dans le quatrième corridor, les enfants. C'est une fresque murale, gigantesque et *kif* réussie, représentant une vache nguni de profil, comme on n'en voit plus que tout émaciée en fond visuel d'une émission sociopol sur l'état de déglissement de la Campagne.

Cette bête pastorale, en comparaison, est aussi grasse que le compte en banque de ma connaissance de mère. Toutefois, je pige rapidement que ce n'est pas une peinture ultraréaliste, mais de la vraie peau (beige sale, mouchetée de brun sombre) découpée à la forme voulue et tendue en fresque sur le mur, ce qui est flippant comme pas permis. L'indice n'est pas forcément très parlant, mais ignorez-le à vos risques et périls, les enfants, surtout quand vous avez nada où aller après trente-neuf pièces abandonnées, ce *bruit* qui se rapproche et toujours pas trace de quoi que ce soit qui pourrait ressembler au Redux Core, qui est l'ultime, le meilleur et l'unique espoir du système stellaire Nemesis.

Sous le bruit de gouttes qui tombent façon torture chinoise en réverb, le scrouac de la tuyauterie rouillée – qui est apparemment parcourue de secousses et de gémissements – et la machinerie qui cliquette en syncope sur ses engrenages voilés, on perçoit distinctement un bruit de cuisine. Et si

ça ne vous paraît pas particulièrement effrayant, je vous laisse imaginer le gargouillis d'un évier remixé avec le grincement métallique d'un broyeur de déchets, mais en plus organique, comme si ça provenait d'un larynx. Quelque chose de gros. D'extraterrestre. Et de putain de terrifiant. Disons que ce n'est pas très encourageant, les enfants, surtout qu'avec tous ces bruits d'ambiance on ne sait pas trop si ça se rapproche ou non.

OK, je dois me concentrer sur la vache, ou plutôt le taureau si on en croit ces cornes longues et pointues qui ont l'air de dire « casse-toi ». Le côté indigène est une jolie touche, un petit plus que les développeurs ont glissé pour adapter l'expérience à l'endroit de la planète depuis lequel vous vous connectez – genre, en Indonésie, c'est sûrement un buffle. Bref, la meuh fait presque un étage de haut et s'étend tout le long du mur de l'usine, jusqu'à l'étroite rangée de fenêtres sales (trop petites pour qu'on y passe, trop hautes pour qu'on y accède, merci bien pour le conseil mais j'ai déjà essayé). Certaines sont cassées et il en tombe une lumière si brillante et si vive qu'elle fend la pénombre en fines fentes géométriques chargées de tourbillons de poussière. Je les contourne. C'est de la superstition, comme éviter de marcher sur les fissures d'un trottoir, mais pas question que je me retrouve à découvert et en pleine lumière quand la chose qui fait tout ce bruit se pointera.

Et puisque ça semble évident – même si ça ne le serait pas dans le monde réel – je rassemble les caisses éparpillées de manière ô combien pratique dans le voisinage proche et les empile plus ou moins contre le mur pour avoir une meilleure vue sur ce foutu truc.

La fresque a quelque chose de bizarre. Son petit globe oculaire est une bille coupée en deux, le genre avec une sorte d'œil de chat flou et vert au milieu, ce qui lui donne un aspect complètement bidon. Les sabots et les cornes détonnent particulièrement, parce qu'il serait normalement facile de bien les imiter : il suffirait de coller de vrais os à leur place. Mais ils sont faits de gros sequins ovales, malformés, délavés et disposés les uns sur les autres comme des écailles.

En y regardant de plus près, la peau est un patchwork ; aucune vache n'est assez grande pour couvrir toute seule la fresque, mais c'est bien foutu – on voit à peine les coutures. Lorsque je passe la main sur la texture velue, à rebrousse-poil, je soulève un peu de poussière. Et voilà. Je suis *gravement* désappointé. Plus prévisible, ça me paraît difficile : il y a une serrure.

Si seulement j'avais la clé. Je dois l'avoir ratée au niveau quinze. Chier.

Un grattement retentit. J'ai l'impression que je l'entends depuis un petit moment, inconsciemment, et que je le remarque seulement maintenant – cette foutue meuh m'a trop pris le chou. Ou peut-être qu'il commence à peine. Je me retourne très vite, des fois que ça soit le cliquètement de griffes sur le béton, derrière moi, et je tire le Luger de l'arrière de mon jean. Je n'ai qu'une balle et j'espère qu'il ne va pas s'enrayer.

Mais il y a juste des clank, des crik et des plok. Le plancher de l'usine est vide, autant que je puisse voir, c'est-à-dire jusqu'aux recoins noirs de l'autre côté de la salle. Les tranches de lumière gênent ma vue, mais je me suis déjà fait peur trop de fois en essayant de détecter un mouvement dans les ombres. N'importe quoi pourrait rôder au milieu de ce carnage de machinerie qui menace ruine, de caisses renversées et de piles de matos d'emballage (du polystyrène ; j'ai déjà ouvert une caisse pour répandre les chips soufflées sur le sol – je les ai utilisées façon Petit Poucet jusqu'à ce que je percute que ça pouvait aussi facilement aider quelqu'un à me filer que moi à retrouver mon chemin).

Le grattement revient ; je me rends compte à peine qu'il s'est interrompu, l'espace d'une seconde, et qu'il est désormais tout près. Juste à côté. Je lève le Luger, genre tout lentement, et j'attends que la peau s'étire et se tende parce que je sais – je le sais, c'est tout – que quelque chose d'abominable gratte patiemment à l'intérieur, comme un chien à la porte.

Une infime impression de mouvement qu'il me faut une seconde pour localiser. La lumière glisse sur les sabots et je lève encore un peu le Luger, putain, faites qu'il ne s'enraye pas maintenant, je pose une main sur la peau pour me stabiliser, la peau qui est devenue chaude et frémit parce que cette putain de vache respire, et les sequins ne sont pas des sequins du tout, mais des ongles, des ongles humains meurtris, noircis, salis, ça je le sais puisque des doigts décomposés émergent derrière eux, se fauillent et grattent les uns sur les autres, à tel point qu'il y a six couches de mains pourries entrelacées qui déchirent un chemin à travers le mur.

Je me jette en arrière en brandissant le pistolet pour tirer, et deux choses se produisent simultanément. Le Luger cliquette dans le vide. Et mon brusque mouvement fait s'effondrer la pyramide de caisses. Le vide s'ouvre derrière moi, et je me retrouve nez au plafond, tombant sur le dos, pendant que les créatures arrivent en bouillonnant comme du gaz – des



créatures sombres et griffues qui se battent pour m'atteindre en bruissant comme du papier de riz. Et je saisis, au moment où ma tête heurte le béton, que ce n'est même pas le gargouilleur qui m'a repassé.

## >> GAME OVER

De dégoût, je balance le câble de côté et m'extirpe de la nacelle de jeu. Le barcade est faiblement éclairé pour que le retour au monde réel ne soit pas trop rude. Je titube jusqu'au comptoir mais me laisse distraire par une fille aux boucles lâches, avec un grain de beauté au-dessus de la bouche, façon vieil Hollywood, toute seule dans l'une des cabines en plexiglas. Son jeu à elle, c'est zyeuter les parties des autres ; plusieurs écrans lui retransmettent l'action.

— Tu m'offres un coup à boire ? dis-je en m'approchant.

— Pardon ? répond-elle, tout en surprise glacée, comme si personne ne l'avait jamais draguée.

— Allez. Je paye le suivant. Tu pourras taper dans le coûteux. Mais tu offres la première tournée. Je viens de me faire descendre, sûr de sûr, et j'ai besoin du verre de la compassion.

— Ah, oui, c'est toi qui viens de te faire démembrer par l'Obscurité.

— C'est ça. Toby. Et tu es ?

— Julia.

On reste assis sans rien dire un long moment. Elle attend que je me sente mal à l'aise au point de me casser. Mais je ne bouge pas d'un millimètre et elle finit par craquer, ne serait-ce que pour étaler sa supériorité.

— Il te faut le BFG. Il est sous la gare, derrière les geysers.

— J'ai déjà regardé, là-bas.

— Il est en hauteur – pas au niveau du sol –, coincé derrière les tuyaux. Et tu as raté la clé.

— Bon, si tu es l'experte locale, comment ça se fait que tu ne joues pas ?

— Qu'est-ce que tu en sais ?

Je tapote la table pour faire apparaître le menu des boissons, le parcours rapidement, mais il n'y a que du tout-venant.

— Tequila ?

— Tu es incroyablement direct.

— Tu joues ou tu te contentes de mater ?

Elle me dévisage, incrédule.

— Avant, je ne jouais pas, enchaîné-je. J'estimais que c'était du temps perdu, tu vois ?

Et c'est vrai, les enfants. J'avais une sacrée ambition, jadis, maîtrise de littérature, aspirations à l'écriture, avant le streamcast, avant la sucrée, avant les filles.

— Tiens, même quand j'étais môme, je ne jouais qu'aux jeux éducatifs.

Ça la hérise :

— Tu simplifies. Tout est mélangé, maintenant, les frontières entre éducation et divertissement sont brouillées.

Là, je sais que je l'ai ferrée.

— Quoi, comme les jeux pour gamins ? Cette connerie de Moxylant ? Meurtre et massacre. Ça les entraîne à devenir des sauvages, tu ne crois pas ? Le but n'est pas de faire copain avec d'autres gosses dans le monde entier, mais de prendre le dessus sur eux, de les battre.

— Et tu ne trouves pas ça approprié ? A bien y réfléchir ?

— Rapport au monde, c'est ça ? C'est un peu dur. Je veux dire, c'est tout ? Est-ce qu'ils n'apprendront pas ces conneries plus tard ?

— D'accord. Alors, qu'est-ce qu'ils devraient apprendre ?

— La compassion ? L'empathie ? Comment vivre ensemble ? Vivre heureux ?

— Tu es un idéaliste.

Je hausse les épaules, modeste, effarouché, comme si elle venait de me percer à jour. Je baisse les yeux sur mon verre, puisque la tequila est arrivée par le tapis roulant qui court entre les terminaux, histoire que les joueurs ne soient pas distraits par les allées et venues des serveurs et qu'ils restent plus longtemps pour dépenser plus d'argent.

— A la compassion, sourit-elle, avec un petit plissement sardonique de la bouche, en levant sa tequila.

— Aux belles femmes sarcastiques, je réponds.

Plus tard, Julia revient à la pivopiaule avec moi. Comme toutes les autres.

# Lerato

---

Le rendez-vous se passe bien mieux que je ne le pensais, mais pour tout un tas de mauvaises raisons. Stefan a la beauté rugueuse de sa photo de profil ; il est intelligent, lucide, chaleureux, drôle et raffiné – et aussi gay qu’un drapeau arc-en-ciel.

— Putain, j’en étais sûre, dis-je en sirotant le mojito à la papaye qu’il a pris la liberté de nous commander puisque c’est la spécialité du Gravity.

Le Gravity n’aurait pas été mon premier choix pour boire un coup après le travail, mais l’entrée y est réservée aux détenteurs d’un laissez-passer corporate, ce qui signifie qu’on n’a pas à composer avec la plèbe civile. Et puis, il est au quarante-quatrième étage de l’immeuble Vodacom, sur une plateforme tournante, si bien que le paysage défile autour de vous à une allure douce, montagne-ville-mer, l’idéal pour ceux qui souffrent d’un temps d’attention limité pour le spectaculaire.

— Pardon ? fait-il, légèrement dérouté.

Normalement, j’apprécie les habiles manœuvres des non-dits, la politique subtile et adroite des négociations. J’avais une amie iranienne, Shaheema, qui à l’occasion d’un programme d’échange entre Communiqué et ses bureaux des Emirats m’avait enseigné cette tactique suprême consistant à ne jamais dire ce qu’on cherche à dire. Conseil aussi utile au sein de l’environnement corporate séculier que de la culture perse. Mais ça ne signifie pas que je suis totalement préparée à abandonner la subtilité lorsque la surveillance est un vrai problème. Je me penche en avant, révélant un maximum de décolleté, et lui touche le bras.

— Nous sommes tous deux adultes, Stefan. Nous savons tous les deux pourquoi nous sommes là. Pourquoi ne pas passer directement au plat de résistance ?

— Euh... Je pensais qu'on pourrait commencer par un verre, apprendre à se connaître...

— On peut aller chez moi. Mais j'ai une colocataire, ce qui rend la chose délicate si l'on veut faire tout le bruit souhaité. Chez vous ?

Il est totalement perdu, le pauvre chéri, puis il plisse les yeux et dissimule à moitié un sourire en secouant la tête.

— Vous avez failli m'avoir. J'ai un brouilleur audio, si c'est ce qui vous inquiète.

Il fait cliquer le stylo en argent qui repose sur la table, à côté de son carnet.

— On peut faire tout le bruit qu'on veut, poursuit-il. Aucun spyware ne nous entendra.

Je joue avec mon verre tout en conservant cette façade flirteuse, au cas où quelqu'un nous regarderait.

— Et comment puis-je être sûre que vous n'êtes pas...

— Des Affaires internes ? Que ce n'est pas un coup monté ?

— J'ai un certain passif, monsieur Thuys.

— Comme nous tous, mademoiselle Mazwai. J'ai bien peur de n'avoir rien qui puisse apaiser vos craintes. Vous allez devoir me faire confiance.

— Livrez-moi un secret. Quelque chose que je peux vérifier.

— Pourquoi ?

— Pour nous mettre sur un pied d'égalité.

— Je n'ai pas l'habitude de marchander des secrets avec les belles femmes, histoire d'éviter qu'elles me fassent chanter.

— Seulement avec les beaux garçons ?

J'ai réussi à percer sa carapace bronzée, exfoliée et hydratée. Il décroise et recroise les jambes.

— Vous savez, si je travaillais bel et bien pour les Affaires internes de votre employeur, je vous considérerais déjà comme compromise.

— Je ne sais absolument pas de quoi vous parlez. J'étais sur le point de vous demander si tout ceci n'était qu'un autre guet-apens foireux concocté par Geneviève. Vous m'avez coupée, fort peu poliment, avant que je puisse finir ma phrase. Je n'y peux rien si vous vous précipitez vers des conclusions hâtives.

Il se claque la cuisse et éclate de rire, assez fort pour déranger les costards sur le canapé d'en face, qui nous jettent un rapide regard.

Malheureusement, les brouilleurs audio ne fonctionnent que sur le matériel électronique.

— Vous êtes un sacré numéro. Alors, que faut-il pour, hum, m'ouvrir la porte de votre chambre ?

— Je ne suis pas une pute, Stefan. Mais si vous m'interrogez sur mes ambitions, mes rêves... Le genre de choses dont on pourrait discuter dans le cadre d'un rendez-vous... Je veux que ma vie soit à la hauteur de mon potentiel. Vous savez que j'ai été élevée dans un institut pour talents ? Eskom Energy Kids.

— J'ai vu ça sur votre CV.

— Par rapport à la compétition que représentent trois mille autres bébés du sida, la vie corporate est une promenade de santé, croyez-moi.

— Il faut un bon terroir pour produire un bon vin. Alors, à quoi rêvez-vous, Lerato ?

— A tout ce dont une fille peut rêver. Un poney. Le grand amour. Une bague en diamant. Une belle voiture de fonction. Une vue sur la mer, un endroit à moi, vraiment à moi, sans colocataire. Un travail important, vous voyez, dans le cadre duquel je peux apporter une véritable et significative contribution à la société, encore que je peux aussi me contenter d'un travail stimulant et remarquablement bien rémunéré, avec des opportunités internationales en pays développés. Peut-être un jour...

— Peut-être bientôt.

— Je bois à ça.

# Toby

---

Unathi porte la même veste imprimée léopard. Je l'examine attentivement pour en être sûr, mais les taches ont l'air identiques.

— C'est quoi ton problème ? Arrête de me mater les nichons, mec !

Il me tend une puce de jeu.

— Félicitations, tu passes en première division. Le monde réel, et tu n'as même pas à te déguiser en elfe. Ou en vampire. Personnellement, je pense que t'es pas qualifié pour ça, mais une gonzesse t'a recommandé. Julia Thambo. Tu la connais ?

Je hausse les épaules sans m'engager, comme si je n'en savais foutre rien, ce qui est assez approprié.

— Elle dit qu'elle t'a vu au barcade, sur Saint John Wood. C'est un trésor, cette fille. J'espère que t'as pas couché avec elle, sac à merde.

Je rehausse de plus belle, ce qui l'énerve encore plus qu'un aveu direct.

— Connard. Bref. Leur clan a eu une perte de dernière minute. Ils ont besoin d'un remplaçant. Mais ne va pas croire que tu vas tout le temps jouer avec les grands, maintenant.

— Quel jeu ?

— Charge la puce, trou du cul, et tu verras.

Je glisse la carte dans le port de jeu de mon téléphone. L'écran prend cette teinte cyan particulière qui fait palpiter les joueurs realspace, parce que ça y est, les enfants, je me connecte à PlayNet.

**FallenCity™ Scorpions Elite**  
**>>Bienvenue, agent KAFARD**

- C'est un chouette pseudo que tu m'as trouvé là, Unathi, merci.
- Je savais que ça te ferait plaisir.
- Comment on fait pour le changer ?
- Tu peux pas. Le compte est déjà payé. C'est ton pseudo.
- T'es une petite pute.
- Lis la mission, trou du cul.

**>>Vous avez reçu un nouveau briefing de mission**

**Date du briefing : Mercredi 20 septembre**

**Opération : Rosa Parks**

**Type : Monde réel**

**Lieu : Station d'Adderley, Adderley Street, Le Cap**

**Niveau de Risque : 4+**

**Objectifs de la mission : Trouver et maîtriser des terroristes dans l'aquaméto ; trouver et désamorcer une bombe de type « valise piégée ». Mission multi-agents.**

**Exécution : 20 h 02. Samedi 23 septembre**



**Briefing détaillé : Les agents de renseignement de Scorpions Elite ont mis au jour un complot terroriste ourdi par le groupe de mercenaires militants MaVimbi, complot visant à poser une bombe nucléaire de type « valise piégée » sur la ligne d'aquaméto M, avec l'intention de la faire exploser lorsque le train atteindra le parc industriel mémorial de Robben Island. Les retombées radioactives frapperont toute la côte est de la ville. Les pertes sont estimées à 16 000 morts sur Robben Island seulement.**

**Le porteur de la bombe est, pense-t-on, le terroriste appelé UNITY. Aucune autre information n'est disponible, mais il/elle sera certainement déguisé(e) en corporate et disposera selon toute logique d'une fausse ID. Il/elle peut être accompagné(e) d'autres terroristes pour le/la couvrir et le/la protéger.**

**Votre mission consiste à : infiltrer et prendre le contrôle des compartiments corporate de la ligne d'aquaméto M, à la station d'Adderley Street ; maîtriser tous les passagers ; empêcher le train de quitter la station ; identifier et maîtriser le/les terroriste(s) ; trouver et désamorcer la valise piégée (agents démineurs de Scorpions Elite uniquement).**

**En raison de l'ampleur de l'opération, une action de groupe est nécessaire. Vous devrez coordonner vos manœuvres avec une ou plusieurs autres équipes. Le QG vous assignera à une équipe si vous n'en avez pas.**

**Avertissement : Cette mission se déroulera en territoire civil. La discrétion est de mise.\***

**Tous les agents devront marquer leur SIM avec une puce PlayNet FallenCity™ pour être**

**identifiés en tant que joueurs.**

**Mention légale : FallenCity™ n'existe pas. FallenCity™ n'a pas d'affiliation réelle avec les Scorpions ou la pègre ou des organisations terroristes. Les agents EnJeu sont des acteurs employés par Inkubate Inc. pour faciliter et améliorer l'expérience des joueurs dans le monde réel, et faire évoluer l'intrigue du jeu.**

**FallenCity™ et ses extensions, FallenCity™ Scorpions Elite, FallenCity™ Underworld, FallenCity™ Wire et FallenCity™ Apocalypse, sont des marques déposées d'Inkubate Inc. Les joueurs de FallenCity™ ne sont pas formellement affiliés à Inkubate Inc. et la société ne peut être tenue pour pénalement responsable de leurs agissements durant le jeu virtuel ou physique.**

**En entrant dans le jeu, les joueurs de FallenCity™ acceptent les termes et les conditions du jeu et certifient être conscients que FallenCity™ n'est qu'un divertissement.**

**Les joueurs sont seuls responsables de leurs actes dans le monde réel et des répercussions de ces derniers.**

**En se connectant au système, les joueurs certifient être sains d'esprit et ne pas être sous l'emprise de stupéfiants, légaux ou illégaux, susceptibles de nuire à leur jugement, et être totalement capables de discerner le jeu de la réalité.**

**Les joueurs qui intègrent le jeu dans le monde réel sans avoir ajouté la puce FallenCity™ à leur SIM ou perturbent l'ordre public ou interfèrent avec des civils non joueurs seront interdits de jeu pour une période d'un mois. Les**

**récidivistes seront bannis de manière permanente.**

**Les joueurs coupables de délits ou de crimes durant le jeu, ainsi que ceux qui commettent des violences sur autrui (qu'il s'agisse de joueurs, d'agents EnJeu ou de civils), seront bannis de FallenCity™ et de tous les autres titres d'Inkubate Inc. Si nécessaire, leurs dossiers seront transmis au SAPS.**

**\* Tous les passagers des compartiments corporate de la ligne M sont des agents EnJeu. Veuillez ne pas interférer avec les autres passagers, sur les autres lignes ou à la station.**

**>>Acceptez-vous la mission, KAFARD ?**

**>>Oui.**

**>>Vous êtes enregistré comme temporairement affilié au CLAN STINGER Scorpions Elite. Voulez-vous conserver cette affiliation ?**

**>>Oui.**

**>>Statut d'agent confirmé. T – 3 jours avant exécution. D'autres détails seront téléchargés dans votre puce FallenCity™. Soyez prudent, KAFARD.**

**>>Déconnexion.**

# Tendeka

---

Zuko agite la bombe de peinture beaucoup plus longuement que nécessaire, mais ça capte l'attention de la foule, aussi bien les gamins auxquels il apprend les bases que les passants, ce qui fait un sacré peuple pour un mercredi matin sur Parade. Je me rends compte d'un coup que ça doit être la première fois que les gamins attirent positivement l'attention du public. Zuko se sort très bien de son rôle de Monsieur Loyal ; il leur explique comment manipuler la buse de manière à obtenir un débit constant, sans dommages collatéraux sur les fringues, et pourquoi il est nécessaire de porter le masque.

Les gosses qui vivent dans notre rue ont leur propre agenda, et si vous essayez de les faire entrer de force dans le vôtre, vous les larguez. Du coup, on se fout qu'ils ne soient pas exactement à l'heure le matin ou qu'ils se barrent avant 4 heures le soir. Ils peuvent aller et venir comme bon leur semble ; la seule règle est qu'ils ne doivent pas arriver défoncés, ni se défoncer pendant qu'ils travaillent avec nous. Si on en chope un en train de sniffer la peinture, c'est le carton rouge immédiat.

Je ne me fais aucune illusion. Je sais exactement où ils vont quand ils partent à 2 ou 3 heures, après le repas – parce que c'est le deal : quatre heures de travail pour un repas décent – et je sais qu'ils ne reviendront pas avant le lendemain, une fois qu'ils auront fait un bon somme par-dessus. Le truc, c'est de les respecter et de savoir comment ils gèrent leur vie. On ne peut pas les obliger à être là, mais on peut toujours leur offrir une alternative attrayante au ramassage de détritux ou à la manche. On construit un dialogue, on ne fait pas une conférence derrière un pupitre. Le respect est réciproque.

La rapidité avec laquelle Ash a arrangé l'affaire, après s'être remis du choc de ma volte-face quant au pognon des sponsors, est remarquable. Le

tout propulsé par son pote corporate du programme CSI de Chase Standard Bank, ce qui me fait penser que ce dernier a un faible pour Ash. Naturellement, Ashraf trouve ça hilarant.

Chase Standard a insisté pour qu'on n'ait pas recours à des posters et des flyers pucés ordinaires, mais à du matos doté d'une fonction de réponse, si bien qu'il faut physiquement s'arrêter et interagir avec lui. N'empêche, les gamins sont tellement bombardés de clubicité sournoise sur tout Long Street qu'ils n'auraient jamais fait attention. Alors, on a économisé le blé dudit matos pour se concentrer sur les foyers, parler personnellement aux mioches et impliquer les travailleurs sociaux.

Voir à quel point un vrai mécénat fait la différence me dégoûte. Au lieu de tee-shirts imprimés à la va-vite, les mioches ont des combinaisons marine, un logo discrètement brodé sur la poitrine. Sur le dos, une autre inscription proclame : « Investir dans notre Jeunesse ». Au lieu d'un *potjie* froid bricolé chez nous avec ce qu'Ash a pu trouver, on leur propose des hamburgers hyperenrichis livrés pile à midi moins le quart par les cuisines du siège de Chase Standard, deux blocs plus loin.

Manque de bol, on doit reprendre les combinaisons à la fin de la journée. On explique aux gosses que c'est pour les nettoyer, mais en fait c'est Chase Standard qui a insisté : pas question que les gamins aillent se *vroter* et emmerder les gens en arborant encore les couleurs de la banque. Dans le même ordre d'idée, ils n'ont pas le droit d'emporter la peinture, des fois qu'ils aillent taguer avec ou, pire, la sniffer.

Il est prévu que les gosses s'entraînent dans cette zone spécifique, mais ils peuvent aussi ramener chez eux des carnets de croquis frappés du logo de la banque et des crayons de couleur (parce que les *kokis*, ça s'inhale aussi). Un beau geste, qui ne peut qu'être l'œuvre d'une tête de nœud CSI qui ne sait rien des réalités de la rue, où un gamin risque de se faire tabasser dès qu'il possède quelque chose de vaguement précieux ou personnel.

On a réussi à réunir à peu près dix-sept mômes qui meurent d'envie de mettre les mains dans la peinture, mais on ne se contente pas de tags merdiques. Il y a des techniques à maîtriser. Ceux qui n'ont aucun sens artistique se chargent du remplissage manuel, mais même ça, ça demande un minimum d'adresse, des petites touches circulaires serrées ou des aplats précis et rapides pour que la peinture ne coule pas.

Les LED, d'un autre côté, c'est aussi facile que du plug and play. Des ampoules grosses comme des têtes d'épingle, importées spécialement

d'Amsterdam. On se sert de peinture magnétique, du coup on n'a plus qu'à choisir leur emplacement et à les poser. C'est ça qui a permis de vendre le projet à Chase Standard, le fait de pouvoir dessiner leur logo avec ces loupottes, qui clignoteront toute la nuit sous les yeux des automobilistes. On peut même préprogrammer des motifs pour ajouter du relief ou des slogans. « Paix », « Amour », « *Ubuntu* », « Révolution ».

Coller autre chose sur la peinture magnétique a été tout aussi facile. C'est totalement stable, m'a assuré versleciel\*. Je ne vais pas exposer les gamins à un risque inutile.

On réalise les trois façades sur le côté de l'ancienne bibliothèque, tout là-haut, surplombés par les panneaux de pub et les vidéomercials. Tout ça pour la Bonne Cause : les gosses des rues canalisent leur frustration dans quelque chose d'utile, quelque chose de beau. Quelque chose qui va donner bonne conscience au grand public.

A voir Zuko manœuvrer la foule admirative, bomber les contours du mot « AMOUR » dans un style à mi-chemin entre les grosses lettres rondes d'une typo hippie des années 1960 et le fouillis anguleux du métro new-yorkais des années 1980, je me demande pourquoi on n'a pas fait ça plus tôt.

C'est ce que je dis à Ashraf à son retour de la petite visite qu'il fait faire à des employés de Chase Standard à l'occasion de leur pause déjeuner, et j'ajoute que je suis fier de lui. Il rayonne presque littéralement, ce qui va me compliquer la tâche au moment de lui annoncer tout l'extra-muros qu'on a prévu.

Oh, il est au courant pour le truc des droits des animaux, puisque c'est son bébé. Il a toujours défendu bec et ongles nos amis à fourrure. Avant de travailler avec des gosses, il était à fond dans PETA. Et puis la manif du métro est prévue depuis longtemps. Mais il n'est pas au courant des extras optionnels, des opérations qui vont faire les gros titres.

Le truc, c'est que les gamins sont déjà à la rue. Tant qu'on ne se fait pas prendre, ils n'ont rien à perdre. On ne peut pas les déconnecter parce qu'ils n'ont pas de téléphone. Les démunis vont avoir leur quart d'heure de gloire.

J'en ai longuement parlé avec Zuko et quelques autres, Ibrahim et S'bu, sans entrer dans les détails, mais ils sont partants. Le seul problème, c'est les chiens, mais d'après versleciel\*, il existe des moyens de neutraliser les bestioles génmod.

Et de faire la une dans la foulée.

# Kendra

---

Lorsque j'arrive à Propeller, la foule déborde déjà sur les trottoirs, et ça ne peut qu'être bon signe puisqu'il n'est que 6 heures et demie. J'ai l'impression d'être une fractale de nerfs, mais c'est peut-être parce que je viens de m'enfiler mon quatrième Ghost en une heure.

— Tu es en retard.

Jonathan m'attrape par le bras à la porte et me tire au milieu de la cohue. J'ai du mal à croire que tant de gens se pressent dans la galerie. Il y a la queue jusqu'au premier, là où est suspendu le mobile d'atomes de Johannes Michael, mais la foule se concentre essentiellement dans la salle principale et, j'ai le regret de le dire, ce n'est pas pour admirer mes photos à l'ancienne.

Tous sont là pour voir l'installation sonore de Khanyi Nkosi, fraîchement revenue de l'expo de São Paulo et de toute la controverse qu'elle a suscitée. Elle ne l'a mise en place que cet après-midi, en douce et avec une sécurité conséquente, c'est donc la première fois que je vais la voir de mes yeux. C'est immonde, rouge et organique, comme une chose vivante qu'on aurait retournée et mutilée, à moitié avachie sur elle-même, avec des piquants et des saillies osseuses et des filaments charnus et des



sortes de haut-parleurs intégrés qui rendent son nom encore plus perturbant : « *Aboie/Gazouille* ».

Je ne comprends pas comment ça fonctionne, mais l'effet repose sur la réverbération et les résonateurs-émetteurs intégrés. Ça capte des sons autour de nous, les remixe avec le bruit de fond des conversations, les pas, les verres qui tintent, les tissus qui se froissent, tout cela à travers les systèmes de son corps, ses organes disjoints se gonflent comme si elle respirait et ses piquants frémissent.

Difficile de l'entendre par-dessus le brouhaha, mais le rendu ressemble parfois à des mots presque intelligibles. Pourtant, dans l'ensemble, ça reste du bruit, une musique fracturée entrecoupée de sons déchirants qui semblent s'élever au hasard. Parfois, on dirait des gémissements de douleur. *C'est un animal*. Ou du moins, c'est vivant. Un hybride de plastech biomanufacturé dans un laboratoire, auquel on a greffé un système nerveux tout juste suffisant pour lui permettre de répondre aux stimuli de différentes manières ; la créature est donc imprévisible, mais pas assez intelligente pour souffrir, si l'on en croit le panonceau qui accompagne l'œuvre.

— C'est totalement gratuit. Elle aurait pu faire la même chose de plein d'autres façons. Ç'aurait même pu être beau.

— Comme quelque chose que tu pourrais mettre dans ton salon, Kendra ? C'est censé être révoltant. Ça renvoie à l'école du technogrotesque de Tokyo. En fait, c'est même un tel plagiat que ça me dégoûte. On bouge ?

Je passe la main sur l'une des crêtes osseuses et la chose frémit, mais je ne distingue aucune variation dans le son qu'elle émet.

— Tu crois qu'elle en souffre ?

— Ce n'est que du bruit. Tu es aussi parano que ce taré qui a balancé du sang sur Khanyi à l'expo de Jozi. Elle n'a pas de terminaisons nerveuses. Non, attends, désolé : elle a des terminaisons nerveuses, mais pas de récepteurs pour la douleur.

— Je veux dire, tu crois que ça la dérange ? Toute cette attention ? Elle n'est pas censée détecter les humeurs, refléter l'ambiance ?

— Je pense que c'est une montagne de conneries, mais tu devrais poser la question à l'artiste. Elle est là-bas à faire copain copain avec le pognon. Comme tu devrais le faire.

*Aboie/Gazouille* émet soudain un fragment de rire féminin passé en boucle qui me fait sursauter et la moitié de la salle avec, avant de baisser de

plusieurs octaves pour entonner un electronica cotonneux.

— On dirait qu'elle t'aime bien.

— Ne sois pas con, Jonathan.

— Au fait, il y a un streamcaster qui veut t'interviewer. Beau gosse, en plus.

Mon estomac se contracte. Une autre façon qu'a Jonathan de me maintenir à ma place. En gros : on n'est pas ensemble.

— Super, merci. J'ai besoin d'un verre.

— Je vais te le chercher. Toi, va voir Sanjay. Qu'est-ce que tu veux ?

— N'importe quoi.

Peu probable que le bar de la galerie propose du Ghost.

Jonathan me propulse dans la direction de Sanjay, qui converse avec un petit groupe de gens. L'un d'eux est clairement un homme à fric, un mécène corporate ou un acheteur d'art ; je reconnais aussi Khanyi Nkosi d'après une interview que j'ai vue, mais elle est si chaleureusement énergique, elle agite les mains pour appuyer ses arguments avec tant d'entrain et sourit si largement que je n'arrive pas à établir le lien entre elle et son travail. Il y a aussi Andile, ce qui me cause un choc. Qu'il soit là ne devrait pourtant pas me surprendre puisqu'il m'a choisie sur mon travail, mais je n'ai pas encore expliqué à Jonathan cette histoire de marquage, et j'ai l'impression que ce n'est pas le bon moment.

Je ne peux pas m'occuper de ça tout de suite. Je fends la queue, fais un détour pour rejoindre l'entrée et l'air libre, mais en chemin je plante le talon d'un de mes escarpins années 1940 en velours bleu, achetés pour l'occasion, dans le pied de quelqu'un.

— Eh ! Mollo !

— Oh, pardon, je suis désolée.

Merde. J'ai vraiment, vraiment, vraiment besoin d'un Ghost. Je me demande si j'ai le temps de filer à la *spaza* un peu plus bas et d'être de retour avant que Jonathan ne remarque mon absence.

— Pas de problème. Après tout, tout ce que font les artistes est de l'art, non ? Du coup, mon orteil meurtri vaut quelque chose, pas vrai ?

Je n'ai même pas vu que c'est le pied de Toby que je viens d'écraser.

— Alors, c'est toi l'artiste célèbre ?

— Je suis la moins célèbre des trois. Enfin, je veux dire, non. Cette chose n'est pas à moi. Mais tu le sais déjà.

Je ris d'un rire emprunté, toute à la pensée de me procurer un Ghost ; mon cerveau me serine une petite litanie de besoin, se demande s'ils en ont au bar.

— Est-ce le bon moment pour procéder à l'entretien ?

— C'est *toi*, le journaliste ?

— Aïe !

Il fait semblant de tituber en arrière tout en portant la main à sa poitrine.

— Ouais. J'ai apporté mon propre micro et tout le tintouin.

— Désolée. Ce n'est pas ce que je... Oh, nom de Dieu. On peut recommencer ?

— Sûr. Pas de problème.

Il me tourne le dos, s'éclaircit la gorge, puis exécute une petite pirouette, une main dressée pour exécuter un ample salut, comme s'il arpentait le tapis rouge.

— Bonjour. Je m'appelle Toby. Je serai votre journaliste pour la soirée. Je ne peux pas m'empêcher de rire.

— Tu bois quelque chose ?

— Non, merci. Quelqu'un doit me rapporter un verre.

— Dingue.

Il redevient subitement sérieux et enchaîne :

— OK. Maintenant, écoute bien, spéciale K. Si tu veux, on peut parler plus tard. Je sais que c'est ton vernissage et que tu as des choses à faire, des gens avec qui socialiser. Je comprendrais complètement si ce n'est pas le meilleur moment.

— En fait, ça te dirait de sortir d'ici ?

— Quoi ?

— Juste une seconde. J'ai besoin de prendre l'air. Et d'un truc à boire.

— Je croyais que quelqu'un allait te fournir ?

— Une boisson non alcoolisée.

— Ooooooh. D'ac.

Il me lance un clin d'œil.

— Tu veux venir ?

— Sûr. Mon micro peut venir aussi ?

Nous ne sommes pas les seuls à traîner dehors. On doit se faufiler à travers la foule, dépasser une blonde incroyablement magnifique dont la

coiffure déstructurée me fait passer pour une petite fille modèle. On a parcouru un bloc que j'enlève mes talons de dégoût.

— Ça reste entre nous, d'accord ?

Il lève les mains.

— Tu me vois prendre des notes ?

On franchit en silence un autre bloc, enjambant au passage un *bergie* évanoui au milieu du trottoir. Et je suis soulagée de ne pas ressentir la moindre compulsion à le toucher. Pas d'Aito en vue, non plus.

A la *spaza*, Toby ouvre le frigo installé au fond.

— Du Ghost, je subodore ? dit-il en le notant sur son téléphone.

La boisson est froide, acérée, pure et me fait mal aux dents ; je me rends compte que mes mains, tout ce temps, tremblaient, à moins que ce ne soit tout mon corps. Et ça ne peut pas être bon signe, même si je ne me sens pas mal.

— Ça ne te dérange pas si je me joins à toi ? demande Toby en ouvrant une deuxième canette. Waouh. Tu es vraiment accro deluxe, ajoute-t-il avec un peu trop d'admiration. Hé, tu as vu mon manteau, ce soir ?

— Ouais ?

Son BabyStrange est noir, ce qui est un soulagement après tout le gore qu'il projetait la dernière fois que je l'ai vu.

— C'est mon petit hommage à *Autoportrait*.

— Mignon. Alors, tu es partant ?

— J'ai le droit de prendre des notes, maintenant ?

— Ouais, ouais, dis-je en agitant impatiemment la main.

Il branche un micro sur son téléphone et le tend vers moi.

— Alors, parle-moi un peu de l'approche oldschool.

— Tu n'as pas lu le communiqué de presse ?

— Partons du principe que non.

Je le récite de mémoire :

— Si Adams emploie l'argentique, c'est parce qu'elle est fascinée par la capacité à l'erreur...

— OK, on laisse tomber le communiqué de presse.

— Ah. C'est juste que... les pellicules sont plus intéressantes que le numérique. Elles ont des possibilités d'imperfection inhérentes. On n'en trouve pas facilement, je dois les commander sur le Net, et certaines se sont dégradées ou ont été exposées avant même que je les mette dans l'appareil. Mais ça, je ne le sais pas tant que je ne les ai pas fait développer.

— Comme pour *Autoportrait* ?

— Et ça ne s'arrête pas à la pellicule. Travailler sans les fonctions automatiques a son importance. L'opérateur peut aussi merder.

— Tu as merdé ?

— Ah ! C'est ça la beauté du travail avec de l'équipement endommagé : personne ne le saura jamais.

— C'est pareil avec l'audio, tu sais. Le son numérique était trop propre quand il est sorti, presque aseptisé. La fidélité était trop transparente. On perdait le bruit de fond, les sons qu'on ne remarquait même pas, mais sans contexte tout sonne mort. Les technicos audio ont dû bidouiller le numérique pour synthétiser les effets de l'analogue. C'est pas fou, ça ? Remarque, ça fait débat : maintenant, on dit que tout ça, c'est de la connerie, rien qu'une histoire de nostalgiques qui regrettent le souffle de l'équipement d'enregistrement.

— C'est tout à fait ça. On peut faire la même chose en photographie. Appliquer des effets, bloquer l'autofocus, surexposer, tout ça pour recréer l'impression d'une prise manuelle.

— Et tu es à la recherche du bruit de fond.

— Ouais. Ou quelque chose d'approchant.

Je pose proprement ma canette vide à côté de mes chaussures.

— Ça te suffit ?

— Ouais, ça va. Tu m'as livré de bons extraits sonores, dit-il avec admiration.

Après un autre Ghost, on reste assis sur le trottoir, à bavarder, loin de toute cette folie, lorsqu'un garçon aux cheveux noirs que je reconnais comme étant le type du groupe, dans le bureau d'Andile, s'approche de nous.

— Salut, la photographe, lance-t-il avec plus de chaleur que la dernière fois. Tu me remets ? Damian, de Kill Kitten.

— Salut, Dam, intervient Toby. Comment va la scène spectro ? Tu as vu le dernier cast de ton concert ?

— Ouais, mec, c'était une tuerie. Cool. Merci pour le coup de pub.

— C'est tout toi. J'ai juste filmé ce que je vivais. Vous étiez drôlement carrés.

— Ben, c'était génial, mec, merci. On joue samedi prochain, si tu veux une invit.

— Merci. Alors, comment as-tu fait la connaissance de notre étoile montante ? demande Toby en me désignant d'un hochement de tête.

On est toujours vautrés sur le trottoir, si bien que Damian nous toise. Il y a un long silence.

— D'aaaaaccord, fait Toby avec un haussement d'épaules faussement vaincu. Apparemment, il y a des non-dits profonds, et je n'ai pas à connaître les affreux détails.

— Non, ce n'est pas ça. On...

Je me tourne vers Damian pour guetter son approbation, mais ça n'a pas l'air de lui poser de problème.

— On est tous les deux « marqués ».

— Alors, comment ça se fait que tu n'es pas en train de descendre une canette de Ghost, Damian ?

— Tu veux rire ? s'esclaffe Damian. J'en suis à ma troisième ce soir.

Il se laisse tomber à côté de nous.

— Tu en bois combien par jour ? je demande en m'efforçant de paraître nonchalante.

— Six ou sept. Dans ces eaux-là. Ma copine tient les comptes pour moi.

Je ne dis rien. J'en suis à entre neuf et douze. C'est mon septième depuis 4 heures et demie.

— Vous avez du bol d'être sous la même marque, dit Toby.

Est-ce de la jalousie que j'entends dans sa voix ?

— Imaginez si vous étiez chez des concurrents ? Il y a forcément une clause là-dessus. « *Section 31c. Tu ne fraterniseras point avec l'ennemi.* »

— Ouais. Tu le crois ? répond Damian. La guerre du cola pour de vrai.

— Pas question de copiner avec les consommateurs de la concurrence !

— Je ne crois pas que ça pose problème de sitôt, dis-je pour les couper. Andile dit qu'ils ne comptent pas faire la même chose avec d'autres marques, pour le moment. Ghost a la licence propriétaire pour trois mois.

— Ouais, mais on n'est que la première génération. Après, ils sortiront des bébés sponsorisés comme des petits pains.

— Je déteste cette expression, dis-je.

— Petit pain ? intervient Toby pour s'incruster.

— Et l'exclusivité dans tout ça ?

— On pourra sûrement payer sa place. Si tu as assez de pognon et que tu es assez cool, tu peux être représentant. Comme pour les cosmétiques.

— Alors, on sera déjà dépassés.

— Fini la pointe de la pointe.

— Alors, Dam, où est le tien ? Je peux voir ?

— Toby !

Je suis scandalisée, mais Damian hausse les épaules.

— Ça va. Ça me dérange pas. J'ai signé pour être un phénomène de foire.

Il nous tourne le dos et baisse le col de sa chemise pour révéler la légère radiance du lumilogo entre ses omoplates.

— C'est pas exactement de la haute visibilité, note Toby.

— Pas en ce moment, mais j'ai tendance à virer ma chemise sur scène. Parce qu'il fait chaud, tu vois ? C'est pas une question de sex-appeal. Hé, tu enregistres, là ?

— Désolé, c'est une mauvaise habitude que j'ai. Je suis un junkie de la vidéo. Mais je peux effacer, si tu veux.

— Non, c'est bon. On devrait peut-être y retourner, de toute façon, non ? Il va pas y avoir des discours et des conneries de ce style ? Et puis, Andile veut que je fasse coucou.

— Vas-y, on te rejoint, dit Toby.

Il est soudainement très laconique, et je me rends compte que c'est le genre de choses que ferait Jonathan.

— J'y retourne avec Dam, dis-je. Ça fait longtemps qu'on est partis.

La galerie me paraît encore plus oppressante, mais je suis moins paniquée, même quand je vois Andile bavarder avec Jonathan. Par chance, je me fais intercepter par M. Muller.

— Félicitations. C'est superbe. Superbe. Encore que, je ne suis pas convaincu par cette espèce de monstre brouillon. C'est très Damien Hirst. Thérapie de choc bon marché. Ce que tu fais est infiniment supérieur. Et les gens vont s'en rendre compte, fais-moi confiance.

J'en suis encore à savourer ces paroles lorsque j'entends des spécimens de la faune trop apprêtée des lofts glousser dans leur verre de vin :

— Et ça. C'est tellement lassant, à la longue, ce genre d'affirmation de soi. Comme si c'était la première jeune fille tourmentée à se projeter dans une image corporelle distordue.

— Oh, Emily. J'adore les artistes inaccomplis. Parce que c'est son cas. Tu sais, elle est encore jeune, elle prend ses marques. L'artiste en pleine mutation, émergente.

— Eh bien, justement. C'est tellement *immature*. On ne saurait même pas dire si c'est techniquement réussi ou non, tout est si... abîmé.

— Ne laisse pas ces chiens d'infidèles t'atteindre.

Toby vient de se matérialiser subitement et a parlé assez fort pour que la femme l'entende, mais je suis plus amusée que vexée. Je suis sur le point de leur signaler que sous le noir d'*Autoportrait* se trouve une photo d'une photo, serrée entre mes doigts, capturée dans un miroir avec l'éclat du flash. Que le fait que tout soit abîmé est voulu. Mais je me rends compte que je peux m'en dispenser. Je n'ai pas à rendre mes intentions transparentes.

Damian apparaît près de mon épaule avec la blonde ahurissante de tout à l'heure, qu'il présente comme étant sa petite amie, Vix, une créatrice de mode disposant de son propre petit label. Vix monopolise Toby, et tous deux se dirigent vers le bar pour nous ravitailler, ce qui me laisse une marge confortable pour demander à Damian s'il a subi des effets secondaires bizarres. Il a l'air perplexe.

— De quel genre ? J'ai eu une grippe vraiment *miff* pendant à peu près quatre jours. Sinusite, fièvre, mais ça a fini par passer.

J'essaye de lui raconter la scène avec l'Aito, mais je m'emmêle les pinceaux.

— Ça a pas l'air si grave, me rassure Damian. Tu as eu pitié d'elle. Tu t'es arrêtée pour l'aider. C'est plutôt classe.

Qu'il n'ait pas compris me rend toute misérable.

— Ce n'était pas de l'empathie ou de l'altruisme ou je ne sais quoi. C'était comme si je *devais* le faire, une vraie obligation.

Tout comme nous avons besoin de boire du Ghost, me dis-je in petto. Damian n'écoute plus. Il regarde sa copine à l'autre bout de la salle, laquelle essaye d'atteindre le bar pendant que Toby joue au clown pour la faire rire.

Ça me fait me sentir désespérément seule. Tous ces gens tourbillonnent, comme les atomes en papier de Johannes Michael à l'étage au-dessus, mais leurs liens avec moi sont au mieux ténus.

— Tu savais que les chiens tournaient aussi à la nano ? demande Damian en arrachant son regard de Vix. Peut-être que vos fils se sont touchés, plaisante-t-il.



— Peut-être.

Nous sommes interrompus par une bourrasque d'agitation à la porte. J'étais déjà consciente d'une vague clameur périphérique, à présent elle éclate. Des gens sont bousculés, renversent leur verre, glapissent de surprise.

— C'est une soirée privée !

Jonathan, entre tous, s'adresse à une foule de gens en noir qui se frayent un chemin à travers la foule, le visage flouté comme des informateurs anonymes dans un reportage.

C'est tellement incongru que je mets une seconde à comprendre qu'ils portent des masques. Et une autre pour réaliser qu'ils sont armés de *pangas* et d'une tronçonneuse de poing.

Plusieurs personnes hurlent, ce qui arrache un chœur d'échos à *Aboie/Gazouille*. La masse reflue. Alors, le grand costaud à la tête des intrus beugle :

— Mort à l'art corporate !

Et Emily, la femme qui a descendu mon travail, pousse un rire bruyant, méprisant.

— Doux Jésus ! Une performance... Comme c'est maladroit !

Il y a des murmures soulagés et des ricanements, et l'organisme vivant qu'est la foule change de direction, revient sur ses pas pour voir ce qui se passe.

Damian m'attrape par le bras et m'extraie de la première ligne – parce que je n'ai pas bougé – au moment où l'homme (ou la femme ?), lequel dépasse en taille ses camarades, attrape Emily par les cheveux et l'attire à lui tout en l'obligeant à se mettre à genoux, et crache avec mépris :

— T'avise pas de me rendre complice de ces saloperies !

Le terroriste lève sa *panga*, tire la tête d'Emily en arrière par la racine de ses cheveux pour exposer sa gorge. Elle porte la main à sa bouche, comme pour étouffer un bâillement.

— Et là, tu vas me découper en tout petits bouts, c'est ça ? Comme c'est mélodramatique.

Et c'est le cas. La foule est hypnotisée. Mais je ne crois pas que la scène se résume à un coup de marketing signé Sanjay.

Depuis le bar, Toby croise mon regard et mime des applaudissements. Vix a les mains serrées autour de son bras et semble à la fois inquiète et excitée. On dirait que c'est l'humeur dominante. Pas d'outrage, pas de peur,

de l'excitation. Les gens sourient, hochent la tête, les yeux pétillants, ce qui rend la scène encore plus horrible.

Mais ce qui m'effraye par-dessus tout, c'est la réaction de l'un des hommes masqués. Lorsque son camarade tire un peu plus la tête d'Emily en arrière, il vient s'interposer, comme s'il avait lui-même peur de la réaction de son complice.

— Qu'est-ce que tu... commence-t-il.

L'autre, celui qui a les cheveux d'Emily enroulés autour du poignet, hoche brusquement la tête et le récalcitrant recule. Pliant les jambes, il lève sa *panga* comme pour trancher la gorge de sa prisonnière, mais au dernier moment – à tel point qu'Emily cille involontairement – il détourne le coup non pas sur elle mais sur *Aboie/Gazouille*, qui est directement devant eux.

La chose émet un mince crépitement de parasites. Le public est en transe, les appareils photo des téléphones prennent vie. Il y a quelques applaudissements çà et là et des rires tandis que les autres intrus, quatre au total dont un qui surveille l'entrée, imitent leur chef. Ce n'est que lorsque l'artiste commence à hurler que tout le monde comprend que ce n'était pas au programme. Et ce n'est qu'alors que les sourires abandonnent les bouches, comme autant de verres qui se brisent.

Monsieur Récalcitrant reste en retrait tandis que les autres avancent, leurs *pangas* lacérant la chair fine et les côtes de la créature de Khanyi Nkosi avec le bruit d'une bicyclette qu'on attaque à coups de hache. La machine répond en tissant un rythme de fond saccadé sous cette mélodie de cris et d'éclats de rire nerveux. Elle ne meurt pas en silence mais transmute le vacarme, les appels frénétiques au SAPS, et les cris de Khanyi qui bat des bras, retenue par une quantité de gens. On dirait que la chose hurle par nos voix, par le bruit de fond, par le contexte.

Les giclées de sang clair rendent la scène réelle, éclaboussent les murs, les visages, mes photos, tandis que les lames montent et descendent, encore et encore. Les sirènes de la police, au loin, sont répétées et distordues lorsque *Aboie/Gazouille* s'effondre enfin sur lui-même, criblé de coups humides.

Ils disparaissent aussi vite qu'ils sont apparus, non sans avoir agité leurs machettes dans notre direction, nous avoir ordonné de ne pas les suivre, et tout cela en en poussant de joyeux cris de gamins. Alors que les sirènes se rapprochent, le costaud prend le temps de cracher sur le cadavre. Puis, avant de se fondre dans la nuit, il lève rapidement la tête en direction

du plafond. Personne ne s'en rend compte, apparemment, mais je suis son regard pour arriver aux caméras de sécurité, qui ont capté la scène sous tous les angles.

L'adrénaline me rend malade. La femme qui a été prise en otage lâche de petits hurlements hoquetants, hyperventilés. Son ami tente d'essuyer le sang qui lui couvre le visage en utilisant l'ourlet de la malheureuse, sans se rendre compte que ce faisant, il expose ses dessous en dentelle. Khanyi est agenouillée à côté des quartiers de sa création animale, s'acharne à les réunir, se souille de morceaux de chair sanguinolente.

Un homme essaye de reconforter l'une des spectatrices, mais c'est lui qui pleure, vaincu par le choc. Toby descend du bar – j'ignore pourquoi –, M. Muller est effondré sur les marches d'un escalier et se cramponne à la rampe comme à un ami. Vix cherche à allumer une cigarette malgré ses mains qui tremblent, puis Damian se matérialise à ses côtés, prend ses mains dans les siennes et stabilise le briquet. Elle s'affaisse dans ses bras comme une lanterne en papier pliable. Et même de loin, je le vois murmurer son prénom. Je ne m'étais même pas rendu compte qu'il était parti.

Il y a encore un contre-courant d'excitation, le rush de la violence – personne n'a été blessé, hormis la créature de Khanyi Nkosi. Tout le monde est pendu à son téléphone, pour raconter la scène ou prendre des photos.

Toby crie dans son micro par-dessus le tumulte, comme s'il commentait en direct. D'autres arrivants essayent d'entrer, si bien que les flics, qui ont fini par se montrer, doivent jouer des coudes pour accéder à la pièce.

*Autoportrait* est recouvert d'une bruine rouge. Je m'en approche pour l'essuyer, mais j'ai peur que le sang s'étale et imprègne le papier ; c'est alors que Jonathan m'enlace et m'embrasse dans le cou. C'est à mon tour de m'effondrer contre lui.

— Tout va bien, ma chérie. Tout va bien.

# Tendeka

---

S'il y a une chose que les mioches des rues savent faire, c'est disparaître en un clin d'œil. Ashraf tremble encore lorsqu'on gagne notre refuge, un garage dans un groupe résidentiel non loin. versleciel\* m'a envoyé une clé SIM basique émettant un signal qui force les portes dénuées de codes haute sécurité. C'est du grossier, comme piratage, mais ça marche.

Jusque-là, toutes les manifs auxquelles j'ai participé reposaient sur le téléphone. Les textos sont la manière la plus rapide, la moins coûteuse et la plus pratique de coordonner et de relayer instantanément des informations. « Quelqu'un s'est fait arrêter ». « Nouveau RDV ». « Passez par Rand Street, les flics campent sur Riebeek ». Mais, ce soir, les téléphones sont interdits. Impossible d'envoyer des textos ou des avertissements – et du coup, d'être pistés.

— C'est pour ce genre de choses qu'on devrait se battre.

J'explique à Ashraf qu'il est nécessaire de créer une économie qui ne repose pas sur les ID SIM et les taux de crédit. On devrait tous vivre comme Emmie et notre armée de gosses des rues. Mais il est trop en rogne pour m'écouter.

— Tu m'avais dit que les machettes étaient uniquement là pour faire joli.

— C'est plus d'actualité. Plus maintenant.

— Oh, descends de tes grands chevaux. C'est des gosses, Tendeka.

— Des exclus. Les laissés-pour-compte de la société, la génération perdue. On leur donne un but.

— N'importe qui peut donner un but à un gamin ! On peut les manipuler comme on veut, en particulier quand on les laisse exprimer leur agressivité. Après ça, impossible de leur remettre une laisse.

Il griffe l'air.

— Qu'est-ce qui t'est passé par la tête ? Le plan, c'était pas de rejouer *Sa Majesté des Mouches*... Pitié, dis-moi que c'était pas ça...

Pour une fois, ses récriminations me laissent de marbre. L'enjeu est plus important que ses inhibitions.

— J'ai pas besoin de ton entêtement, là, Ten. Bon Dieu, tu me rends dingue. Ça bousille tout ce qu'on a fait. Tu veux parler de délit ? Ça, c'est... Putain, c'est moralement le contraire de tout ce qu'on essaye de faire. Ça va faire la une au Tibet !

— J'y compte bien.

— Tu ne comprends pas. Je veux dire, tu ne piges pas du tout. Tu as vu les putains de caméras, dans la galerie ? Tu te rends compte à quel point tu leur as donné l'occasion de se lâcher ?

— Je les ai regardées bien en face. C'était le but. versleciel\* a dit qu'il fallait faire les gros titres, leur forcer la main.

— Tu ne sais même pas qui est versleciel\*. C'est juste un avatar. Un putain de personnage en ligne dont tu suis aveuglément les ordres, comme un bon chien-chien. Fais le beau. Lève la patte. Entraîne une bande de gamins dans ce qui va être traité comme un acte de terrorisme. Tu ne sais rien de lui.

— Je sais qu'il m'envoie de la tech de première bourre. Des trucs sur lesquels on n'arriverait pas à mettre la main. Des trucs tellement nouveaux que personne n'a commencé à réfléchir aux contre-mesures, sans parler de leur mise en application. La souillure, les LED du graff.

J'en ai trop dit, mais Ashraf est tellement fumasse qu'il ne s'en rend même pas compte.

— Et après, bordel ? Comment il se la procure ? Tu ne sais pas qui il est, ni ce qu'il veut. Ni même si c'est un « il ».

— Je le comprends mieux que je ne te comprends. Au moins, il travaille dur pour la révolution...

— Me fais pas ça.

— ... et ne se contente pas de jouer mollement à l'amateur.

Ses épaules s'affaissent, mais je ne peux pas me permettre de compatir. Il doit faire face à ses raisonnements à la con. Il a failli tout faire capoter avec son intervention : je ne comptais pas faire du mal à cette fille. Le but, c'était de faire peur. Ça fait partie du programme. Tout du long, je maîtrisais la situation ; c'est pas comme si ça m'avait plu.

— Reprends-toi, Ash.

— Vraiment ? Je dois me reprendre, moi, l'amateur mou ? Au moins, je ne suis pas un gentil garçon, pur produit de la classe moyenne, qui joue au révolutionnaire hardcore.

— Va te faire foutre.

— Tu connais la différence entre nous ? Quand tout partira en couilles, tu pourras retourner à la propriété familiale, dans la verte Houghton. Nous autres, on peut pas, putain !

— Jamais je ferais ça.

— J'ai peur pour toi, Ten.

Quelque chose dans son visage s'effondre.

Je ne suis pas fait de vibrabéton. Je l'attire à moi, contre ma poitrine, et nous restons ainsi de longues minutes. Jusqu'à ce qu'il murmure :

— On doit annuler la manif des laissez-passer.

Je me recule pour voir s'il le pense vraiment.

— On peut pas. Tout est prévu, merde. Ça fait des mois qu'on l'a planifiée.

Et c'est vrai. Quand je pense à tous les efforts que ça a demandés... Abandonner maintenant ? Impossible.

Ça va être le bouquet : l'ultime preuve des gouffres qui existent dans notre société, entre toutes les Emmie et tous les Zuko d'une part, et les corporate avec leurs laissez-passer plaqués or valables partout d'autre part, sans parler de tout ce qu'ils font pour nous maintenir à notre place.

— On peut pas, Ash, désolé. Le piratage du jeu a déjà été lancé. Les accros de Fallen City ne vont pas comprendre ce qui leur tombe dessus. Ça va se passer quoi qu'il arrive, maintenant, et si on n'est pas en première ligne, quelqu'un d'autre prendra notre place et fera tout merder. Tu crois que tu peux empêcher les gosses d'y aller ? Zuko s'en chargera personnellement si on ne s'y colle pas. Et tu sais comment ça va finir, tous ces gamins lâchés parmi les joueurs ?

— Je ne peux pas. Tendeka. Et tu ne devrais pas. Je suis fatigué. C'est trop.

— Une dernière, d'accord, chéri ? Encore une. Ensuite, on pourra se mettre au vert. Promis. C'est énorme. C'est le point culminant de tout. Tu ne dois pas laisser cet *incident* te freiner. Je suis désolé, j'ai merdé, je le reconnais. Ça m'a échappé. Ça n'arrivera plus.

— Plus question de faire courir un risque aux mômes. Plus de violence.

- Pas de notre part.
- Parce que s'il y en a...

# Toby

---

Les images des amis des animaux ayant viré frappadingues, prises par les caméras de surveillance de la galerie, tournent sur tous les journaux TV et des tas de voix s'élèvent, depuis le ministre de la Sûreté et de la Sécurité qui promet de prendre des mesures contre le terrorisme, jusqu'aux critiques d'art qui dénoncent un grossier coup de promo – ou, au contraire, célèbrent une mise en scène politique brillante qui éclipse toute performance artistique accomplie jusque-là. Ou, pour parler plus simplement, les enfants, c'est énorme, et votre témoin oculaire exclusif surfe magnifiquement sur la vague.

Pourtant, les badauds munis de caméras ou de caméfringues ne manquaient pas, mais j'ai été le seul assez futé pour sauter sur le bar et bloquer le meilleur angle.

Mon reportage est parti ce matin ; la version montée, avec commentaire en sus. Un producteur de MTV m'a déjà proposé de syndiquer le Journal du Connard.

Mais peut-être avez-vous envie de le revoir ? Je peux vous arranger le coup facilement, vous savez.

Il suffit d'appuyer sur « replay ».



L'exposition de Kendra Adams a fait salle comble. Ses portraits réalisés avec de vieilles pellicules argentiques, d'une intimité choquante, jouent avec la lumière et les textures comme l'œuvre d'un maître de l'école flamande. En raison d'un matériau de base détérioré, son travail est intrinsèquement imparfait, fondamentalement endommagé. Cette première exposition est un succès sans précédent, et chacune de ses œuvres fait l'objet d'une bataille d'enchères qui a vu certains prix grimper jusqu'à huit fois leur valeur initiale. Pas mal pour une fille qui a laissé tomber Michaelis il n'y a pas six mois !

Sans vouloir manquer de respect à l'artiste, à l'étonnante maîtrise technique dont elle fait preuve dans Non-dit – une mâchoire de femme en bord de cadre, délimitée par un morceau de cage d'escalier et l'arc des lumières de la ville –, dans la dure réalité du cliché d'une ivrogne désamorcée ou dans l'astucieuse affirmation d'Autoportrait – un tirage de deux mètres sur trois mètres cinquante entièrement noir –, ce n'est pas à son talent qu'elle doit sa soudaine notoriété. De fait, c'est parce que son œuvre a récemment subi de nouvelles dégradations qu'elle fascine les critiques et les acheteurs, tous avides d'une bouffée de scandale, d'un lambeau de chair sanguinolente arraché à l'actualité.

Ces quatorze portraits portent tous la marque des événements de jeudi soir, soit l'intrusion de militants proanimaux qui ont massacré Aboie/Gazouille, la créature bio-mod de Khanyi Nkosi, l'enfant terrible de l'art sud-africain.

Nkosi a commenté :

[insérer extrait sonore  
Nkosi]

« Que quelqu'un essaye de tirer profit de mon malheur me révolte. C'est une atrocité à ranger avec les diamants du sang et les corpo militech qui font tourner leur planche à billets sur des montagnes de cadavres ! »

Le prix de ses créations s'est déjà envolé, en particulier celui des œuvres sœurs de son travail animalier, telles que Sweetheart Spoutnik, un cœur hypertrophié criblé de récepteurs dont le battement ralentit ou s'accélère au gré des textos que lui envoie le public. Et le cadavre d'Aboie/Gazouille, malgré son triste état, a déjà été vendu à une femme d'affaires de Dubaï pour un prix que la rumeur estime à 1,7 million de rands, le tout comprenant les vestiges sanguinolents, les images des caméras de surveillance et une panga inutilisée abandonnée sur les lieux du délit.

Adams, 22 ans, n'a pas pu s'exprimer puisqu'elle se remet encore difficilement du choc de l'événement, mais son agent de facto, Jonathan Rider, a déclaré :

[insérer extrait sonore  
petite pute arty]

« Nous tenons à assurer Khanyi Nkosi que personne ne cherche à profiter de l'épreuve qu'elle traverse. Je n'irais pas jusqu'à dire qu'il serait prétentieux de penser que la seule raison pour laquelle les photos de Kendra se sont si bien vendues est qu'elles sont tachées du sang de l'œuvre prématurément et si horriblement déconstruite de Khanyi, mais je crois que cette dernière est terrassée par le chagrin. Nous déplorons qu'elle ait demandé une part des profits engendrés par les ventes de Kendra, compte tenu

de sa stature internationale dans le monde de l'art alors que Kendra n'est qu'une jeune photographe, nouvelle venue sur la scène. Le travail de Kendra parle pour lui et, manifestement, il parle au public. Et c'est tout ce qu'il y a à dire. Nous avons d'ailleurs proposé aux acheteurs qui le désiraient de restaurer et de nettoyer professionnellement les œuvres de toute trace de matière organique. »  
Jusque-là, personne n'en a fait la demande.

<suite de l'histoire lundi  
25 septembre>

Ça suffit à piquer l'intérêt des gens ; c'est une carte de visite laissée au monde, laquelle m'a aidé à récolter une somme plus rondouillarde pour la très innocente interview de Kendra et Damian parlant de leur nouvelle tech injectable.

J'ai monté un petit teaser – vous l'avez peut-être vu, c'est celui qui commence par :

Kendra Adams a vendu sa première exposition il y a quelques jours, mais c'est tout autre chose qu'elle a vendu en devenant l'un des très controversés « bébés sponsorisés » de Ghost.

Là, je me détends et j'attends les offres qui commencent à tomber.

Entre-temps, Unathi refuse que je m'esquive de la mission Fallen City. Pas si grave. Je peux tuer un peu de temps et évacuer la pression en défonçant quelques mecs dans le monde réel.

Et puis, eh, ça sera pas mal de revoir Julia, puisque Kendra ne me parle plus en ce moment.

# Lerato

---

— Qu'est-ce que tu fous ?

Mpho arrache sa tête à ses bras croisés et me regarde. Apparemment, il a pleuré. Cette cérémonie familiale est déjà assez pénible, mais le trouver là, à camper devant ma porte, enfonce encore d'un niveau une journée qui se dirige vers le merdique.

— Je t'attendais, répond-il en se relevant.

— Eh bien, me voilà. Dooonc, je pense que tu peux partir.

— Je peux entrer ?

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée. Je veux dire, pour quoi faire ?

— On pourrait...

— Parler ? Ça impliquerait qu'on ait quelque chose à se dire.

— Je ne comprends pas.

— Parce que tu n'écoutes pas. Je t'ai dit que c'était une simple passade. Je ne suis pas partante pour une relation sérieuse. On a pris du bon temps, Mpho. Du bon temps. Et maintenant, le bon temps est terminé. Excuse-moi, tu bloques le passage.

— Jésus. Tu es obligée d'être aussi dure ?

— Ouais. Désolée.

J'entreprends de le contourner, mais il me prend par les coudes.

— Oui, moi aussi. Mais visiblement, tu n'es pas totalement indifférente, sinon tu ne serais pas aussi garce. C'est vraiment triste, Lerato.

— Pas autant que cette psychanalyse de la onzième heure que tu m'infliges. Bien tenté, Mpho. Toi, ce qu'on a partagé ? J'en ai rien à foutre. Vraiment, vrai de vrai. Je vois déjà quelqu'un d'autre. Et il sait comment me faire décoller...

Je passe le bout de ma langue sur mes lèvres entrouvertes.

— ... si tu vois ce que je veux dire. Maintenant, casse-toi.

Il me lâche et s'écarte d'un pas, la tête inclinée vers le sol, sans même me regarder. Je passe rapidement à côté de lui pour entrer dans mon appartement et il se retourne pour entamer la longue et lente marche vers l'ascenseur.

Avant que la porte ne se referme, il lance, amèrement, sans lever les yeux :

— Félicitations pour ta promotion.

Jane sort la tête de sa chambre, avec une expression à la fois désapprobatrice et joyeusement scandalisée.

— On peut dire que tu sais les choisir. Ça faisait deux heures et demie qu'il était assis devant la porte.

— Il s'en remettra. Tout ce qui lui manque, c'est quelqu'un d'aussi gentil et ennuyeux que lui.

— J'étais sur le point de prendre pitié et de le laisser entrer.

— Tu aurais dû. Vous auriez peut-être conclu.

— Oh, merci, Lerato.

— Allez, tu sais que je ne le pense pas.

Ce qui est l'exact opposé de la vérité, mais je ne veux pas troubler la paix du foyer. Je n'ai plus que deux semaines maximum à supporter les manières de vieille fille de Jane.

— Je voulais dire... C'est quand la dernière fois que tu as eu un rencard ?

— Merci pour le vote de confiance. J'en ai un ce soir, pour ta gouverne.

— Ah oui ? Moi aussi. Malheureusement, c'est juste un dîner avec mes sœurs. Obligatoire.

J'ouvre le frigo en quête de quelque chose à grignoter d'ici là. J'ai encore une heure et demie avant de les retrouver à la station de Simon's Town.

Jane finit par craquer :

— Bon, moi aussi. Je dois voir mon chef.

— Vraiment ? Tu as des projets sur le feu ?

Elle rougit et ses taches de rousseur se teintent de rose.

— Non, je dois lui remettre des dossiers. On doit parler de perspectives d'avenir. Tu sais, où aller après ça.

— Mmmh-mmh.

Il n'y a rien à manger dans le réfrigérateur, à moins que je ne me sente d'attaque pour déguster une motte de beurre.

— Et toi ? demande-t-elle.

— Moi quoi ?

— J'ai entendu dire que tu étais montée en grade.

— Bah, trois fois rien. C'est plus un pas de côté qu'un pas vers le haut.

— Conceptrice de programme principale ? Tu es plutôt jeune pour ça, non ? Tu as quoi, vingt-trois ans ?

— Et demi.

— Hein ?

— Désolée. Tu sais, comme disent les gosses ? Ils cherchent à se grandir et attendent impatiemment d'avoir pris un an de plus.

— Eh bien, on dirait que ça se passe bien pour toi.

— Ça ira, oui. Eh, ça te dirait de te défoncer ?

— Vraiment ?

— Ouais, tu sais, un petit truc pour me détendre ne me ferait pas de mal. Tu fumes, non ?

— Seulement des choses légales, glousse-t-elle. Pour l'essentiel. En fait, tu ne m'as jamais posé la question, jusque-là.

— Je te croyais trop coincée.

— Je te croyais trop garce.

— Et tu as changé d'avis ? Bravo. M'insulter sous mon propre toit.

— Qu'est-ce que tu penses des terroristes ? demande-t-elle pendant que je roule un joli joint de Dormor corpo-approuvé rehaussé d'un soupçon de sucrette définitivement non approuvé.

— A la galerie ? J'ai vu le cast de Toby. C'était plutôt con. Pas le cast, je veux dire : l'attaque.

Jane ne dit rien, puis :

— Ça m'a fait peur. Qu'ils osent faire ça, tu comprends ? C'est tellement arrogant.

— C'était le but, Jane. Un bon gros titre qui gicle. Ils veulent te faire croire que ton petit statu quo douillet n'est pas aussi sûr et confortable que tu le crois. Evidemment, il y a de meilleures façons de procéder.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Je tire une latte et lui tends le joint.

— Je dis juste que si j'étais terroriste, je mettrais la barre plus haut. Souiller des panneaux, s'en prendre à des galeries... C'est complètement

con. Ce ne sont pas des terroristes, ce sont des crétins. Tu leur accordes beaucoup trop d'importance.



# Kendra

---

Jonathan décortique une autre écrevisse. Une vraie, avec des petites pattes recroquevillées, pas la variante gén-mod facile à ouvrir – d'où le prix. Un prix tellement exorbitant qu'il y a des blancs suspects sur le menu. On est loin des fast-foods et des cafés dont j'ai l'habitude, ou même du marché de luxe auquel Jonathan m'a emmenée, une fois – et c'est carrément un autre univers par rapport au genre de choses que je cuisine. Mais je suis secrètement déçue, et d'une certaine manière, j'en suis plus heureuse que si l'endroit avait été à la hauteur de mes attentes.

Bien que ce soit ma première fois, malgré la robe rose ultraglamour Black Coffee que Jonathan a fait livrer à la maison cet après-midi et le minimalisme industriel du cadre, digne des pages d'un magazine avec ses murs nus et son semis de spots blancs acérés, façon salle d'interrogatoire, ce n'est pas ce que j'imaginais. Même Naledi Nxumalo en personne, assise à la table d'en face – où elle fait de son mieux pour ne pas parler à ce capitaine de rugby dont le nom m'échappe –, paraît étrangement décalée, comme si elle n'était qu'une aquarelle de la femme qu'elle interprète dans le soap, d'une certaine manière diluée par ce que tente d'affirmer cette déco volontairement dépouillée.

Le serveur accueille Jonathan par son nom, ce qui m'apprend qu'il est un habitué des lieux. Je suis encore sonnée, épouvantée par les infos et le reportage en extra de Toby, mais je lui pose quand même la question :

— Pourquoi tu ne m'as jamais emmenée ici ?

— Je pourrais te retourner la question, trésor.

Obnubilé par son opération de démembrement, il brise adroitement la carapace et racle la chair.

— Je ne pourrais même pas trouver une place de serveuse, ici. Je ne pense pas avoir les moyens de m'offrir les gressins.

— Je ne voulais pas te gâter le caractère.

Ses gros doigts recueillent les derniers morceaux de chair.

— Mais, tu sais, reprend-il en se tamponnant la bouche du coin d'une serviette en lin, maintenant que tu es célèbre, j'attends de toi que tu me gardes bien au chaud, dans tout le confort auquel je suis habitué.

— Alors, je te garde ?

Mon ton est plus avide que voulu, mais Jonathan ne se laisse pas désarçonner.

— Peu de gens le savent, mais on peut déterminer le moment idéal pour parler philosophie, au cours d'un repas, en fonction du nombre de verres de vin déjà éclusés. Et, très chère Kendra, nous sommes encore à trois verres de ce palier. Ne serait-ce que parce que tu ne bois pas. Du moins, rien d'alcoolisé.

— Il me semble que tu t'en charges pour deux.

— Je ne me souviens pas d'avoir déjà payé un droit de bouchon sur un soda. On ne pourra peut-être pas revenir ici. Alors, profite-en. Tant que tu peux.

— Tu sais que je vais payer. Ne sois pas condescendant.

Si je parais sur la défensive, c'est que je le suis. Et je le serais même si le maître d'hôtel n'avait pas géré l'affaire avec une courtoisie exquise, bien plus éloquente qu'un sourire en coin ou un sourcil dressé.

— Je n'oserais pas, vu tout ce que ta vilaine accoutumance te fait descendre.

Je lève mon verre en un toast moqueur et prends une longue et lente gorgée de Ghost pour l'irriter.

— Au moins, ce n'est pas de l'héroïne, dis-je.

— Je ne sais pas. Je crois que l'héroïne peut être très stimulante, au niveau créatif. Et très crédible dans le milieu culturel et artistique. Tu sais, il faut profiter au mieux de la vague. Le scandale ne nous portera que jusqu'à un certain point. Peut-être qu'une passade lesbienne avec Nkosi, dans la foulée de son chagrin...

— Le vin te rend méchant. Tu devrais arrêter.

— Il faut bien que quelqu'un s'en charge. Tu préférerais que je me mette à ta boisson préférée ?

Il se penche sur la table et s'empare de mon verre.

— Ça a un effet particulier sur nous autres, simples mortels ?

— Non. C'est juste un soft drink. Tout tient à la manière dont elle interagit avec la nano. Andile ne te l'a pas dit ?

J'ignore comment j'ai pu penser, ne serait-ce qu'un instant, que j'arriverais à faire quelque chose par moi-même. Je suis furieuse de ne pas avoir compris dès le début que tout était l'œuvre de Jonathan, de ne pas avoir reconnu l'empreinte de ses gros doigts.

Bien entendu, c'est lui qui m'a recommandé à Andile, son vieux copain de l'époque où il prenait les photos du catalogue de la *Nokia Fash Week*. Ç'aurait pu être n'importe quel autre jeune artiste débutant. J'essaye de lui expliquer à quel point c'est dégradant, mais Jonathan se contente de se marrer en débitant des clichés éculés sur le fait que tout tient à qui vous connaissez.

— Ou, je le coupe, avec qui vous couchez.

Non pas qu'on ait couché ensemble depuis la procédure.

Il me dit que je suis trop tendue, et c'est vrai. Les articles me filent la frousse, oui, mais son implication dans le marquage, je ne peux pas lui pardonner. Parce que, merde, c'était censé être *mon* truc.

Il prend une gorgée.

— Beurk. C'est dégueulasse. La vanille-citron vert est pas mal, mais l'arrière-goût... C'est trop chimique.

Il repousse brutalement la canette vers moi.

— Mais je crois que tu as raison, poursuit-il. L'amourette lesbienne, c'est dépassé. Tout comme l'héroïne. Tu es une nouvelle espèce. Ma petite star des beaux-arts.

Il se penche de nouveau sur la table pour m'embrasser maladroitement.

— Tu veux dire : « mon chèque déjeuner » ?

— C'est la même chose. Alors, comment va-t-on capitaliser sur ce premier succès ? Quelle est la suite ? Tu as parlé des gosses des rues et de leurs maigres possessions. Oh, Kendra. Ne pleure pas.

Il y a plus d'impatience que de compassion dans sa voix.

— Je ne pleure pas.

Le simple fait de le nier fracture un peu plus mon masque.

— Tu es trop sensible. Tu ne devrais pas prendre tout ça aussi à cœur.

— C'est mon *travail*, Jonathan.

Je suis douloureusement consciente que les autres clients nous regardent. Naledi Nxumalo se penche vers son rugbyman avec dans l'œil cette lueur de commère qui a fait son succès dans *Bright City*.

— Et ton travail est très, très bon, chérie.

— J'ai l'impression d'être coincée dans les limbes. J'ai envie de casser mes appareils à coups de marteau. De foutre le feu à mes pellicules.

— Ça pourrait faire une jolie performance... Bon, d'accord, je suis désolé : ne fais pas cette tête. Je suis navré.

— J'aimerais que tu me prennes au sérieux.

— Kendra, dit-il en m'attrapant les mains par-dessus la table. En termes de carrière, c'est la meilleure chose qui pouvait t'arriver. Tu n'aurais pas pu faire mieux.

Il y a quelque chose dans son ton ; un clin d'œil, une fierté qui me décontenance.

Et je me rends compte qu'un truc me titille depuis que j'ai vu les reportages pour la première fois.

— Les caméras de surveillance avaient des micros.

Jonathan sourit.

— Ne sois pas si naïve, chérie. Bien sûr. On les avait fait spécialement installer.

Je laisse tomber ma fourchette à grand bruit et repousse ma chaise si brutalement que Naledi Nxumalo, le capitaine de rugby et une demi-douzaine d'autres clients lèvent une tête intéressée.

— N'en fais pas tout un drame.

Pourquoi est-ce que la moitié des phrases qu'il m'adresse commencent par « ne » ?

— Allons, Kendra, continue-t-il, il n'y a même pas de journaliste, ici. Tu gaspilles vainement de l'énergie. Assieds-toi, s'il te plaît.

Et, bien que résolue à le défier, j'obéis.

— Tu es un animal rationnel, Kendra. Tu sais ce que ça signifie pour toi, en tant qu'artiste.

Intérieurement, je prépare des répliques cinglantes, par exemple sur le fait que je n'espère pas que quelqu'un qui n'a jamais photographié autre chose qu'un défilé de mode, fût-il celui de *Vanity Fair*, puisse comprendre quoi que ce soit à l'intégrité artistique, mais d'une manière ou d'une autre, ces ripostes ne franchissent pas mes lèvres. Parce que j'ai peur. Qu'il ait raison. Que sans lui je ne sois qu'une non-entité. La fille dans les limbes. La fille fantôme.

Jonathan me commande un autre Ghost sans que je le lui demande, je sais que le serveur va devoir courir jusqu'au café du coin pour le trouver et

je comprends que c'est la fin de quelque chose. Ce n'est pas tant les limbes que le vide de la chute libre, comme quand on se laisse tomber en arrière du bateau, la main sur le détenteur pour le maintenir en place, mais avant de toucher l'eau. En équilibre entre les deux.

Demain, je passerai la journée à chercher un appartement. Je trouverai un endroit où me poser, si insalubre soit-il, qui sera à moi seule. Autrement dit, qui n'aura rien à voir avec Jonathan. Le soir, je prendrai l'aquaméto jusqu'au Replica. Peut-être y aura-t-il Damian et Vix. Peut-être que je me ferai de nouveaux amis. J'ai toujours l'invitation de Toby.

Cette e-vit m'apparaît soudain comme un passeport vers n'importe quelle autre destination qu'ici. Et peut-être que, demain, tout sera différent.

# Lerato

---

Nous voilà, trois femmes mal assorties célébrant une cérémonie commémorative creuse pour trois personnes dont je n'ai pas souvenir. Avoir à supporter mes sœurs est déjà assez grave – Zama, positivement boudinée, pareille à une matrone dans un caftan blanc et un turban xhosa, sa tentative personnelle de s'habiller en l'honneur des ancêtres ; Siphon en jeans et en tee-shirt orange, avec son crâne rasé qui lui donne l'air de sortir de chimio – mais les rafales de vent sont encore pires. On est obligées de marcher courbées pour atteindre le bord de la falaise qui surplombe la Pointe du Cap, et les herbes que Siphon envoie en l'air nous reviennent aussitôt à la figure. Quelques touristes étrangers ont eux aussi bravé les babouins et le vent pour arriver ici et restent hypnotisés par la procession, leurs appareils photo cliquetant sans répit.

Si nous officions ici, au bout de la péninsule rocheuse et non à un endroit moins exposé au vent du sud-est (disons, comme l'immeuble corporate de Clifton), c'est parce que, selon Siphon, nous devons lancer nos prières au vent et à la mer afin que ceux-ci les délivrent à nos chers disparus. Ça serait émouvant si ça n'était pas si préfabriqué, si on n'avait pas déjà fait tout ça. En termes de rituel commémoratif, c'est un geste futile : Siphon chante des conneries bouddhistes et balance de plus belle des morceaux de feuilles écrasées, qui s'ajoutent aux débris déjà charriés par le vent.

— Si on observait la tradition, on tuerait une chèvre, remarque sagement Zama.

Comme si elle ne nous gratifiait pas chaque année d'une variante de cette observation. Ça me met à bout.

— Va trouver un permis pour tuer une chèvre en public. Comme si notre vegan bouddhiste ici présente allait approuver. Mais, d'accord, Zama,

si jamais on arrivait à réunir ces conditions, on pourrait faire un grand festin, comme le veut la tradition, manger notre chèvre, boire de la *mqombothi* que tu aurais brassée – puisque tu es notre aînée – et chacune de nous se serait retrouvée avec un petit bout de tendon et de peau autour du poignet, à attendre que ça sèche. Parce qu’aux yeux de nos ancêtres rien ne symbolise mieux notre gratitude qu’un bout de peau de chèvre pourrie.

Ça énerve Zama.

— C’est bien dommage que tu n’aies aucun respect pour notre culture.

— C’est bien dommage que tu croies avoir un profond lien psychique avec tout ça alors que tu as tout lu sur Wikipedia. Il y a une différence entre tradition et culture, Zama. La seule putain de culture qu’on ait est d’avoir grandi dans un institut corporate.

Ces chamailleries nous ramènent instantanément à nos neuf et six ans : Siphos essaye de jouer l’apaisement entre les deux, débitant ses conneries de hippie sur l’importance de l’instant et comment nous le bousillons.

— S’il vous plaît, les filles. Regardez !

Siphos tire une grappe d’élastiques rouges de sa poche.

— Tu as encore piqué des fournitures de bureau aux moines ?

— Lerato ! s’exclame Zama, scandalisée, comme si elle n’était pas d’accord avec moi sur le fait que Siphos est tarée.

— Non, regarde. Ce n’est pas de la chèvre, mais c’est toujours quelque chose.

Le regard de Zama se fait humide.

— C’est vraiment... Tu as apporté ça exprès ?

— Non. C’est par rapport à ce que tu disais.

Elle est si douce, si naïve, qu’il est impossible d’être méchant avec elle. Serait-elle devenue plus maligne et plus coriace si elle n’avait pas été sans cesse occupée à rétablir l’équilibre entre nous ?

Je passe l’élastique autour du poignet de Zama, en l’étirant au maximum pour qu’il lui fasse mal lorsque je le lâche.

— Euh, ouais, mais ça tient plus de la kabbale que du bouddhisme, non ? En voilà une, de tradition.

Toutes deux me fusillent du regard.

La famille, c’est les gens qui vous irritent le plus et avec le plus de facilité. Si c’était quelqu’un d’autre, je m’en foutrais, et ça m’emmerde que leurs simagrées m’atteignent. Zama et ses complexes de supériorité spirituelle, le numéro de petite fille perdue de Siphos. Je jure que c’est la

dernière fois, et ce n'est pas la première fois que je me fais cette promesse. Je n'irai plus les voir. J'arrêterai de répondre aux coups de fil et aux mails. Je couperai court aux conversations. J'oublierai les anniversaires et ne pourrai pas me rendre aux commémorations. Je nous laisserai dériver loin les unes des autres, comme des continents, lentement, imperceptiblement. Ou alors, merde, j'en mettrai un entre nous. Mon plan de sortie est cet élastique rouge en skaï de chèvre, la porte dérobée glissée dans un panneau d'affichage qui me communique des secrets qui peuvent valoir de l'or pour le bon client. Si Stefan ne tient pas ses promesses, c'est tout ce qui me reste.

Au restaurant, nous nous installons dans un silence gêné, à l'abri du vent mais pas des distances infranchissables qui nous séparent. La seule partie de la « tradition » familiale que nous honorons est de nous enivrer, si bien que lorsque je rentre chez moi, je sombre et rate tout.



# Toby

---

L'aquamétre est tellement bondé que je dois slalomer et pirouetter entre les usagers. Pour un jeune homme tirant sur le maigre, se glisser dans les trous n'est pas un problème. En revanche, je me fais du souci (pas tant que ça, mais on me verse la deuxième moitié du salaire une fois la mission accomplie) pour le reste du Clan Stinger, qui me suit. Pour Doyenne, surtout : cette fille est taillée sumo. Mais un rapide regard en arrière me révèle qu'elle se contente d'enfoncer sa masse d'ouvrier du bâtiment à travers la foule, qui se fend sur son passage, tandis qu'Ibis (alias Julia, du barcade) se faufile dans son sillage. J'ai perdu de vue Twitch, mais je suis sûr que cette petite merde saura prendre soin de lui.

Dans le monde réel, Doyenne est chauffeuse de taxi, la quarantaine bien tassée, peut-être un peu trop décrépite pour jouer, mais qui suis-je pour m'opposer à sa récréation ? Parce qu'au final c'est de ça qu'il s'agit, non ? Recréer une vie qu'on ne pourrait jamais vivre.

Nous sommes tous des civils. Le briefing exigeait d'agir sous couverture, mais je ne me déplace jamais sans mon BabyStrange, et ce pour vous, les enfants, pour votre divertissement. Il est réglé en transmission directe depuis mon téléphone flambant neuf, sans ralentissement de bande

passante. Et puis, cette pelure est également idéale pour cacher la bosse du .44 qui me bat la hanche.

Sur l'escalier mécanique, juste derrière moi, Ibis alias Julia vérifie l'état de son gloss dans mon manteau. Une fille qui a la présence d'esprit de checker ses enjoliveurs avant le combat force l'admiration. Elle me bat relativement froid depuis qu'on a été de nouveau présentés. Remarquez, je ne l'ai pas rappelée. Remarquez, je ne le fais jamais.

— Tu es activé ? murmure-t-elle dans mon dos.

Elle parle si bas que moi seul peux l'entendre ; on fait semblant de ne pas se connaître pour le moment, pas tant que Doyenne ne nous estime pas prêts à jouer. Et pas avant que Twitch n'ait étudié le terrain.

Je ne prends pas la peine de répondre. Comme si j'avais oublié avec toute cette pression. Mon téléphone clignote déjà, bleu, connecté à Playnet et réglo en ce qui concerne les autorités concernées – bien que, à la différence de mes camarades justiciers ici présents, je sois enregistré sous un nom bidon. Ce n'est pas nécessaire, mais on peut dire que j'ai développé un certain goût pour l'anonymat, pour les ID artificielles (comme si le héros de mon Journal n'était pas déjà un personnage outré). Je suis sûr que ça va être atrocement confus. Essayez de suivre.

J'agrippe les rambardes des deux mains et bondis par-dessus les dernières marches, mon manteau tourbillonnant derrière moi. Julia me dépasse comme si je n'étais qu'un autre inconvénient de l'aquamétre, ses bottes cliquetant comme des cigales sur le vibrabéton tandis qu'elle s'évanouit dans la foule. Je pivote sur mes talons et me dirige sournoisement vers le kiosque à journaux pour y acheter une bouteille d'eau. Inutile d'aller au feu déshydraté. Il est encore *lank* tôt. On a quatorze minutes d'avance et du temps à tuer.

Doyenne est très à cheval sur la ponctualité, m'a confié Twitch quand on était dans le taxi à attendre que cette dernière revienne des chiottes du marchand de pétrole, rapport à son côlon malade. Twitch vérifiait en détail son fusil, actionnant les mécanismes jusqu'à ce que les claquements incessants me portent sur les nerfs et que j'attrape sa main pour l'arrêter.

« Laisse-le tranquille. Ça le détend, a dit Ibis alias Julia depuis la banquette avant, sans se retourner.

— Ouais, ben moi ça me court grave sur le haricot.

— Il en a besoin. C'est un TOC.

— Putain de merde. Il peut pas prendre un médoc ? Ou un coup de sucrette ? »

C'est bien ma veine d'être tombé dans une équipe dont les problèmes de santé rempliraient la salle d'attente d'un toubib. Et je ne parle même pas du mec que je remplace, qui s'est cassé la clavicule en déplaçant un frigo.

« Nan. Les médocs perturbent sa concentration. Et Doyenne n'aime pas les drogues, alors ne t'avise pas de mentionner ce que tu as bien pu prendre, OK ? »

Elle a tourné la tête par-dessus son épaule, juste assez pour présenter un soupçon de profil, juste assez pour que je puisse voir le grain de beauté sombre au coin de sa bouche, qui donne à ses lèvres une apparence légèrement tordue.

« Et puis, a-t-elle ajouté, il n'a que quatorze ans, alors fous-lui la paix, OK ? »

— OK. J'arrête. »

Je me suis exécuté et le gamin a recommencé à jouer avec son flingue, à sortir le chargeur et à le remettre.

« Tes parents savent ce que tu fais, Twitch ? »

Il a pris l'air perplexe, mais au moins il a arrêté ses satanés cliquetis un instant ; puis il s'y est aussitôt remis, sans lever les yeux.

« Pour ton information, trou de balle, c'est ma mère qui m'a fait entrer dans Stinger. »

A l'avant, Ibis alias Julia s'est marrée.

J'avale une gorgée d'eau et parcours distraitement les étals, chopant des previews sur certains pushmags mais veillant à ne pas trop lorgner les magazines de jeu, parce que je ne veux pas me griller. Restons carrés.

— Vous l'achetez ou quoi ?

La fille du kiosque, une blonde boulotte bovine, les yeux éteints par un soapcast de trop, se cure les dents du bout de l'ongle sans quitter des yeux la pub qui défile sur l'écran au-dessus de la caisse.

— Moi ? Mmmh. Non. Je ne crois pas.

— Alors, lâchez-le.

— Eh, j'ai acheté de l'eau ; ça ne me donne pas quelques droits de feuilletage ?

— Faut acheter.

— D'accord.

J'examine les présentoirs et m'arrête sur un push porno extrême, tout en haut, le lui donne pour qu'elle le scanne et flashe mon téléphone à la caisse. Puis je retire la cellophane et me mets à le feuilleter sous son nez. Je m'interromps pour lui montrer une double page particulièrement grotesque, page 6, en poussant le volume à fond. Elle grimace et réussit l'exploit d'avoir l'air encore plus stupide et plus laide, puis se rencogne sur son tabouret et monte le son de son soap pour essayer de couvrir celui du push.

Ça m'amuse, à présent. Je tourne quelques pages pour trouver une autre combo bien répugnante – oh, ne vous affolez pas, ce sont des montages numériques, ils n'ont quand même pas obligé une hyène à grimper une adolescente nubile.

Sa réaction de dégoût, la manière dont je joue d'elle accélèrent mon rush. C'est une combinaison sucrette-bliss, si vous posez la question, juste assez pour remixer un peu mon vécu de la réalité.

Je regarde autour de moi afin de m'enquérir du statut de la mission. Aucun signe du petit monstre toqué. Doyenne est debout, scrutant une carte, mais en fait elle surveille la jonction et mate la plateforme inférieure à travers l'écran ; Ibis/Julia est sagement assise sur un banc avec un bouquin, aussi droite qu'une flèche.

Quelqu'un, dans l'attroupement, me pousse plus fort que socialement acceptable et je lâche presque le pushmag. En général, ça m'éclate de me mêler à la masse ; marcher si près des gens qu'on sent l'écart des courants d'air entre vous et ceux qui marchent dans la direction opposée. Et c'est toujours marrant d'empiéter sur l'espace personnel de son prochain. Mais la foule est encore plus dense, là, comme à une putain d'heure de pointe ou comme pour un match de foot. La dernière fois que les Orlando Pirates ont joué au stade municipal, huit personnes ont été piétinées à mort dans cette station même.

J'aperçois brièvement une capuche sautillante, emportée par la cohue, et je reconnais là le style caractéristique de Twitch, ou plutôt sa caractéristique absence de style. Ce qui signifie soit qu'il se fout de ma gueule, soit que c'est l'heure.

Je regarde les positions de l'équipe. Le banc est vide. Pas de visuel sur Ibis/Julia. Doyenne se dirige vers l'escalier d'un pas chaloupé et tranquille. C'est sympa de leur part de m'avoir prévenu. Je jette un coup d'œil discret à mon téléphone, qu'un texto en jeu avec images ID attachées fait vibrer avec insistance.

**>> \*ALERTE SÉCURITÉ. #SD-L7\* Le balayage des caméras a identifié quatre (4) terroristes notoires dans les environs immédiats.**

Je fourre le pushmag dans ma poche, pour plus tard, et laisse la foule me porter vers les ascenseurs, comme prévu par notre plan. C'est du basique. Ibis/Julia et Doyenne vont partir des deux extrémités du train et le remonter tout en cherchant le terroriste appelé Unity, celui qui a la méchante bombe, pendant que je couvre la plateforme – et que le petit merdeux tient son flingue pointé sur nous depuis un cube de maintenance désaffecté logé dans le plafond. Le clan a découvert le cube par pur coup de bol. Il leur a fallu dix-huit heures de jeu virtuel pour expédier une mission narco, et une fois qu'ils ont eu abattu tous les junkies à portée, ils ont découvert toutes sortes de matos utiles dans leur planque, dont une carte d'accès qui déverrouille certains espaces de jeu dans le monde réel.

Je clique sur le dossier, fais défiler les images qui viennent, paraît-il, de m'être expédiées directement depuis les caméras de surveillance. Mais en fait, non, désolé de vous décevoir : tout est prés캔né. Si lucratif que soit le jeu – et, croyez-moi, Inkubate Inc. paye une fortune pour que le Métro l'autorise et installe des espaces tels que le cube de Twitch – personne n'a le droit d'interférer avec le déroulement des vrais événements du monde réel en zone publique, et ceci inclut le fait de se connecter aux caméras de surveillance pour notre plaisir ludique.

Les ID-photos montrent, dans l'ordre :

Un costaud dans un survêtement en vinyle doré, rendu brillant par l'usure (ou peut-être est-ce fait exprès), avec de courtes boucles blondes et une mâchoire étudiée pour briser tous les os de votre poing.

Une fille au crâne rasé, environ mon âge, pomponnée *pantsula*, tout en rayures, avec un attaché-case en acier noir, si évidente que je la catalogue tout de suite comme étant un leurre.

Un autre macho, fringué businessman en costard avec un sac de sport balancé nonchalamment sur l'épaule, mais visiblement pesant, ce qui est déjà un poil plus prometteur.

Et... Tiens, coucou, toi.

Je fais demi-tour avec un grand sourire. Bien sûr, je suis contractuellement obligé de laisser l'un des membres à plein temps du Clan Stinger récolter les lauriers, mais je n'y peux rien si je suis intuitif. Et si j'ai déjà rencontré la cible. J'envoie un texto à l'équipe, mais qui sait combien de temps il va leur falloir pour revenir ici ? Ça sera peut-être déjà trop tard.

Les gens qui me suivent prennent assez mal ma volte-face subite. Plusieurs brandissent leur téléphone à bout de bras, lesquels tracent au laser des slogans en majuscules au-dessus de leur tête : « ACCÈS LIBRE » et « LAISSEZ-PASSER POUR TOUS ». Certains de ces protestataires ne sentent pas la violette, et la proportion de gamins des rues par tête de pipe est plus élevée que de coutume.

Enfin, je saisis pourquoi il y a tant de monde. La manif. Putain de mauvais timing, mais c'est peut-être l'idée : rendre l'opération encore plus difficile.

Je me fraie un chemin à travers la masse de corps en direction du kiosque où la fille potelée sert un manifestant avec de petites dreads sautillantes et une bandoulière en cuir sur laquelle les puces audio remplacent les cartouches, puces qui décibelisent des slogans dans la plupart des langues officielles.

— Pardon, est-ce que par hasard j'ai oublié mon téléphone ici ?

Je dois gueuler pour me faire entendre par-dessus les puces et pousser le manifestant, qui me *skiefe*, pour atteindre le comptoir.

La vache apparemment-pas-si-conne m'ignore. Est-ce que j'ai le choix, les enfants ? Vraiment ? Le .44 est déjà dans ma main, et je n'ai qu'à déplier le bras de trente degrés pour le tirer de son holster et le pointer dans le prolongement de son plutôt mignon petit nez.

— Je te conseille d'envoyer la marchandise.

Le manifestant glapit et fait un bond en arrière, renversant un présentoir de mags, mais le fracas est noyé par le bordel électronique des puces, les cris des contestataires et les bruits de foule ambiants.

La vache gémit. Elle est devenue toute blême, ce qui fait ressortir ses boutons. Habile, la connasse. Faut admirer son talent d'actrice. On croirait que c'est pour de vrai.

— J'ai pas le temps. Envoie.

Elle ouvre la bouche comme si elle allait dire quelque chose d'utile, mais elle se contente de poissonner silencieusement.

— Oh, putain de Dieu.

Je colle le feu contre son front.

— Trois... Deux...

Et soudain, elle retrouve sa voix :

— Je n'ai rien ! Pitié !

— Le paquet ?

— Prenez-le ! Prenez-le !

Mais elle ne me donne rien et se contente de se cacher les yeux en tremblant. Je suis conscient que l'espace s'est dégagé, derrière moi, et que mon téléphone vibre frénétiquement dans ma poche.

— Donne-moi le colis et je n'aurai pas à te descendre, dis-je très lentement, afin qu'elle ne pige pas de travers.

Peut-être que je me suis gouré et que le porteur est en fait la gangster branchée ou l'une des deux brutes, après tout. Auquel cas, j'ai sans doute fait foirer la putain de mission en nous exposant trop tôt. Merde. Et maintenant, je ne suis plus si sûr d'avoir bien regardé la photo. Peut-être qu'il s'agit d'une autre grosse moche et que j'ai pris mes désirs pour des réalités. Ou peut-être qu'elle n'est qu'une mule qui ne sait rien.

Je saute par-dessus le comptoir. Elle hurle et se réfugie dans un coin en sanglotant. Je la tire vers moi et on se retrouve hors du tableau, accroupis sous la caisse.

— Tout est sony, chérie, détends-toi. Reste là. Bouge pas.

Je garde le flingue braqué sur elle et regarde autour de moi.

— Où est ton sac ? Où est ton putain de sac ?!

Elle pointe du doigt, silencieusement, un fourre-tout turquoise. Je le lui colle dans les mains, même si elle ne veut pas le prendre.

— Ouvre-le.

— Je n'ai rien. Rien.

— Est-ce que quelqu'un t'a demandé de garder quelque chose ? Ou t'a donné quelque chose ? Un cadeau ?

Elle fouille dans son sac, renversant ses enjoliveurs sur le tapis tout en chialant si fort que ses mots sont des hoquets.

— Mon... mon... copain.

— Ouais ? Qu'est-ce qu'il t'a donné ? Où ?

— Ç-ça.

Elle tire un porte-clés en plastech attaché à la poignée du sac, une figurine d'Anika, la popstar virtuelle.

— Gaffe ! Merde !

Il n'est pas inconcevable que la bombe tienne tout entière dans un porte-clés. Je le lui prends prudemment et le glisse dans une poche intérieure.

— Maintenant, ferme les yeux.

— Pourquoi ?

— Parce que je rêve de faire ça depuis que je t'ai rencontrée.

Elle secoue vigoureusement la tête en sanglotant. Je hausse les épaules. Elle devait savoir à quoi s'attendre en acceptant la mission.

Je presse la détente.

Le .44 saute dans ma main en poussant un rugissement métallique aigu. Ç'aurait dû signer sa fin, mais cette grosse vache continue de crier en griffant les amas humides qui lui ont éclaboussé le visage. Elle couine encore plus fort lorsqu'elle retire ses pognes et les découvre toutes gluantes. Là, j'en ai ma claque, les enfants.

— Qu'est-ce que tu fous ? Tu es comme l'analogue, baby : out. Couche-toi, merde.

Elle me montre ses mains, tout en incrédulité tremblotante, et me prend de court en se remettant à chialer, de petits miaulements pitoyables.

— Oh. Eh. Tout est sony, OK ? C'est pas... Regarde.

Je m'apprête à lui essuyer le front pour lui faire voir, mais je ne veux pas coller de peinture sur mon BabyStrange, alors je me contente de lui attraper le poignet.

— C'est violet, tu vois ?

Inexplicablement, elle se met à pleurer encore plus fort.

— C'est pas du sang. Ton sang n'est pas violet. C'est qu'un jeu. C'est cool. OK ?

Mais elle pleure si fort que c'est indépétrable.

Je remets le flingue dans son étui et m'éloigne après m'être assuré que j'ai toujours le porte-clés. Le hippie à la bandoulière audio intervient :

— Mec, c'était vraiment pas cool.

— Eh, elle était en jeu. C'est pas ma faute si c'est une débutante.

— Ah ouais ?

Il se penche, ramasse le sac de la fille et y pêche son téléphone, qu'il retourne pour me le montrer. Il n'est pas équipé d'une puce de jeu. Il est



même tellement périmé qu'il ne supporterait pas la tech. Merde.

Je file à travers la foule, ignorant les récriminations de Monsieur Dreadlocks derrière moi. La manif est partie, il y a trop de monde pour bouger sans se faufiler entre les corps, et le tumulte amplifié est assourdissant. Je plonge sous une motopoubelle qui a été coupée dans sa tournée par l'embouteillage humain et vrombit doucement pour elle-même ; j'en profite pour consulter mon téléphone. Les textos sont tous des variantes de « putain, où t'es ? » venues de mes trois camarades.

Etrangement, Ibis/Julia est la plus vulgaire de tous : elle menace ma mère de maintes violences si je ne ramène pas immédiatement mon cul maigrichon. Je lui revaudrai peut-être ça plus tard.

Pour l'instant, j'ai d'autres pilchards sur le gril. Je zappe le reste des textos et charge de nouveau la liste des cibles, en faisant défiler les visuels jusqu'à la vache pansue, qui est bel et bien la fille que je viens d'avoir en pleine tronche, jusqu'à la moindre pustule infectée. Tout ça est gravement douteux.

**>> Il se passe des trucs bizarres. Je crois que la mission est compromise. Est-ce qu'on a pu se faire fourguer des renseignements erronés ? On annule la mission ? Confirmez.**

En attendant la réponse, je ne bouge pas. La motopoubelle est un peu lente et ne détecte que maintenant ma proximité. Elle tourne sur elle-même et ouvre son couvercle dans l'espoir d'un dépôt. Personne ne me répond, pas même Twitch, pourtant censé être retransmis en altitude.

Merde. Que faire d'autre ? Je retourne dans la mêlée, tout en coudes qui tapent pour me sortir du *toyi-toyi*, parce que les manifestants semblent camper sur leurs positions. S'ils espéraient interrompre le trafic aujourd'hui, ils s'y sont bien pris.

Depuis le tunnel pédestre en plastech qui enjambe la jonction, je constate que c'est un *mal* chaos, là-dessous. Sur la plateforme, il ne ressort que des têtes du fouillis de gens, comme des pixels de couleur poussant en tous sens. Les trains sont immobilisés, mais il y a des flashes dans les compartiments, six ou sept, juste au moment où je regarde. Je pige que je ne suis pas le seul joueur à m'être fait refiler des données corrompues, aujourd'hui.

Une vague de calme s'étend depuis l'un des côtés de la station lorsque les puces audio s'éteignent subitement, comme si elles avaient été neutralisées. Privées de leur accompagnement mécanique, les voix des mécontents semblent creuses, trop chaudes, trop variées, et elles commencent à faiblir. Je vois nada, mais je devine ce qui va suivre.

— ***Ici, les Services de police sud-africains***, retentit la voix depuis les haut-parleurs.

Les manifestants et les civils font immédiatement et respectueusement – non, craintivement – silence, si bien qu'on peut entendre les cris qui montent des plateformes inférieures, désormais. Le *toyi-toyi* vacille et cesse ; les gens se tournent vers l'entrée. Des uniformes flanqués d'Aitos descendent les escaliers en formation impeccable.

— ***Ceci est un rassemblement illégal et non autorisé. Veuillez vous disperser sur-le-champ.***

Le message est préenregistré. La loi interdit aux flics d'ouvrir la bouche quand ce n'est pas nécessaire. Autrement, ça laisse trop de place à l'erreur humaine, ce qui ne fait que donner des munitions aux défenseurs des droits de l'homme – comme s'ils avaient des flingues.

C'est aussi pour ça que les flics sont méconnaissables sous leur visière clignotante : c'est fait exprès, les enfants, afin que vous ne puissiez pas porter plainte contre quelqu'un en particulier si vous êtes maîtrisé avec un peu trop de vigueur.

— ***Nous répétons : veuillez vous disperser sur-le-champ. Vous contrevenez à la section 14(ii) du Code des services de transport, ainsi qu'à la section 11.2(vi) du Décret de protection du commerce.***

Je me faufile vers l'ascenseur. Je n'ai aucune intention de m'attarder pour voir cette petite scène se conclure.

— ***Attention. Si vous ne vous dispersez pas immédiatement, nous partirons du principe que vous êtes pleinement conscients des répercussions potentielles de vos délits et que vous renoncez à tout***

***recours à une action légale ou à une compensation financière pour toute blessure ou dommage causés durant la riposte des services d'ordre, conformément au Décret de responsabilité tacite.***

Les uniformes ont fait halte, disposés en V inversé le long de l'escalier principal, tandis que les Aitos s'éparpillent parmi la foule en jappant. Ça suffit à persuader certains de déguerpir, pour l'essentiel des usagers nerveux.

— ***Ceci est notre dernier avertissement.***

La tension retombe inexplicablement, comme une pile arrivée en bout de course. Comme si la foule avait collectivement haussé les épaules et commençait à se désagréger pacifiquement et de manière ordonnée, afin de ne pas foutre en rogne les poulets ou, pire, les chiens.

Alors, les portes de l'ascenseur s'ouvrent et je comprends que mon texto n'a pas atteint les niveaux inférieurs. Doyenne jaillit, éclaboussée de peinture, mais pas assez pour être hors jeu ; elle affiche un sourire de berserker, enragée et ivre de combats. Je suis assez près pour voir la tache violette sur sa bouche, comme si elle se l'était essuyée du dos de la main. Son sourire s'élargit et elle balance cette réplique ultra-éculée de *Sleepers Phoenix* :

— Salut les pèlerins ! J'ai le regret de vous informer qu'il est l'heure de crever !

Puis elle ouvre le feu, au hasard, dans la foule.

Le chaos se répand par ondes depuis l'épicentre des ascenseurs. Des gens tombent en hurlant sans comprendre que ce n'est qu'un jeu, des crétins puisqu'il est impossible de confondre l'impact d'une bille de peinture et celui d'une balle. D'autres, pris dans la panique, foncent vers les sorties. Puis, dans un unique mouvement convulsif, tout le monde s'écroule et les téléphones crépitent à l'unisson : les désamorceurs entrent en jeu.

Hélas, pas le mien, ce qui peut devenir problématique si les uniformes se rendent compte que j'ai un appareil illég. Je tombe aussi, un peu en retard, mais faites pas gaffe, les enfants, et essayez vous aussi d'esquiver la ruée de membres alors que je tente de ramper, centimètre par centimètre, vers la sortie la plus proche.

Je ne suis pas le seul à être immunisé. Presque tous les manifestants échappent au KFC. Une quarantaine d'entre eux restent obstinément debout au milieu de cette mer humaine qui épileptise à leurs pieds.

— Qu'est-ce que vous allez faire maintenant, hein ? crie l'un des manifestants.

Le son est amplifié, distordu, mais je reconnais ce ton empreint de connerie.

— Vos armes ne peuvent rien contre nous. Nous refusons votre tentative de contrôle de la société. Nous nous sommes volontairement déconnectés ! Volontairement exclus ! Vous ne pouvez pas nous contrôler !

Le type brandit les restes d'un téléphone éclaté, puis les lâche.

Je pige. Tendeka et son copain, entourés de toutes sortes d'humains dépenaillés. Des *bergies*, des *skollies* et des gamins des rues qui ont tous une chose en commun : ils sont sans abri et sans téléphone. Ça ne peut signifier qu'une chose : quand les chiens interviendront, ils feront encore moins de détails que d'habitude.

Les flics s'apprêtent déjà à passer aux fusils à capsules. Tout suit pas à pas la procédure officielle. Avertissement verbal. Désamorçage. Chiens. Il n'en faut jamais plus. Même le connard le plus rebelle et le plus entêté a tendance à la boucler et à abandonner lorsqu'il se retrouve face aux crocs. Enfin, à part Doyenne.

Près de l'ascenseur, elle a écopé de deux Aitos : un s'excite sur la manche de sa veste, l'autre sur son jean, mais elle continue de se marrer, de vider son chargeur sur la foule tout en jurant comme un soudard et en essayant d'assommer un chien, puis l'autre, de sa main libre. Deux billes explosent sur le flanc du deuxième clebs, tirée de plus haut, genre une planque au plafond. Merde, Twitch. C'est un crime passible de déconnexion. Je baisse la tête en ricanant au moment où un Aito bondit par-dessus l'océan humain spasmophile, ses pattes piétinant avec insouciance entrejambes et têtes.

L'un des flics tire une capsule chimique au beau milieu des manifestants et touche Ashraf en pleine poitrine ; l'impact l'envoie au milieu de la masse de corps frémissant sur le sol.

Les Aitos ont jeté Doyenne à terre mais à présent ils lèvent la tête, les oreilles dressées ; ils captent l'odeur des produits chimiques et abandonnent leur victime pour fondre sur les manifestants.

S'ensuit un vrai bordel. Tendeka et son régiment bigarré dégainent des pangas. Le premier chien à les atteindre s'effondre après un twak charnu beaucoup plus violent que celui de l'attaque de la galerie, ce qui prouve bien, les enfants, que cette opération n'était pas vraiment dédiée au bien-

être des animaux. Je le note pour plus tard. L'amoureux des lapinous qui sert de copain à Ten désapprouverait sûrement, s'il n'était pas occupé à se noyer dans un océan de ruades.

L'Aito hurle, mais se relève aussitôt, les babines retroussées, les crocs à l'air. Les gamins crient, plus d'horreur que de colère, et continuent de frapper pour le tenir en respect plus qu'autre chose.

La bestiole disparaît sous une rwardade de coups.

Sur les marches, une flic lève sa matraque et la baisse aussitôt, perplexe. Plusieurs autres se sont lancés dans un concours de gueulante, parce que le boxon sort un peu du cadre de la procédure. Les gens ne sont pas censés attaquer les chiens.

Un bourdonnement aigu, perçant, souligne le tumulte, un signal infrasonore destiné aux Aitos qui perdent aussitôt tout intérêt pour les événements. Comme un seul animal, ils lèvent le museau et reviennent en courant vers les flics, la voix de leur maître, abandonnant leurs proies.

Ce n'est que temporaire, vous pouvez me croire. Il va y avoir un bain de sang, sûr, et ça va encore empirer. Je me prépare à me trisser ; je fais passer mon poids sur mes genoux pour me précipiter vers la sortie, lorsque quelque chose d'inattendu se produit.

Les flics attendent que les clébardes reviennent puis font rapidement demi-tour et remontent l'escalier. Ils se replient.

A l'évidence, personne ne sait ce que ça veut dire. Un type hurle à l'autre bout du hall, comme s'il avait saisi qu'il va pleuvoir des tombereaux de merde, mais plusieurs minutes s'écoulent. Rien ne laisse penser que les poulets vont revenir.

Les gens se redressent, s'aident à se relever en riant de soulagement ou en bêlant. Les civils n'ont pas compris ce qui se passait. Même certains joueurs accusent les symptômes de choc habituels. Finalement, ils ne s'en sortiraient pas dans le monde réel.

Je suis déjà debout, à mi-chemin de la sortie, lorsque le merdeux sort de derrière un pilier et, chiant deluxe, me colle son flingue sur le bide.

— Oh, va chier, Twitchy, la partie est terminée.

— Il faut trouver Ibis. Et Doyenne, dit-il, volontaire, dur comme l'acier, malgré ses mains qui tremblent si violemment qu'il est obligé de caler son canon contre mon nombril.

— Tu as tiré sur un chien policier, Twitchy. Tu les crois incapables de remonter jusqu'à toi d'après tes billes ?

En l'occurrence, c'est impossible, mais pas question que je le lui dise.

— C'est juste des billes de peinture ! Je croyais que ça faisait...

De la main gauche, il enclenche et ôte le cran de sûreté, encore et encore.

— Partie du jeu ? Tu t'es laissé emporter ? Comme si ça allait te valoir une réhabilitation civique. Ce que tu as fait reste une attaque sur la propriété de la police. Si tu as de la chance, ils pourront faire passer ça en vandalisme.

Ses yeux sont prêts à jaillir de leurs orbites, mais il ne lâche pas ce putain de cran de sûreté. On/off /on/off, un peu comme son petit problème mental.

— Et Ibis ? geint-il.

— Je suis sûr que *Julia* va s'en sortir.

Il cille lorsque je prononce son vrai nom, à l'idée que je la connais un peu plus intimement que prévu. On dirait que quelqu'un a un faible pour son camarade de clan.

— Mais Doyenne va avoir besoin d'un bon rafistolage, grâce à toi. Tu as vraiment foutu les boules à ces clébards. Si j'étais toi, Twitchy, je me barrerais avant qu'on vienne me chercher.

Je repousse le fusil – à cette portée, une bille me laisserait un méchant bleu – et, rien que pour le faire chier, je lui ébouriffe les cheveux. Mais, au moment où je m'apprête à tirer gracieusement ma révérence, à abandonner le gamin et cette situation foireuse, les asperseurs intégrés au plafond, frappés du logo Inatec, prennent vie. Twitch lève les yeux, tend la main comme un gosse qui cherche à attraper des flocons de neige.

— Que... ?

— Putain, te laisse pas toucher !

Je mets la capuche de mon manteau et fourre les mains sous mes aisselles, mais c'est trop tard : une fine pellicule s'est déjà déposée sur ma peau exposée.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que c'est ? C'est quoi, le problème ?

Les gens lève les yeux et le visage vers l'arrosage ; certains, les plus sensés, se jettent sur les portes en tirant leurs vêtements par-dessus leur tête. Une fille crasseuse danse dans la bruine en envoyant ses jambes dans tous les sens, comme si c'était une rave.

— Marquage chimique. Pour que les Aitos puissent te suivre, wiii-hooooou, wiii-hooooou, wiii-hooooou, jusqu'à chez toi.

Une voix féminine grésille dans l'intercom : la porte-parole virtuelle du SAPS, qui réussit à sonner à la fois chaleureuse, impersonnelle et pleine de regrets en même temps, comme une jolie mère sévère tirée d'une sitcom des années 1950.

— *Message important des Services de police sud-africains. Nous avons le regret de vous informer qu'en raison d'une tentative d'insurrection menée par des terroristes usant d'une technologie interdite, le SAPS n'a eu d'autre choix que d'appliquer le statut 41b, Mesures extrêmes, du Décret de sûreté nationale*, dit la voix, aussi douce qu'un sirop de maïs riche en fructose. *Conformément à ce statut, appliqué pour votre sécurité, vous venez d'être exposés au virus M7N1, une variante encodée en laboratoire de la souche Marburg. Veuillez ne pas paniquer.*

L'annonce a l'effet inverse. Une foule se rue vers les sorties. Il m'en coûte mais je tire Twitchy hors de son chemin, et nous nous retrouvons coincés derrière un pilier pendant que l'attroupement passe.

— *Je répète : veuillez ne pas paniquer. La variante M7N1 du virus de Marburg n'est fatale que si vous ne vous présentez PAS à un centre d'immunologie pour y recevoir un traitement dans les quarante-huit heures à venir. Je répète. Elle n'est PAS fatale si vous vous présentez rapidement pour recevoir un vaccin. La vaccination est efficace à 100 % en moins de trois heures, avec un minimum d'effets secondaires durables. La vaccination est un service gratuit qui vous est offert par les Services de police sud-africains.*

« *Sachez qu'en cas de refus de vous présenter dans un centre d'immunologie vous subirez les symptômes suivants : d'ici trois heures, votre gorge deviendra douloureuse. Vos muqueuses s'irriteront. D'ici six heures, vous souffrirez de crises de toux et d'éternuements. D'ici douze heures, votre vue se brouillera. Vous présenterez des symptômes semblables à ceux de la grippe. D'ici dix-huit heures, vous subirez douleurs musculaires et crises de toux prolongées. D'ici vingt-quatre heures, vous vous sentirez faibles et noterez des traces de sang dans votre mucus et vos urines. Ceci indique que le virus s'installe et entreprend de déstructurer vos cellules. Au bout de quarante-huit heures, vos organes commenceront à se liquéfier et à s'effondrer. Vous tousserez du sang de manière incontrôlable et risquez de ne plus être capables de respirer. D'ici cinquante à soixante heures, vos acides gastriques remonteront jusqu'à*

*vosre cœur et vos poumons. Le virus dispose d'une capacité limitée et n'est pas contagieux.*

*« Les Services de police sud-africains conseillent vivement aux citoyens exposés au Marburg M7N1 de se présenter sur-le-champ au centre d'immunologie le plus proche, pour leur propre sécurité. Si vous êtes trop faible pour vous présenter à un centre, veuillez appeler les Services de police sud-africains et nous enverrons une unité mobile pour vous y conduire. Une fois de plus, ce service est gratuit et vous est proposé dans l'intérêt de la santé et de la sécurité de tous.*

*« Les Services de police sud-africains sont là pour vous servir. Comment pouvons-nous vous aider ?*

Tout contre ma poitrine, Twitchy commence à pleurer. Ça me paraît être la réaction appropriée. Vous parlez d'une redescende.

On se hisse dans la planque de sniper du gosse pour attendre que ça se tasse. Ce n'est pas parce qu'on doit se rendre qu'on ne va pas se faire attendre un moment par ces connards. Je ne vais pas sortir humblement avec le troupeau et attendre de voir ce qui se passe. J'ai besoin d'un peu de temps pour réfléchir, pour démêler ce que tout ça signifie.

A l'origine, la cachette est un nœud de maintenance où les hooverbots viennent se recharger, tout heureux et vrombissants. Il faut d'ailleurs en virer quelques-uns du bout du pied pour se faire de la place – c'est pas comme s'ils allaient manquer de travail vu le bordel d'en bas – et même comme ça, on est assis pliés en deux, les genoux relevés.

Lorsque j'en ai marre d'être à l'étroit et de m'ennuyer, j'envoie Twitch (dont le vrai nom est Eddie, m'a-t-il avoué) jeter un œil, tout en espérant à moitié qu'il ne reviendra pas. Mais il revient en rampant au bout de deux minutes ; je dois donc une fois encore plier les jambes pour lui laisser de la place. Juste au moment où les crampes et les fourmis commençaient à passer.

— Alors ?

— J'ai pas pu. J'avais...

Cette petite fiente n'ose même pas me regarder.

— Tu es un cas désespéré, Eddie.

Je le contourne en avançant sur les fesses, tout ça pour qu'un hooverbot file à travers les rabats de la porte et me percute le mollet façon boule de démolition.



— Putain !

Je le pousse hors du cube et me laisse tomber à sa suite dans l'un des box des toilettes, puis ouvre prudemment la porte du bout du pied. Le bot s'est déjà remis. Le temps que je glisse un regard par l'embrasure, il a décampé.

La station est déserte, mais un vrombissement monte près de l'entrée. Pas de trains en vue, du moins pas ici, seulement un son vague qui pourrait venir d'autres rames dans des tunnels plus éloignés. Vide, l'endroit est irréel. Déjà Vu City. Je m'attends presque à entendre un gargouillis rouillé.

Tout est recouvert d'une pellicule de perles humides, comme si les murs avaient transpiré. Je sais que je suis déjà infecté, mais peut-on vraiment m'en vouloir d'éviter de toucher quoi que ce soit ou de prolonger l'exposition ?

Il y a un monticule humain effondré sur les marches et j'ai bien l'intention de le contourner. Je pose la main sur mon flingue, même s'il n'est jamais chargé que de peinture chimique. J'en suis encore à me demander s'il vaut mieux descendre le tunnel en quête d'une sortie de service ou alors, merde, sortir par la grande porte, lorsque j'entends des *tackies* couiner sur le marbre derrière moi. Je serre la main sur le .44, mais ce n'est que Twitch/Eddie, encore plus pâle et plus flippé, qui ne se rend même pas compte du bruit que font ses godasses. J'agite la main vers lui et il pige. Il se met sur la pointe des pieds pour que le caoutchouc de ses semelles couique avec moins d'entrain.

Il désigne le monticule et murmure, puisqu'il y a trop d'espace pour qu'on parle à voix haute, même si on est totalement certains qu'il n'y a personne dans le secteur :

— Qu'est-ce que c'est ?

— T'inquiète. C'est rien. Laisse tomber.

— Elle est... morte ?

— Putain, qu'est-ce que j'en sais ? Laisse tomber, c'est tout.

— Et si c'était le...

— C'est pas ça.

— Ah.

— Ramène-toi.

Il m'emboîte le pas, aussi docile qu'un chiot, de l'autre côté de l'escalier, aussi loin que possible du monticule.

Le murmure devient plus fort.

— ***Veillez vous présenter...***

— Eh, Kafard ?

Ce pseudo que je n'ai pas choisi me hérise.

— Toby, d'accord ? Juste...

— Toby ?

— Je t'ai dit de pas regarder. Ignore-la.

— Toby. Elle bouge.

— Rien à foutre.

Malgré moi, je regarde. Et je ne sais pas à quoi je dois m'attendre. Le visage tout enfoncé, l'intérieur qui suinte vers l'extérieur, même s'ils prétendent que cette saloperie ne fait pas effet aussi vite ? Mais qui sait ? Ça peut prendre trois heures ou trois mois. Ils peuvent aussi avoir libéré la mauvaise saloperie. Pour autant que je sache, ça pourrait être une putain de grippe et tout ça ne serait qu'un vaste bluff. Je regarde assez longtemps pour comprendre que le scintillement rose sous la femme n'est pas une flaque d'organes liquéfiés, mais un pan de robe moulante, trop longue pour être celle d'Ibis/Julia.

— *Niks* à voir avec nous.

— ... ***est fermée.***

— Mais...

— Ferme ta gueule et laisse tomber, merde, pigé ?

Mais c'est comme avec son flingue : son cerveau pétarade.

— Toby ?

— Je vais te planter là. Je le jure.

Il la boucle pour au moins cinq secondes.

— ***Plus de renseignements ?***

Puis il dit, d'un ton tristounet :

— Ton manteau tourne encore.

— ***Des taxis dans l'all...***

— Merci.

Au moment où j'envoie la main vers la doublure pour désactiver la capture d'image, une lueur vert et argent se reflète sur ma manche.

— Merde.

— ... ***conduiront à la Jonction.***

La merveilleuse Kendra reste toute molle et inerte tandis que je la redresse, un bras autour de sa taille, ignorant les fils gluants de gerbe qui

pendent de ses cheveux et ont coulé sur le devant de sa robe rose, comme si elle venait de s'envoyer une cuite particulièrement héroïque.

— Merde. Aide-moi !

Eddie hésite.

— ***Vous pourrez...***

— Qu'est-ce qu'il a, son bras ? Et si...

— Non, c'est pas ça.

— ***... acte de terrorisme.***

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— ***Plus de renseignements ?***

Je braque mon flingue sur lui. Avec difficulté, puisque je soutiens K., toujours inconsciente et inerte contre ma hanche. Devant l'arme, Eddie cille avec un air con.

— Tu n'as pas le droit de tirer sur un autre membre du clan.

— Tu veux voir ?

On la prend à deux, mais la petite merde refuse de toucher sa peau ou le résidu sur le devant de sa robe. Elle hoquette, comme si elle allait encore *kotcher*, et Eddie la lâche presque. Je le frappe du revers de la main, celle qui ne tient pas Kendra ; le canon de mon flingue arrache sa capuche. Il gémit.

A l'entrée, une rangée d'infocônes orange fluo est disposée en cordon autour des lieux, au garde-à-vous comme des soldats.

— ***Cette station est fermée. Vous pourrez trouver des taxis dans l'allée, lesquels vous conduiront à la Jonction. Merci de votre attention. Cette station est fermée. Plus de renseignements ?***

# Kendra

---

— Non.

Je tente de me dégager, mais ils ne me lâchent pas. Je ne supporte pas leur présence, la chaleur de leur corps est trop proche, trop étouffante ; ça me donne la nausée. Jusqu'à l'âge de trois ans, je ne tolérais pas qu'on me touche, et je hurlais dès que quelqu'un essayait. D'après mes parents, ce n'est pas inhabituel chez les bébés prématurés, mais peut-être qu'ils se sont trompés, peut-être qu'ils parlaient de mon frère ou d'un autre enfant. Peut-être que je n'ai jamais ressenti quelque chose de semblable jusque-là.

Ils ne m'écoutent pas et c'est plus facile de me laisser aller avec eux, parce que l'escalier me paraît soudain trop escarpé, trop difficile, comme si quelqu'un avait renversé un tableau d'Escher sur son axe.

Les portes de la sortie de secours se mettent à hurler quand nous les traversons pour nous enfoncer dans la nuit. Il y a du grésil. Le vent est froid, comme des crocs. Je ne sais pas ce que j'ai fait de mon sac. Je cherche à regarder par-dessus mon épaule.

L'un d'eux, le plus petit, glapit :

— Eh ! Elle va encore gerber !

Je me sens vaguement insultée, mais je suis distraite par les giclées de lumière bleue qui clignotent sur le flanc du bâtiment. Elles semblent si accueillantes ; je suis comme attirée vers elles, mais nous partons dans la direction opposée, puis il y a une voiture et je me retrouve la tête penchée par la fenêtre, une main sur le dos, l'air froid et la pluie me fouettent la bouche et je suis toute mouillée, mais on ne me laisse pas rentrer la tête. Ensuite, il y a des cris, on nous jette dehors, la voiture repart en crissant des pneus et nous devons marcher.

Enfin, je me réveille.

— Hello, trésor.

Je referme les yeux aussi vite que possible. Mais c'est trop tard, j'ai déjà laissé la lumière entrer et avec elle des étincelles de douleur éblouissantes.

— Eh ? Salut ? Beurk. Merde, Eddie. Je t'avais pas demandé de nettoyer tout ça ?

On me tamponne la poitrine avec quelque chose d'humide et j'ouvre les yeux pour voir Toby – qui d'autre ? –, à l'œuvre avec un torchon sur le devant de ma robe. Il y a une forte odeur de vomi. Le canapé sur lequel je suis couchée est trempé de sueur. Je me sentirais horriblement humiliée si la douleur ne submergeait pas tout.

— Du calme, tigresse, dit Toby. J'imagine que ça va mieux ?

Je touche mon visage, sens une boursouflure sur ma mâchoire, là où le flic m'a frappée avec sa matraque. Il aurait recommencé si son collègue n'était pas intervenu, et le deuxième coup n'a fait que m'effleurer les reins au moment où je le contournais en rampant.

Toby me tend le torchon.

— Qu'est-ce que tu foutais là, fillette ?

— J'allais au Rep...

Je répète la phrase, parce que la première tentative n'était qu'un croassement éraillé.

— J'allais au Replica. A la fête. Je devais retrouver des amis pour l'apéro.

Soudain, je percute.

— Mon Dieu. Ils doivent croire que je leur ai posé un lapin. Où est mon téléphone ? Je dois les appeler...

— Il est presque 3 heures du mat', chérie.

— Ça va mieux ? demande un type enveloppé dont la tête rasée vient d'apparaître dans l'espace négatif entre la porte et le mur. Bien. OK. Maintenant, vous devez partir.

— Tu veux pas te détendre un peu, Unathi ?

— Oh non. Non, non, non, non, non. Tu m'avais dit : « jusqu'à ce qu'elle reprenne connaissance ». C'est fait, alors *vamos. Andelay.*

— Je veux rentrer chez moi, pleurniche quelqu'un.

Et je remarque, maintenant que j'arrive à me concentrer, que le frottement que j'entends en bruit de fond provient d'un gamin à la posture maladroite et à la coupe de cheveux qui l'est tout autant ; il est avachi dans

un pouf et passe ses mains le long des cuisses de son pantalon en velours, encore et encore.

— Laisse-moi au moins charger ma vidéo, dit Toby.

— Oublie, *china*. Pas question qu'on remonte jusqu'à moi avec cette merde.

— Je peux utiliser votre salle de bains ? je demande.

Je me lève en tanguant légèrement – ou plutôt, c'est le monde qui tangue, fait une plongée inquiétante qui m'oblige à cligner des yeux, fort, pour tout réajuster. Les lumières sont trop vives et réduisent le décor à des aplats de couleurs. Ou alors, ça vient de moi.

— Non. Pas question.

— Je dois faire pipi.

— Va falloir que tu te retiennes.

— Oh, mec, intervient Toby sur un ton de reproche.

— C'est par là ?

— Non, tu peux pas. Partez. Tout de suite.

— Ou alors, je pisse sur ton tapis.

Je pousse la porte d'une pièce crasseuse encombrée de consoles et de projectas qui envoient le même contenu sur tous les murs. Des jeux, je crois, et une session de vidéo-chat, avec des dizaines de minuscules visages se couinant les uns aux autres. Je me faufile entre de vieux emballages de repas au tofu prêts à consommer dont s'écoule ce que j'espère être du miso, et titube jusqu'à la salle de bains.

Il n'y a pas de verrou ou du moins pas de clé, je bloque donc la porte au moyen d'un panier à linge sale. Je me passe de l'eau sur le visage sans le regarder. Putain, ma bouche me fait mal. L'enfoiré m'a ouvert la lèvre avec l'arête de sa matraque.

Je m'extirpe de ma robe, entre dans la baignoire et ouvre la douche à fond sans attendre que l'eau chaude arrive. La pression est douloureuse et le froid si brutal que quelque chose claque dans ma poitrine, mais je refuse de crier. Pas ici. Je pose ma tête sur mes bras et laisse l'eau me cribler jusqu'à ce qu'elle se réchauffe.

— Eh, K., ça va ? demande Toby en grattant à la porte.

— Elle sort ou quoi ?

— Ouais, elle va sortir. Relax.

— J'ai jamais dit qu'elle pouvait utiliser la douche, mon pote.

La porte bouge, mais le panier l'empêche de s'ouvrir.

— Fous-la dehors. Merde.

— Je paierai ta putain d'eau ! je lui crie.

Il n'y a pas de shampoing, ce qui n'est pas surprenant de la part d'un chauve, je dois donc me servir d'une savonnette antibactérienne verte et gluante pour me laver les cheveux. Je ramasse la robe par terre et essaye de faire disparaître les taches. Mais la bile et le sang ont fusionné avec le tissu, et il y a par-dessus une odeur vaguement chimique qui me rappelle l'hystérie qui m'a submergée à la station, lorsque les chiens ont chargé. Je n'ai pas pu me contrôler. J'ai foncé avec eux, comme si je faisais partie de la meute. Je gratte et gratte les taches mais je ne fais que les incruster encore plus.

Je me sèche avec une serviette bleue humide, la seule que j'aie pu trouver. En fouillant le panier, je déniche un tee-shirt vert pas trop sale. J'essore ma robe et la noue autour de ma taille, camouflant les zones mouillées aussi bien que possible, et enfle le tee-shirt par-dessus. Il est frappé des mots « Ecco-5 », qui est le titre d'un jeu, je crois. Ou peut-être d'un groupe. J'évite le miroir.

— C'est pas trop tôt ! lance le chauve nerveux quand j'ouvre enfin la porte.

Il s'interrompt. Les engrenages de son cerveau travaillent.

— Eh, c'est mon tee-shirt.

— On s'en va ou quoi ?

— Je sais pas.

Toby est soudainement inquiet.

— Peut-être que ce n'est pas une si bonne idée. Après... ben...

— Oh, pas question que vous restiez là. Je plaisante pas.

— Je veux dire, tu y as réfléchi ?

— A quoi ?

Il ricane, mais c'est un rire forcé.

— Au fait de partir ou non. Ou d'attendre. Pour voir, tu comprends ?

— Putain, non ! Vous devez aller vous faire vacciner dès que possible.

— Oh, navré, on te dérange, Unathi ?

— C'est pas mon problème, Tobias. Vous auriez pas dû venir ici.

— C'est toi qui m'as refilé cette putain de mission ! C'est justement ton problème !

Leur dispute aggrave mon mal de tête. C'est comme une ampoule qui grille, comme si les veines de mes tempes étaient des filaments en train de

brûler.

— Tu as du Ghost ?

La question les réduit au silence.

Le chauve – Unathi ou je-ne-sais-quoi – ricane.

— Il y a la *spaza*. Au coin de la rue. Vous verrez en partant.

Le gamin à la vilaine coiffure – je ne connais toujours pas son nom – nous suit discrètement à travers deux portes sécurisées qui s'ouvrent dans un bourdonnement. Elles donnent sur une allée qui passe devant l'entrée de service de la *spaza*, laquelle est fermée.

— Plus verrouillée que la chatte d'une... commence Toby.

— OK. Attends. Je suis sûre qu'il y en a une autre.

— Pas dans ce quartier.

On n'est pas tout à fait dans le résidentiel. Le voisinage est principalement constitué d'entrepôts et de piles de conteneurs en métal, ce qui signifie qu'on doit être près des anciens docks et donc non loin de la station. Personne d'autre que nous, à l'exception d'un énorme et affreux rat, perché sur une pile de bâches moisies. Il s'interrompt pour nous regarder sans la moindre curiosité, puis recommence à se nettoyer le museau à petits mouvements circulaires de ses deux pattes.

— On ne va jamais trouver un taxi.

— On ne pourrait pas le payer, de toute manière.

— Quoi ?

Je jette un coup d'œil à mon téléphone pour voir l'heure, mais l'écran reste vide, ce qui m'exaspère. J'appuie sur « on », mais il ne s'allume pas pour me rassurer, ma signature musicale ne résonne pas. J'éjecte la batterie, la remets en place et recommence l'opération. Rien.

— Ouais, ils ont poussé les ampères quand les désamorçeurs n'ont pas fonctionné tout de suite.

— Ils ont tout grillé d'un seul coup, intervient le gamin avec une véritable admiration.

— Même mon combiné illég y est passé, ajoute Toby. Pourquoi tu crois qu'on a échoué ici ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Pas de téléphone. Pas d'argent. Le dernier taxi nous a jetés.

— Ça veut dire que je suis déconnectée ?

C'est trop. Je me laisse brutalement tomber sur le trottoir, sans même penser au rat.



— Je ne sais pas. Faut attendre de voir.

— Ma mère va me tuer si elle apprend que je me suis fait déconnecter, dit maussadement le gamin en balançant un *stompie* sur le rat, qui se contente de remuer sa queue en forme de ver, puis retourne à sa toilette.

— Oh, allez, grande fille, pleure pas.

— Putain, je ne pleure pas.

Le gamin détourne les yeux, embarrassé. Toby consulte sa montre.

— Ecoute, il est 3 h 18. J'habite pas loin. Enfin, relativement pas loin. A peu près six kilomètres. On peut les faire en marchant. Après, on se détend, on attend le matin, on envoie quelques mails. On persuade quelqu'un d'appeler pour nous.

— Je... je vais à un centre d'immunologie, bafouille le gosse. Vous pouvez pas m'en empêcher. Essayez même pas.

Il brandit son flingue, les mains tremblantes.

— D'accord, Eddie. J'en ai rien à carrer de ce que tu fais. Tant mieux. Au moins, je ne t'aurai plus sur le dos, répond Toby.

— Rien à fiche, j'y vais.

— Putain, mais vas-y !

Le gosse reste planté là, frissonnant, le regard fou, puis bondit sur ses pieds, fait demi-tour et décampe dans l'allée.

— Au fait, Eddie ! lui crie Toby. Rappelle-toi que ton flingue est un faux ! Pauvre débile.

Je note que ce gosse est terriblement jeune et seul et déconnecté pour un quartier pareil, puis je remarque que c'est aussi notre cas.

— Et maintenant, Toby ?

Il me remet sur mes pieds.

— On va parler à mon amie corporate. Elle pourra peut-être nous dépatouiller de tout ça. Ou alors, on va se faire vacciner et on assume tout ce qui en découlera.

Etonnamment, l'appartement de Toby est immaculé. Je sais que m'attendre au contraire n'était pas très gentil de ma part, mais lorsque je le dis à haute voix, mal à l'aise et en sueur après l'effort, il rit et laisse tomber un bout de papier froissé par terre. Aussitôt, un hooverbot jaillit de sous le canapé, le ramasse, et retourne se mettre à couvert.

— Mon compagnon secret, explique Toby en s'effondrant sur le canapé tout en retirant ses bottes du bout des pieds.

Après le silence tendu de la longue marche sur certainement plus de six kilomètres et l'épreuve de convaincre le gardien de nous laisser entrer sans la SIM de Toby, être à l'intérieur, en sécurité, est un soulagement. Mais cette sécurité est relative.

— C'est une référence à quelque chose ? Je suis supposée comprendre ?

— Oh, doux Jésus, comme me voilà prétentieux. Pardon. C'est Conrad. Je suis toujours inscrit en maîtrise de littérature. Enfin, en ce qui concerne mes vieux. Mais je te le déconseille : ce bouquin était chiant au possible, comme tout ce qu'il a fait. Un branleur total.

— Je n'aurais jamais cru que tu étais du genre à lire.

— Bah, c'était ça ou la bioscience, répond-il avec un haussement d'épaules.

— Ou même du genre à étudier.

— Inutile d'être malpolie. Ma chère mère a sans doute cessé de payer l'inscription en même temps que tout le reste.

Il hausse une épaule.

— Qu'est-ce que j'allais bien pouvoir foutre d'une maîtrise en littérature, de toute façon ? Tu veux un coup de sucrette ?

— Tu n'as pas du Ghost ?

— Décidément, tu ne lâches pas cette merde. Prends de la sucrette, ça te calmera.

— Non, je ne...

— Comme tu veux, trésor. Ça ne me dérange pas le moins du monde.

Il se lève et se rend pieds nus dans la cuisine. La porte d'un placard claque, plus fort que nécessaire. Je me pose sur une chaise pliante près de la table, de manière à ce qu'il ne puisse pas s'asseoir à côté de moi.

— Ce n'est peut-être pas une bonne idée de prendre de la drogue par-dessus ce qui nous a contaminés !

Le bureau est couvert de piles de feuilles de papier, soigneusement empilées.

— Au contraire, c'est le meilleur moment ! me crie-t-il en retour.

Un autre claquement, disproportionné par rapport à ce qu'il peut bien être en train de faire.

Je commence à parcourir les feuillets tout en veillant à ne pas perturber leur alignement parfait, même si je sais que ce n'est pas Toby qui les a disposés aussi proprement. Ça ressemble à des documents légaux, des

contrats. Un accord de diffusion. Lorsque je vois mon nom en haut d'une page, je la lâche immédiatement, comme si je m'étais brûlée.

Il revient au pas de course avec un shaker en argent.

— Eh, pas touche. Est-ce que je m'introduis dans ton domicile pour fouiner dans ton bordel ?

Il s'assied sur une autre chaise pliante et la tire juste à côté de moi, puis dévisse le shaker et verse une bonne quantité de poudre blanche collante sur la surface du bureau.

— Tu n'avais pas à être si méchant.

— Dans le streamcast ? Je n'étais pas méchant. Pour Khanyi, peut-être, mais pas pour toi.

Je repousse la chaise, me lève et gagne l'autre bout de la pièce, où j'examine sa bibliothèque pendant qu'il rassemble la poudre en petits monticules.

— On ne devrait pas contacter ton amie ?

— Après mon joint, OK ? De plus, tu ne l'as peut-être pas remarqué pendant que tu pionçais, mais il est tard.

— Je t'ai déjà remercié.

— Je n'ai pas besoin de ton appréciation, bébé.

Il regroupe la poudre en une ligne nette et l'emballe dans deux courts tortillons de Rizla.

— J'apprécie quand même.

— J'en prends bonne note.

Il scelle le joint avec le bord de son pouce.

— Ecoute, je ferais mieux d'y aller, non ? Puisque je te dérange. Je n'aurais pas dû venir ici. Merde.

Je suis prête à partir, à traverser la ville sur encore huit kilomètres dans cette robe fichue, ce tee-shirt trop grand et avec ce talon cassé, mais je ne trouve pas mon foutu sac.

— Tu veux pas t'asseoir, non ?

Soudain, je me souviens que je l'ai laissé à la station. Avec mon appareil. Jésus. Je me demande s'il est encore là, si quelqu'un l'a pris, si le désamorçage amplifié a fait griller le Zion. Et d'un coup je me mets à réfléchir à ce qu'il y avait sur la carte mémoire, à ce que j'ai perdu, à ce que je peux essayer de retrouver.

— Eh.

Toby me prend par les épaules et me fait asseoir sur le canapé.

— Assieds-toi et fume un peu avec moi, d'accord ? Ensuite, on fera tout ce que tu veux. On chopera Lerato, ou ton pater ou les flics ou ton copain ou qui tu veux. OK ?

— J'ai laissé mon appareil là-bas.

— C'est le moindre de tes soucis, douce K. On sera peut-être morts dans quarante-huit.

— Et ce n'est pas mon copain. On a rompu. Enfin, c'est pas comme si on était ensemble avant ça, je veux dire...

Je suis consciente de pérorer.

— C'était un connard, conclus-je.

— Comment tu le vis ?

— Je n'y pense pas. J'ai la migraine.

— Moi aussi. La sucrée la fera partir. Tiens.

Il me tend le joint et se colle à côté de moi.

— Je ne suis pas censée fumer. La nano. C'était dans le contrat.

En page 16, une liste de produits chimiques non standards et de suppléments absolument prohibés, le tout avec des mises en garde terrifiantes, des menaces de dégâts possibles à long terme, de résultats imprévisibles, de risques médicaux permanents, d'infarctus potentiels.

— Te bile pas, c'est juste pour se couvrir. Ils vous connaissent bien, vous, les créatifs. Ils auront fait des tests. Ils veulent seulement éviter qu'un taré amélioré deluxe leur fasse une OD et un mauvais coup de pub. Qu'est-ce que tu croyais qu'ils allaient dire ? « Allez-y, mélangez » ?

— Je n'ai pas...

— Je sais. C'est cool. Tiens-le comme ça.

Il l'allume pour moi, passe son bras sur mes épaules pour abriter la flamme. Je prends une profonde inspiration et la pièce se met soudainement à tourbillonner et l'air adopte une consistance cotonneuse, comme si on était au cœur d'un vortex de barbe à papa.

Toby me prend le joint de la bouche. Ses doigts effleurent ma lèvre tuméfiée et je tressaille. Mais j'ai déjà décidé de ce qui va suivre, même avant que l'air ne se mette à vibrionner. Même si je suis consciente que c'est uniquement parce que nous avons tous les deux peur.

# Toby

---

La douce K. se montre étonnamment entreprenante. Elle se jette sur moi avant même que je me sois préparé à lui tendre les bras. C'est un peu ennuyeux, les enfants, parce que où est le fun, du coup ? Je songe vaguement à l'en empêcher, mais je change d'avis et lui rends son baiser, fort, vorace, ce qui la fait tressaillir, rapport à sa bouche malmenée. Je m'en fous.

Le temps qu'on arrive à ma chambre, ses jambes sont bretzelées autour de ma taille et elle en veut tellement qu'elle sanglote. La troisième fois, je n'ai même pas le temps de mettre une capote.

— Inutile, murmure-t-elle en me mirant de ces yeux vert pâle, pâle. La nano tuera tout ce que tu risques de me transmettre.

— C'est stipulé dans le contrat ?

Elle éclate de rire et me mord le cou et nous baisons jusqu'à ce que je me retrouve à vif, douloureux de partout et trempé de sueur. Ou alors, c'est le virus qui entre en jeu. Je suis réveillé par les doigts de K. qui se crispent sur mon épaule comme un étau.

— Ils nous ont trouvés, siffle-t-elle.

— Mmmggh.

J'essaye de me dégager d'un haussement d'épaule et de me retourner, puisque je suis presque inconscient, mais elle ne me lâche pas.

— L'aspersion chimique. Ils nous ont suivis.

Elle respire par petits hoquets de lapin paniqué.

— Rendors-toi. Tu fais une crise de parano.

— Ils sont juste dehors, Toby !

— C'est la sucrée. T'as pas l'habitude.

Mais il y a bel et bien un bruit, un grattement à la porte.

Elle fait un petit son étouffé.

— C’est juste le hoover, chérie.

Je détache ses doigts de mon épaule.

— Tu devrais boire quelque chose.

Je cherche à tâtons le verre d’eau que je garde près du lit, mais il n’est pas là puisque mon petit copain nettoyeur est un peu psychorigide dans ses habitudes. A contrecœur, je m’extirpe des couvertures, poisseuses d’un mélange de jus divers. Comment j’ai fait pour me retrouver du côté mouillé ?

Dès que je suis debout, des taches d’encre se ruent dans mon crâne et un tempo jazz de douleur entre en éruption derrière mes orbites. Je titube, quasiment à l’aveuglette, dans la direction générale de la cuisine. La fille me suit – et c’est tout à son honneur –, nue et armée d’un livre trouvé sur ma table de chevet : les œuvres complètes de Curtis Malebi, dont la prose est assez dense pour tuer n’importe qui ou du moins l’assommer si on vise bien. Je ne l’ai pas ouvert depuis des mois, mais sa couverture glacée est idéale pour rouler.

Pendant que je me concentre sur le verre d’eau à aller chercher à la cuisine, elle se faufile vers la porte, échange le livre contre un vase métallique dans lequel reposent les restes fossilisés d’une chrono-orchidée. Pas aussi increvable que la description du produit voulait me le faire croire.

— Eh, tu veux aller chercher ton eau toute seule ? Parce que j’étais plutôt bien, au pieu.

Elle me lance un regard si torturé que j’en ris presque.

— Chérie, tout va bien. C’est juste la came. Il n’y a rien, là dehors.

Elle est si tendrement paumée que je ne peux pas résister. Je m’approche d’elle, passe les bras autour de son corps et elle tremble, tous ses circuits branchés sur l’adrénaline. Mais elle est aussi toute douce et en jolies courbes, ce qui réveille quelque chose. Faiblement, je l’admets, mais ça se réveille quand même.

— J’en suis sûre, Toby. Je le sens, chuchote-t-elle.

— Chhh. Tout va bien, dis-je aussi bas qu’elle. Reviens te coucher.

Je la ramène dans la chaleur du paddock, mais elle n’est pas partante pour plus. Et en vérité, les enfants, j’ai le regret de dire que moi non plus.

# Tendeka

---

C'est fini.

Ashraf est parti.

Il a emmené S'bu et Ibrahim avec lui, ainsi que tous les autres gosses qu'il a dû trouver en chemin. Parti, la queue entre les jambes, vers le centre de vaccination le plus proche, puis chez Emmie pour s'assurer qu'elle va bien. De nous deux, il a toujours été le plus responsable. Trop impatient pour attendre que leur bluff se dégonfle. Il ne s'est pas rendu compte que c'était exactement ce qu'on cherchait à faire : provoquer les corporate et les flics à tel point qu'ils franchiraient une ligne, un point de non-retour.

versleciel\* m'enjoint de ne pas m'en faire. Il y avait un colis qui m'attendait, sur notre lit, lorsque j'ai fini par rentrer hier soir. A l'intérieur, un Nokia neuf. Et un message. « Je me suis dit que tu en aurais besoin ». A peine allumé, les textos ont commencé à arriver. Il dit que ça va être beau, qu'il ne faut pas se dégonfler à un point aussi crucial. Qu'ils ne vont même pas comprendre ce qui leur tombe dessus.

versleciel\* insiste : il faut le faire maintenant, sur-le-champ. Déclencher les bombes lumineuses et frapper autant de centres de vaccination que possible. On ne peut pas laisser les autres se soumettre : c'est un piège. Ce qui attend Ashraf et les autres est pire que l'arrestation et la déconnexion. versleciel\* prétend qu'ils vont être déportés à la Campagne, placés dans des camps, détenus et accusés de terrorisme, même les mioches. Ils risquent de ne jamais en revenir. Il dit qu'il n'avait jamais cru qu'ils iraient aussi loin, mais n'est-ce pas la preuve de ce dont ils sont capables ? D'à quel point le statu quo est une foutaise ?

N'empêche, je suis perplexe. Je pensais que c'était du bluff. Pour de faux. Pas de quoi s'inquiéter, pas de raisons qu'Ashraf parte.

versleciel\* me rassure : oui, bien entendu, mais s'ils arrivent à répandre la panique avec tant de détachement, à nous tromper aussi facilement, quels autres mensonges ont-ils pu nous fourguer ? Il faut que ça cesse. On doit révéler au grand jour la tumeur qui ronge notre société. Ce n'est pas le moment d'avoir des doutes.

Alors, Zuko entre en titubant, à moitié défoncé à la colle, ce qui lui vaudrait un carton rouge en temps normal ; vu les circonstances, je laisse couler. Parce que c'est un vrai croyant. Et on a du pain sur la planche, aujourd'hui, comme versleciel\* ne cesse de me le rappeler, ses textos se succédant sans temps mort, pareils à de petits coups d'aiguillon.

J'ignore comment il a appris où je créchais.



# Lerato

---

Un bip incessant, sur un vague rythme de tango, me tire brutalement des profondeurs du sommeil paradoxal. Je rêvais de voitures chargées de châteaux ruisselants, du genre qu'on fait avec ce sable humide qui vous fuit entre les doigts, à la plage, comme Toby et moi il y a deux ans. C'est plus solide que du sable sec, mais ça reste du sable, et une fois qu'il a séché il s'effondre, comme les châteaux de ces voitures qui s'écroulaient tout autour de moi.

D'abord, je me dis que c'est Jane qui a accidentellement déclenché l'alarme anti-cambriolage et que je vais devoir repousser l'Aito de surveillance qui va voler à notre rescousse, mais je me rends alors compte que home™ joue *Asphalt Sonata*, de Buster Mzeke, la chanson que j'ai associée aux appels professionnels. Je l'éteins, me retourne et me rends pour au moins vingt minutes. C'est dimanche, merde.

Lorsque je me lève, l'appartement est étrangement calme. D'ordinaire, à cette heure, Jane est déjà debout, recroquevillée sur la chaise longue du balcon, avec les journaux du dimanche et un croissant chocolat-noisette encore fumant de la boulangerie Communique.

— Jane ? Tu veux un ultra ?

Le volume de ma propre voix me fait tressaillir. Sur l'échelle Richter des gueules de bois, la mienne pourrait être responsable de l'extinction des dinosaures. Je vais voir dans sa chambre. Aucun signe d'elle. Peut-être qu'elle a fini sa grande entrevue d'hier soir au pieu. Quelles sont les probabilités que ça se soit passé comme ça ?

Mais elle a laissé la télé allumée, le menu ouvert sur son catalogue de soaps, ce qui signifie qu'elle a passé la nuit devant l'écran et non dans le lit de quelqu'un d'autre. Il va vraiment falloir qu'on parle. Je zappe sur les dessins animés en attendant que le café soit prêt.

Mais je suis nerveuse. Je me lève du canapé, retourne à ma chambre et ouvre les placards. Je vais bientôt devoir faire les cartons en prévision de ma nouvelle vie. Il faudra que je laisse pas mal de choses. Même Jane aura des soupçons si je commence à vider ma chambre. Je me contenterai donc de mes objets préférés : mon disque dur de musique, bien sûr, le tirage de Joey Hi-Fi que je me suis offert pour fêter ma première défec-tion à l'âge de quinze ans, le collier Miyazaki qu'un petit copain m'a rapporté du Japon. Je stockerai tout dans l'appartement de Toby pendant l'intervalle. Les meubles que j'ai accumulés au cours de ces deux dernières années, le cabinet pharmaceutique années 1920, le canapé Nash, mes livres et l'essentiel de ma garde-robe vont sauter. Il faut savoir lâcher du lest. Parce qu'une fois que tout sera officiel on ne me laissera pas reprendre mes affaires.

Cet endroit ne me manquera pas le moins du monde.

Ce n'est qu'après avoir ingurgité le café et la combinaison de protéines la plus grasse que les cuisines puissent fournir que j'écoute le message qui m'a réveillée. Il vient de Rathebe. Ses hyperboles laissent augurer une crise à l'échelle nationale, sans toutefois entrer dans les moindres détails. Je me dis que ça a intérêt à être une nouvelle superpandémie, parce que c'est la seule chose qui peut me pousser à retourner au bureau un week-end. Si c'est un problème de poussette, je vais tuer quelqu'un.

# Kendra

---

Une fois que la pivo a fini de tourner en grinçant pour s'ouvrir sur le palier, l'affiche audio placardée devant la porte s'allume dès qu'elle nous détecte.

— ***Pour votre propre sécurité, veuillez trouver ici une digicarte qui vous guidera vers le centre d'immunologie le plus proche. Ceci est une annonce publique des Services de police sud-africains.***

— Putain. Nom de Dieu. Les fils de pute.

Toby s'essuie le nez sur sa manche, arrache la puce GPS de l'affiche et l'écrase sous son talon, sauf qu'elle ne s'écrase pas.

— Merde !

Il la ramasse et la jette dans le couloir, mais elle est si légère qu'elle volette et rebondit contre le mur avec un inaudible cliquètement de plastique. Il flanque un coup de pied au mur, puis un coup de poing pour faire bonne mesure.

Il se retourne et secoue sa main tout en jurant. Il m'inquiète : ses yeux sont cernés et injectés de sang, et sous son duvet de barbe il est livide. Je n'ai pas encore pu me résoudre à affronter un miroir, mais je suis soulagée de ne pas me sentir comme il en a l'air. Il en est déjà à son troisième analgésique depuis ce matin.

Aussitôt sorti de l'immeuble, il frémit et veut faire demi-tour pour aller chercher ses lunettes de soleil.

— On n'a pas le temps, Toby.

— Tu rigoles ? On a encore trente-deux, trente-trois heures au moins. Et si on n'y arrive pas, ils peuvent venir nous chercher. Ils ont une unité mobile. Livraison porte à porte. Voilà ce qui s'appelle être au service de la communauté.

Mais il m'emboîte quand même le pas.

A nous deux, nous n'avons pas un seul téléphone opérationnel. Lorsqu'on a essayé de se brancher, sa connexion était morte.

« C'est à cause des putains de câbles du bâtiment, a-t-il murmuré.

— Ça arrive souvent ?

— C'est la loi de Murphy, n'est-il pas, vieille branche ? m'a-t-il répondu dans une parodie d'accent anglais. C'est bien le genre de connerie qui ne pouvait arriver que ce matin. »

Je sens bien qu'il est inquiet.

Avant de voir l'avertissement placardé devant la porte, notre plan consistait à trouver un terminal public pour joindre son amie corporate, mais à présent je ne sais plus. On risque de lui attirer des problèmes.

— Elle s'en sortira, se défend Toby. C'est une grande fille.

Il crache un glaviot de mucus dans la rue, juste devant Truworths. Une jeune femme au foyer qui sort de l'établissement serre son sac à main en cuir noir contre elle et nous contourne soigneusement.

— Ouais, va te faire foutre toi aussi, grogne Toby avant de se mettre à tousser si violemment qu'il est obligé de s'appuyer contre la vitrine.

Dedans, il y a un début de panique ; je lui attrape le bras et l'entraîne ailleurs avant que les vigiles ne viennent nous chasser.

En jetant un œil par-dessus mon épaule, j'entraperçois mon reflet dans la vitrine, parmi les motomannequins drapés de tissus scintillants. Mes blessures ont totalement guéri.

# Tendeka

---

Le truc, c'est que la transparence est une politique viable uniquement tant que vous empêchez les gens de voir ce que vous ne voulez pas qu'ils voient, en particulier quand ça a eu lieu en public. On est là pour s'assurer qu'ils ne pourront rien cacher.

Qui aurait pu croire que les autres étaient prêts à laisser tomber, à faire l'autruche avant même que les symptômes ne commencent, avant même d'être sûrs qu'ils étaient vraiment malades ? Tous des traîtres à la cause.

Et des lâches, précise versleciel\* dans un énième texto.

La salle des urgences du Chris Barnard Memorial est au rez-de-chaussée, une boîte de verre à côté du parking des ambulances, avec une rampe qui monte depuis le parking à étages. Dehors s'étend déjà une file de gens fripés comme s'ils avaient passé la nuit sur le trottoir, à tel point qu'ils ont tous l'air de sans-abri. Pâles, sous le choc, les plus pathétiques d'entre eux se sont même convaincus qu'ils étaient vraiment malades et crachent leurs poumons cassés en deux, occupés à se persuader, à mordre à l'hameçon, à pousser pour passer devant les autres. Aucune trace des médias.

Mais ça va changer.

Les infos n'ont rien dit, et même les canaux alternatifs ne laissent pas filtrer le moindre indice, ce qui implique que l'embargo total sur l'information est déjà en place. Il y a sans doute des équipes de N&D qui travaillent en permanence, auscultent tous les blogs, censurent tous les streamcasts. Neutralisation & Destruction.

— Ici ? demande Zuko.

On est de l'autre côté de la route, au bord du parking des restaurants snobs de Heritage Square. Zuko fait rebondir un ballon de foot d'un pied sur l'autre, ignorant le gardien du parking qui lui fait signe d'envoyer la

balle par là, pour faire quelques passes, mec. Mais ce n'est pas le moment de jouer.

On a déjà été repérés par des caméras de surveillance hors de l'hôpital, mais je ne pense pas que ça soit la peine de le signaler à Zuko, déjà tendu sous son calme apparent et sa défonce à la colle, en plus d'être tout remonté à la suite de la pyrotechnie de Grand Parade.

— Ouais, c'est le plus accessible.

On a déjà jeté un œil à deux autres centres de vaccin temporaires, un dans le commissariat du quartier d'affaires, l'autre à l'entrée de la station d'Adderley, mais il y avait des chiens à chaque fois, et ils ont commencé à aboyer dès qu'on s'est approchés, flairant un résidu d'odeur de produit chimique.

Personne ne sera vraiment blessé. L'explosif est du RDX à faible capacité. « Rayon d'explosion limité », d'après les instructions venues d'Amsterdam. Les malades les plus proches récolteront peut-être quelques brûlures à cause du flash, mais ils sont juste à côté des urgences et pourront se faire soigner tout de suite. Parfois, il faut faire de petits sacrifices. Dommages collatéraux. Et aucune chance qu'Ashraf soit là. Il sera sans doute allé dans une clinique plus pratique, plus proche de Khayelitsha. Forcément.

Zuko hausse les épaules, bon joueur d'équipe, et se dirige vers la route, dribblant comme un pro, évitant une voiture sans perdre la balle, la suivant nonchalamment vers la porte des urgences, comme si c'était des poteaux de but. Juste un gamin qui joue. Le vigile a trop à faire avec la file de gens pour l'emmerder.

Zuko fait rebondir la balle sur ses genoux une ou deux fois, sans la moindre inquiétude, comme si elle n'était pas pleine à craquer de RDX, puis la laisse tomber. Avant qu'elle n'ait eu la moindre chance de toucher le sol, d'un balayage rapide et parfait, il l'envoie selon une trajectoire courbe vers les portes automatiques.

Les détecteurs de mouvement repèrent la balle et ouvrent les portes pour l'avalier.

J'actionne le détonateur dans ma poche, aussi discrètement que possible, tout en m'éloignant déjà.

La bombe dévaste l'intérieur du bâtiment dans un frémissement de verre et de béton.

Je ne me retourne pas pour voir ce que fait Zuko.

# Lerato

---

Je me rends au travail par l'aquaméto, où règne une ambiance bizarre, un frisson sous-jacent malgré le fait qu'il n'y a personne, seulement quelques fêtards sur le retour et un couple de paroissiens. Avec le verrouillage contrôlé, je n'ai aucune idée de ce qui s'est vraiment passé, du moins jusqu'à ce que j'arrive au bureau et découvre les événements de la nuit.

Les bureaux de Communiqué sont une étude de frénésie maîtrisée. Les baristas et l'ultra-caféine font des heures sup. Je n'ai même pas atteint les ascenseurs qu'on m'attrape pour que je rejoigne l'équipe d'urgence de Rathebe, qui a réquisitionné la salle de réunion et une machine à café supplémentaire. Il y a là vingt-trois employés pressés les uns contre les autres avec leurs ordinateurs portables, occupés à surveiller les données et à tuer les commentaires les plus menaçants avant qu'ils n'apparaissent, parce que tous les coups sont permis lorsqu'il est question de sécurité nationale et parce que le gouvernement est un des gros contrats de Communiqué. A mon grand dégoût, Mpho est déjà plongé dans l'action.

Je tire la chaise à côté de lui. Je meurs d'envie d'utiliser ma porte dérobée pour connaître le fin mot de l'histoire, mais vu l'ampleur du dispositif de surveillance actuel, ce serait connement risqué.

Lorsque les rapports sur les bombes aveuglantes commencent à arriver, je n'ai plus le choix. La technique est si ingénieuse qu'elle me laisse sur le cul ; tout le monde tâtonne à la recherche d'informations et se demande qu'en faire avant qu'elles ne fassent les gros titres – ou, pire, les streamcasts. Il n'y aura pas moyen d'étouffer l'affaire, seulement de la déformer. On coupe de grosses zones du réseau en prétextant des interruptions de service et on les isole du reste. Plus tard, on mettra tout ça sur le dos d'un câble souterrain endommagé par les explosions. Bien

entendu, je reconnais la signature : ballons de foot et graffitis, ce n'est pas exactement le b.a.-ba du terrorisme.

Je dois rester prudente.

Malgré toute la caféine avalée par les participants au grand marathon de nettoyage qui se déroule ici, la chance ou le destin me permet de me retrouver seule dans les toilettes de l'escalier. L'éclat rouge du carrelage à mosaïque a quelque chose d'effrayant, mais je sais que c'est uniquement parce que j'ai faim, et la gueule de bois, et que je n'ai pas les idées claires. Je prends la troisième cabine, parce que la dernière fait trop suspect, et glisse dans mon téléphone ma SIM de rechange, laquelle n'est pas – surprise, surprise ! – codée selon mon identité.

Communique nous passe nos caprices et nos petits vices ; la direction met tout en œuvre pour satisfaire ses jeunes talents, de crainte de les voir partir chez la concurrence. Mais une fausse ID SIM, c'est de la contrebande sérieuse. Deux ans de prison si je me fais prendre avec. Je suis dingue de l'utiliser ici.

Le téléphone s'allume silencieusement et se branche au sous-réseau de maintenance qui contrôle les robots de nettoyage du bâtiment. Une belle petite faille que j'ai découverte par hasard en reprogrammant le hooverbot que Toby a volé dans mon immeuble. Ça ne marche que si vous pouvez vous connecter à un site de boost qui fera sortir le signal du bâtiment, mais j'ai déjà installé ça dans tous les panneaux d'affichage sur lesquels Tendeka et ses amis ont collé des boîtiers de souillure.

Il me faut une minute pour pister le texto rerouté que Tendeka a envoyé via un miroir à Singapour, remonter sa trajectoire jusqu'au Cheaptime Trip Bar dans Little Angola, terminal quatorze, envoyé à 23 h 18. Connaître les endroits où il traîne, sans parler des gens à qui il a pu envoyer le message, me donne un sérieux coup de pouce ; je peux le décompiler. Au moins, il s'est servi d'une fausse SIM. L'ID utilisateur est celle d'un certain Roger Hoffman, étudiant en infirmerie, allemand, vingt-quatre ans, habitant à la résidence Slovo de l'université du Cap.

N'empêche, il ne doit pas y avoir tant de monde que ça qui traîne actuellement au Cheaptime Trip, et les caméras ont dû reconnaître Tendeka dans le secteur. Du travail mal fichu – ce mec ne devrait pas jouer tout seul avec la tech. Mais ce ne sont pas ses opérations en solo qui m'inquiètent.

Deux autres minutes et j'ai cracké et effacé le journal des visites du Cheaptime. J'ai aussi flingué son serveur, au cas où. J'espère seulement



qu'ils sont assez petits joueurs pour ne pas avoir de sauvegarde, ou du moins qu'il leur faudra plusieurs heures pour tout restaurer. C'est du piratage brutal, mais je n'ai pas le temps de faire dans la finesse, pas avec vingt-trois autres employés dans la salle d'en face, tous sur la même piste, s'évertuant à débusquer les terroristes ; tout n'est qu'une question de temps. Mais, eh, si quelqu'un tombe là-dessus, j'espère juste qu'il partira du principe que Tendeka et ses potes essayent de couvrir leurs traces et que ce sont des amateurs maladroits.

Je caresse l'idée d'envoyer à Tendeka un avertissement via le forum de soutien de son club de foot *loxion*, quelque chose d'assez vague pour sembler innocent, mais je me dis qu'il ne sera pas assez malin pour piger. Je ne peux pas risquer de faire quoi que ce soit qui le reliera à moi.

Il s'est montré tellement négligent que c'en est absurde ; c'est comme s'il avait laissé des empreintes digitales graisseuses partout. Il a consulté sa banque depuis le Cheaptime, a viré de l'argent d'un compte à l'autre, si bien que je peux suivre sa piste, boucler les boucles, vider le cache, couvrir ses traces, parce que tout est là : une carte de liens secrets en train de se dessiner.

Le Cheaptime me conduit à un match de football, puisqu'il y a consulté les scores, ce qui m'amène à un club de foot pour nécessiteux de Khayelitsha, lequel me dirige, via l'un des mêmes – Zuko Sephuma –, à un projet de graff sponsorisé avec des gosses des rues, sur Grand Parade, où il se trouve qu'un mur a justement explosé, causant des dégâts minimes mais pas mal d'émoi. Rien que ça suffirait à enterrer Tendeka, même s'il a miraculeusement réussi à éviter les caméras.

En suivant ce gamin, Sephuma, qui est le dénominateur commun, je me retrouve devant un streamcast sur rénovation\*future, une communauté anticorporate basée à Amsterdam, ainsi qu'à l'incroyablement discret pseudonyme de « 10 ». Bon Dieu, Tendeka...

Beaucoup de messages de 10, des liens d'adresse IP qui remontent au Cheaptime, une paire de connexions par téléphone, puis retour au club de foot. Quelques échanges sur le forum, des clips vidéo « d'opérations » postés en qualité de guides pédagogiques. Je ne savais pas qu'ils avaient tout filmé. Je me sens mal. Et je suis à court de temps, parce que quelqu'un vient utiliser les toilettes – ou voir ce que je fabrique.

Cracker son compte mail de rénovation\*future me prend moins d'une minute. Des pubs pour agrandissement pénien. Des newsletters de groupes

aux noms louches, tels que Changeurs de Monde ou Guérilla Corporatista, pour l'essentiel non lues. Des messages de fans, garçons et filles.

>> C'était ta vidéo la plus cool à ce jour, mec !  
Comment t'as réussi à faire ça ? Chapeau.

Zuko réapparaît, le disciple parfait. Mais le compte mail est presque vide, ce qui est suspect, comme si Tendeka jetait tout systématiquement ; ici, au moins, il prend un minimum de précautions. Je pourrais m'introduire dans le cache des serveurs, mais ça prendrait des heures que je n'ai pas. Et je dois savoir s'il y a quelque chose susceptible de me compromettre. Les messages envoyés et la poubelle ont été nettoyés, mais ce crétin n'a pas effacé ses conversations en messagerie instantanée.

L'essentiel de ses tchats s'est fait avec un dénommé versleciel\*. C'est quoi, ces putains d'astérisques ? Dans l'ensemble, rien d'utile, de grandes discussions sur la cooptation de la révolution et autres foutaises. Lorsque je tombe sur un message qui mentionne mon nom.

>> versleciel\* : comment ça se passe avec ton contact technicos ? j'aimerais la mettre en relation avec certaines de nos autres opérations. elle fait du bon boulot.

>> 10 : Lerato ? Ouais, mais je ne la connais qu'à travers Toby ; c'est un connard et travailler avec lui, c'est la plaie.

>> versleciel\* : dommage.

Je consulte l'IP de l'adresse mail de versleciel\*, puisque maintenant il faut aussi que je pirate son compte pour aller y faire le ménage. L'idée de tout ce qui me reste à faire et du temps que ça va me prendre, des centaines et des centaines d'interconnexions, me donne la nausée. Je n'arrive pas à croire que Tendeka a mentionné mon nom.

L'adresse IP n'est absolument pas aux Pays-Bas. Et, au début, je crois avoir fait une erreur stupide, une maladresse de débutante. Ce n'est pas possible. Puis je comprends.

J'éjecte la SIM secondaire de mon téléphone. Mon premier geste est de jeter cette preuve de compromission dans les toilettes, mais si j'arrive à sortir d'ici, je vais en avoir besoin. Il me faut aussi mon passeport, la valise que je n'ai pas encore préparée. Il y a un bruit, dehors, et j'enfonce la SIM aussi profondément que possible dans mon vagin.

Je tire la chasse et sors pour trouver Jane, appuyée contre la rangée de lavabos ovales. Le soulagement se mêle à l'irritation que me cause son apparition importune. Je ne veux même pas savoir pourquoi elle a fait tout le chemin jusqu'ici. Son bureau est à la comptabilité, cinq étages plus bas.

— Salut, Lerato. Je te cherchais partout. Tu as une minute ?

— Bon Dieu, Jane. Ça ne pouvait pas attendre que je sois rentrée ? Je suis légèrement occupée, là.

— Quelqu'un veut te voir.

— Quoi ? Non. Rathebe va perdre la boule. Je n'ai même pas encore eu le temps de m'occuper de...

Elle me brandit une carte, une ID visuelle. Et tout d'abord, je ne percute pas. Comment peut-on vivre avec quelqu'un pendant huit mois sans le connaître le moins du monde ?

J'aurais dû le voir venir. J'aurais dû me protéger chez moi aussi prudemment que je me protégeais au travail.

Elle m'emmène jusqu'aux ascenseurs. Lorsque je passe devant la salle de réunion, je prie pour que Mpho redresse la tête et me vienne en aide. Mais il est à son poste de combat, comme tous les autres, tête baissée, et qu'est-ce qu'il pourrait bien faire de toute façon ? Rathebe lève les yeux, voit que je suis avec Jane, hoche légèrement la tête, et je comprends que je suis vraiment, vraiment baisée, avant même que les portes de l'ascenseur ne s'ouvrent sur un vigile accompagné de deux (!) Aitos, ce qui tue dans l'œuf le plan auquel je songeais, à savoir assommer Jane dans la cabine et

m'enfuir d'une manière ou d'une autre. Je fais un pas en arrière, mais Jane m'attrape par le bras.

— Ça ira, il y a assez de place pour tout le monde.

Le vigile siffle et les chiens se tassent contre lui pour nous faire de la place, mais ça reste étroit. Je sens leur respiration chaude sur l'arrière de mes jambes. Jane glisse une carte dans le panneau de contrôle. Ma bêtise me donne envie de vomir.

Pendant deux mois, j'ai baisé avec un type qui avait pour devise : « ça pourrait être pire ». Une devise particulièrement stupide : bien sûr que ça peut toujours être pire. Si vous vous retrouvez enterré jusqu'au cou dans le désert, à attendre que les vautours viennent vous arracher les yeux, quelqu'un peut encore venir vous pisser dessus, des fourmis de feu peuvent établir leur nid dans votre bouche, des rongeurs vous grignoter les pieds.

Mais là, je suis dans la merde. Autant qu'on peut l'être.

Parce que l'adresse IP de versleciel\* m'a ramenée dans le réseau corporate de Communiqué. Dans ce bâtiment même.

Et l'ID que Jane m'a exhibée dans les toilettes est frappée du logo des contrôleurs de spywares.

Les Affaires internes.

# Toby

---

Bien sûr que j'ai remarqué que son visage avait guéri. Vous me prenez pour un débile ? Lorsqu'elle s'arrête pour admirer son reflet, je la tire par le bras.

— Allez, viens. On ne s'arrête pas. Tu veux qu'on se fasse remarquer ?

— Mais...

— Ouais, ouais, je sais. Tant mieux pour toi. Moi aussi, j'aimerais avoir de la nano qui me recoud de l'intérieur.

Mon mal de tronche dévore les analgésiques, me grignote les nerfs, je suis aussi tendu qu'une pucelle et mon nez coule sans discontinuer, à tel point que je dois l'essuyer du dos de la main puis étaler la morve sur mon jean.

— Charmant, commente-t-elle, toute serviable.

Après quoi elle refuse de me prendre la main. D'ailleurs, je n'avais même pas réalisé qu'on se tenait la main. Je crève de faim, je me consume de faim, et elle s'amuse à jouer à la châtelaine. Ce qui me fait songer à ma connasse de mère, et au fait que la moindre des choses serait qu'elle me télécharge un peu de cash, histoire qu'on se paye un petit déjeuner et un Ghost pour K., qui est grave en manque, et peut-être aussi une paire de lunettes de soleil bon marché à vomir, genre que je puisse gérer l'éclat. Je veux dire, les parents sont là pour ça, non ?

Le truc, c'est qu'on est toujours sans téléphone. Ça nous a pris quinze minutes rien que pour sortir de mon immeuble ; on a dû attendre que la SIM de quelqu'un d'autre ouvre la porte pour pouvoir se tirer. On a fait semblant de se tripoter dans le hall, la bonne excuse pour traîner dans le coin.

J'accoste un piéton sur le trottoir, un mec en veste de cuir rouge en train d'ouvrir sa portière de voiture, l'un des seuls passants du secteur.

— Eh, pardon, m’sieur ? Mon téléphone est mort et je me demandais si...

— Non. Désolé, répond-il, superbrusque dans son congédiement, tout en grimant déjà dans sa caisse. A vos souhaits, ajoute-t-il à travers la fenêtre qu’il remonte, comme si j’étais un sale clodo.

Comme si un clodo pouvait se permettre de zoner dans toute la ville avec un BabyStrange, quand bien même ce dernier déconne à pleins tubes et fait défiler les images au hasard de sa mémoire. Il n’a pas trop apprécié la hausse de tension à la station. Merde. A ce rythme, on va finir par devoir marcher jusque chez Lerato.

Dans l’aquaméto, c’est la même histoire. Les putains de portes automatiques refusent de s’ouvrir pour nous laisser entrer dans la station, et je ne parle même pas des trains. Je ne vois pas comment on peut aller au centre de vaccination le plus proche si on n’a aucun moyen de s’y rendre. Et personne ne daigne me laisser passer un coup de fil.

K. n’arrête pas de se tripoter la bouche, distraitement, comme pour s’assurer qu’elle est encore là.

— Tu crois que tu pourrais arrêter de jouer avec ta figure et me filer un coup de main, là ?

— Qu’est-ce que tu veux que je fasse ? répond-elle.

Comme si c’était ma faute si on se retrouve coincés, isolés. Déconnectés.

— T’es une fille. T’es mignonne. Demande à quelqu’un de te laisser utiliser son téléphone.

— Qu’est-ce que je lui dis ?

— Que tu l’as fait tomber dans les toilettes. Que tu t’es fait braquer. Je m’en fous. N’importe quoi. Attends, voilà le numéro qu’il faut appeler.

Et, au moment où je me prépare à le lui écrire, je comprends que je ne le *connais pas*, ce putain de numéro. Il est programmé sur mon téléphone, en 9, et commence par 83-253-quelque chose-quelque chose-quelque chose. Je ne connais pas non plus le numéro de Lerato, ni même celui de cette crasse d’Unathi. Ce qui ne nous laisse pas beaucoup d’options. La faim noue mon estomac de manière très audible.

Quelqu’un me tire la manche.

— Eh, tu me payes un *bunny chow* ?

C’est un merdeux dont les pieds disparaissent dans d’immondes godasses d’adulte, rembourrées de journaux qui dépassent en éventail. Il

serre un sac en papier marron comme si sa vie en dépendait, et il titube légèrement malgré l'heure matinale.

— Eh, allez, pas touche mes fringues. Pas maintenant, OK ? Barre-toi.

Le gamin des rues reste impassible. Il me tire la manche encore une fois et s'écarte rapidement quand je fais mine de l'attraper, tout en se marrant.

— Ouvre les yeux, *larnie*. Tes fringues sont mortes.

— Je te connais ? Casse-toi !

— Toby.

Kendra pose la main sur mon bras, et je commence à en avoir putain de marre qu'on me palpe.

— Quoi ?

— Peut-être qu'il a un téléphone.

Mais le mieux que peut nous offrir ce merdeux maigrichon est une banane déjà brune, qu'il nous propose comme s'il se livrait à un authentique acte de miséricorde. Kendra l'accepte des deux mains, comme on est censé le faire avec les cartes de visite au Japon.

— Merci, dit-elle avec la plus sincère reconnaissance.

Comme si ça allait nous être aussi utile qu'un téléphone. Au temps pour le marché noir et l'économie souterraine.

Je lui arrache le fruit de la main et le colle à mon oreille en sentant à quel point il est déjà tout mou et gluant sous sa peau.

— Allô ? Allô, maman ? Ouais, tu peux envoyer la putain de cavalerie... Quoi, qu'est-ce que tu dis ? Désolé, ça passe pas.

Ça fait marrer le gamin, surtout quand j'écrase la banane dans mon poing et que sa pulpe crève la peau.

— Un upgrade te ferait pas de mal, dis-je en examinant la mélasse. Ton téléphone a grillé.

Je lui rends le fruit, mais il refuse, toujours secoué de rire. Je hausse les épaules et balance le résidu dans l'allée avant de m'essuyer la main sur mon jean, ajoutant le gras de banane à la morve séchée. Et il me vient à l'esprit que c'est ce que vont faire mes entrailles dans les prochaines quarante-huit heures : se liquéfier dans leur sac de peau. L'excitation que me procure mon nouveau statut de fugitif est en train de s'épuiser rapidement.

— On aurait pu la manger, dit la douce Kendra tandis que je l'entraîne loin du gosse, dans la rue.

— C'est le cadet de nos soucis.

— Toby. J'ai faim. Si je ne trouve pas quelque chose à manger...

— Eh bien quoi, ma tourterelle ? Tu risques d'avoir des crampounettes dans ton petit bidon ?

— Je suis hypoglycémique, connard.

— Ooooh, alors tu vas tomber dans les pommes ?

Elle m'envoie dans la poitrine un coup de poing qui est tout sauf joueur.

— Ne sois pas con.

— Parce que si c'est le cas, je ne sais pas si j'aurai la force de te ramasser et de te porter. Je veux dire, tu devrais peut-être essayer de retrouver cette banane. Tu pourrais gratter les restes sur le trottoir.

Elle est au bord des larmes. Je reconnais les signes : le teint qui devient tout pommelé, l'éclat liquide dans ses yeux. J'expectore un autre gros mollard sur le trottoir.

— Je vais te dire, fillette, j'ai tout prévu. Mais tu vas devoir te sacrifier pour le bien de l'équipe.

— Toby, arrête, je suis sérieuse.

— Et moi, je suis sérieux comme la mort.

— Ne crache pas. Tu ne sais même pas si c'est contagieux.

— Tu crois que j'en ai quelque chose à branler, de ces gens ?

Je passe le bras autour de ses épaules, l'écrase contre moi, agressif, et j'arrive à sentir l'expansion de sa cage thoracique lorsqu'elle émet un petit grognement surpris. J'espère lui avoir laissé un putain de bon gros bleu, mais ça ne servirait à rien puisque la nano le ferait disparaître, comme elle a nettoyé le virus, pareil que cette bactérie qui dévore les marées noires.

— J'espère que tous ces connards vont le choper. Ils le méritent. Et, tu sais, je pige même pas ce que ça peut te foutre.

Elle se dégage, furieuse.

— Ce n'est pas ma faute.

— Eh. Eh ! Je ne t'en veux pas, trésor, dis-je en lui embrassant le nez. Haut les cœurs, OK ? On va se trouver quelque chose à manger dès que possible. Mais d'abord, il faut qu'on se connecte. On a besoin d'aide. Tu crois pas ?

— Si, dit-elle, son visage tout prêt à partir en orage.

— Alors, on va aller dans ce cybercafé, là-bas, et je vais avoir une petite conversation avec le mec derrière le comptoir, puis tu vas lui proposer



une pipe en échange d'un peu de temps de connexion.

— Nom de Dieu, Toby.

— Peut-être qu'une branlette lui suffira.

L'humiliation et l'outrage lui rougissent les joues. Ça lui va bien.

— Remarque, tu sais, ta technique mériterait d'être un peu travaillée.

D'après ma petite expérience personnelle.

Je suis allé trop loin. Son visage change de chaîne. J'aurais aimé que mon BabyStrange soit encore fonctionnel, parce que ç'aurait été classieux de capturer la transition, les enfants : le tressaillement des muscles, ce morphing de son expression, de l'outrance blessée au mépris.

— Va te faire foutre, Toby.

— Ooooh, aïe. Genre, c'est la première fois que j'entends ça.

Je recule d'un pas en titubant et en serrant les mains contre ma poitrine, mais elle est déjà en train de s'éloigner, trop rapide, les épaules aussi raides que si elle était pendue à un cintre. Ce qui me rappelle la manière dont ces épaules maigres saillaient quand elle se cambrait tout contre moi.

— Et puis, tu t'en es déjà chargée, chérie !

Je crie ; plusieurs piétons ont tourné la tête vers nous.

— Tu te souviens ?

Elle ne se retourne pas.

Le cri se coince dans ma gorge et se translate fluidement en une toux grasse ; mon corps travaille en heures sup pour éjecter ce qui revient à un doigt de glaire, lequel se perd dans la merde de pigeon et la crasse du trottoir. Tout ça pour ça.

Dans le café, dont les fenêtres sont tendues de rideaux pour atténuer les reflets sur les écrans, je lâche sur le comptoir mon BabyStrange encore humide du résidu de mes essuyages. En temps normal, la perspective du nettoyage à sec me ferait frémir, vu ce que ça coûte sur du smartissu. Mais aujourd'hui est très loin d'être un jour normal.

— Eh, mec, je vais aller droit au but. Combien de minutes je peux avoir en échange de ça ?

Le type derrière le comptoir essaye un peu trop de rester branché malgré son âge, avec ses pattes rasoirées en isocèles stricts, qui ne sont jamais qu'une diversion pour faire oublier son front dégarni. Apparemment, la scène avec K. était inutile ; à en juger par les pecs profilés sous sa veste noire, ce type s'intéresse plus aux garçons qu'aux filles.

— C'est pas un mont-de-piété, ici, *china*. Et même si ça l'était...

Il saisit un pli du BabyStrange entre ses doigts et le frotte, ce qui déforme l'image.

— ... ta pelure n'est pas en très bon état.

— Ouais, ben moi non plus.

Et je le sens bien. J'ai des frissons, des sueurs froides, et je n'arrête pas de me gratter, comme un junkie sans fix à l'horizon.

— Mec, soupire le type avec résignation. Ne m'oblige pas à demander un désamorçage à une heure pareille.

— Tu peux y aller, mon ami, je n'ai pas de téléphone.

Il paraît perplexe.

— Oh, c'est encore plus rassurant. Tu te rends compte à quel point tu me casses les couilles, là ?

— Allez, lâche-moi un peu. Plus vite tu me laisseras utiliser une de tes bécanes, plus vite je disparaîtrai. Par opposition au fait de rester planter là et d'exhaler des microbes dans tout ton établissement.

Impassible, il tend la main vers son téléphone.

— C'est un modèle de marque. Neuf, il vaut au moins 30 000, et 15 000 en seconde main. Ça te coûtera peut-être 2 000 pour le faire rebrancher. Cinq minutes, mec. Ça me paraît pas trop minable, comme deal, non ?

— Comment je peux être sûr qu'il n'est pas volé ?

Il secoue le manteau, rapidement, à la recherche de traces de sang.

— Oh, allez, qu'est-ce que t'en as à carrer ? Et puis, j'ai les tennis qui vont avec, merde. Tu vois beaucoup de gangsters qui essayent de te refourguer des fringues assorties ?

— OK, OK. Cinq minutes.

— Trente.

— Tu viens de dire...

— Ouais, mais j'ai des trucs à faire. Ça va me prendre plus de cinq minutes. Et tu n'auras le manteau qu'après.

Envoyer un coup de gazouillis à Lerato, jeter un œil aux infos pour voir ce qui a déjà filtré, charger mes propres images depuis le BabyStrange tant que je l'ai encore.

— Soit. Fais-moi plaisir et prends l'une des consoles du fond.

— Histoire de pas effrayer tes clients solvables ?

— T'es aussi brillant que ton sens du style le laisse supposer, répliquet-il en tripotant la manche de mon manteau d'un geste de propriétaire.

J'ai un petit pincement au cœur. Ou alors, c'est une nouvelle quinte de toux qui arrive.

# Kendra

---

Est-ce pervers de ma part de me sentir libérée ? Pas seulement parce que je me suis débarrassée de ce con, de cet autre Jonathan, mais aussi grâce à cette déconnexion punitive qui m'isole des tourbillons de la cité, tout autour de moi. Pour une fois, la dissociation est réelle, pas artificiellement imposée et filtrée par mon appareil. Je suis une étrangère parmi les badauds et les commerçants qui ouvrent leurs boutiques. C'est magnifique. Et aussi très peu pratique, comme me le rappelle une crampe d'estomac.

Je me rends compte que je ne suis pas loin du District 6, mais sans ma SIM, la porte d'entrée du souterr de M. Muller ne me reconnaît pas. Il met longtemps à répondre à l'interphone.

— Qui est là ?

— C'est moi, monsieur Muller, Kendra.

— Kendra ! Qu'est-ce que tu attends pour descendre, petite ?

— C'est à cause de mon téléphone, monsieur Muller. Il est...

Ma voix se brise. Il y a une pause fragile. Je ne l'ai pas vu depuis le vernissage. J'aurais dû l'appeler, ne serait-ce que pour prendre de ses nouvelles, mais j'étais préoccupée.

— Viens. Je prépare un ultra.

Le temps que je descende, le café commence à peine à infuser. Et M. Muller a de quoi manger : un bagel légèrement rassis au beurre de cacahuète. Mais pas de Ghost. Je me demande si j'ai une chance de le convaincre de m'en prendre un au café de l'immeuble, lorsqu'il me montre les images des infos, qu'il a agrandies pour qu'elles occupent tous les murs, réglés sur différentes chaînes.

— Tu as vu ça ? Les explosions ?

Non, je n'ai rien vu.

Les images montrent presque toutes les façades de la vieille bibliothèque municipale, qui ont été décorées d'une fresque représentant un ballon de foot et deux mains dessinant un cœur de leurs doigts. Le mot UBUNTU trône au-dessus du graff, rehaussé de paillettes – non, d'ampoules, de LED formant un motif lumineux. Le ballon devient un globe, un crâne, un cœur. Et soudain, les ampoules explosent, pas tout à fait synchrones, dans un bruit de feu d'artifice, projetant des éclats de verre sur les gens en dessous, qui paniquent et se jettent à terre.

Certains s'enfuient, en quelque sorte, les bras au-dessus de la tête, puis se reprennent et se retournent. Les ampoules crépitent et claquent pendant encore quelques secondes, et le fin brouillard de fumée colorée se lève, laissant le mur balaféré et crevassé.

— S'ils avaient un but, je comprendrais, mais tout ce nihilisme... Six morts, dix-neuf blessés. Contre quoi protestent-ils, de toute façon ? Le capitalisme ? Comme s'il existait une alternative. D'après eux, d'où vient la technologie qu'ils utilisent ?

M. Muller est en plein mode radotage. Je ne fais pas vraiment attention. La plupart des chaînes diffusent des images qui semblent être tirées d'une zone de guerre. Des décombres, des gens qui hurlent, du verre brisé, du sang, une voiture défoncée – comme le camion sur la photo de M. Muller.

— Et je ne parle même pas du fantasme de l'égalité économique, ajoute-t-il. La société a toujours été structurée par les privilèges. On n'a jamais eu mieux. On travaille dur, on y met tout son cœur, on récolte ce qu'on sème. La liberté est un état d'esprit, Kendra. Quel âge as-tu ? Tu es trop jeune pour te rappeler ce que c'était.

Les images repassent au ralenti. Une file de gens, avec cet air désespéré qu'ont les réfugiés ou les campagnards, attendent devant un caisson de verre frappé d'un panneau « Malades ». Une coulée de goudron descend du parking à étages, comme une langue grise qui pend dans la vitrine d'un boucher, avec une ambulance garée devant. Un ballon de football s'envole, surréaliste, vers le bâtiment et, encore plus surréaliste, les portes s'ouvrent pour le laisser entrer. Une femme sourit, ravie, et le montre du doigt. Puis le bâtiment est comme retourné. Je me laisse lourdement tomber sur le canapé. C'est trop.

— Plutôt que vivre dans la peur des criminels, des braquages, des fusillades et des junkies au *tik* prêts à vous descendre, à vous poignarder

pour une montre ou un appareil photo, je veux bien signer les yeux fermés pour ces chiens modifiés et ce truc, là, les téléphones qui électrocutent. Mais ces gens ne comprennent pas ce qu'ils essayent de faire.

Toutes les chaînes tournent en rond, en répétition constante, comme le refrain d'une chanson affreuse.

— L'anarchie ? Détruire notre mode de vie ? Et qu'est-ce que ça prouve ? Plutôt : qu'est-ce que ça va changer ? Ça ne peut qu'engendrer des contrôles plus rigoureux. Mais nous en avons besoin, Kendra, je te l'assure ; l'humanité est intrinsèquement ratée. Un défaut de conception. Nous sommes faibles. Nous sommes faillibles. Quelqu'un doit nous dire quoi faire, nous imposer l'ordre.

Il remarque que je m'enfonce encore davantage dans le divan.

— Pardonne-moi, je radote. Tu sais ce qui se passe quand je suis lancé... Et ton téléphone, quel est le problème ?

Cette générosité soudaine dont il fait preuve en m'accordant toute son attention me donne envie de pleurer de gratitude, et mes mots s'embrouillent.

— Il est mort. Ils ont fait sauter les téléphones de tout le monde. Je ne sais pas quoi faire.

Sa voix prend soudain une note inquisitrice.

— Quand est-ce que ça s'est passé ?

— La nuit dernière. A la station. Il y a eu une manifestation. Je pense qu'on n'en parle pas à cause de tout ça.

J'agite la main en direction des images qui envahissent le salon.

Le visage de M. Muller se solidifie soudain autour de sa mâchoire.

— Tu ne peux pas rester ici. Tu dois aller à... comment, déjà ? A un centre d'immunologie. Tu es *malade*.

Le mot me gifle comme une accusation. Ce n'est pas seulement l'association avec la superdémie ; j'ai l'impression que c'est une attaque personnelle contre mon potentiel génétique, une tumeur noire qui pourrit en attendant d'éclore dans mes tripes, comme pour mon père.

— Non. La nano...

Soudain, ça me paraît trop lourd à expliquer. Est-ce que j'en serais seulement capable ?

— Tu fais partie de tout ça ? Tu es associée à ces terroristes ? Je sais ce que c'est, les écoles d'art. Et, mon Dieu, l'attaque à ton vernissage... Tu es mêlée à tout ça ! Si tu ne pars pas de ma maison sur-le-champ, j'appelle les

autorités. Il y a un numéro. A la télé. Je vais les appeler. Je ne veux pas être votre instrument, Kendra. Je suis un vieillard.

— Monsieur Muller, je vous en prie.

Je ris, malgré moi, des trémolos dans sa voix, de l'absurdité de la situation.

— Ecoutez, quoi qu'ils disent aux infos, ce n'est pas toute la vérité. Est-ce qu'ils ont signalé que c'était une manifestation pacifique et que leur réaction avait été totalement disproportionnée ?

— Ces gosses avaient des armes. Ils les ont brandies. Ils ont massacré un chien. Après, ils s'en seraient pris aux gens.

— Vous parlez de contrôle, mais ça n'en était pas. C'était un...

Je cherche à tâtons le mot juste, et dès que je l'ai trouvé, je comprends que c'est une erreur qui va mettre un terme à toute discussion rationnelle.

— ... un holocauste.

Il prend son téléphone et commence à composer un numéro ; sa main tremble si fort que je suis sûre qu'il va le lâcher.

— Je les appelle, Kendra. Je les appelle.

La pitié, plus que la peur, me pousse finalement à partir.

# Toby

---

Je laisse un message vocal à Lerato. Et envoie un texto. Et un mail. Pas de réponse. A chaque fois. Le manager vient me voir.

— Eh, mec, écoute, j'ai changé d'avis. Il faut vraiment que tu partes.

— Qu'est-ce que c'est, ce bordel ? J'ai encore quatre minutes.

— C'est aux infos, *china*. Tu devrais... Waouh, tu devrais aller te faire soigner.

C'est pas exactement la révélation du siècle, les enfants, mais je dois vous dire que je me sens un peu mieux, sûrement rapport au fait que j'ai largué la petite princesse Kendra. Sûr, il va bien falloir que je la retrouve, parce que c'est exactement le genre de truc que je devrais filmer : enregistrer la manière dont la nano l'a purifiée comme un catholique après confesse. Je me gratte la barbe.

— D'accord. Mais dans ce cas, je garde le manteau. Et donne-moi ce whisky, j'ajoute en désignant l'une des bouteilles alignées derrière le bar.

— Quoi ? Oh, allez, mec. Pas cool.

— Le Marburg non plus. Tu veux parier que c'est pas contagieux ?

Je tousse, pour l'effet. Pas besoin de lui dire que c'est bidon.

Je me retrouve à rôder dans la rue, tétant ouvertement la bouteille de Fish Eagle tout en essayant de deviner la direction qu'aura prise Kendra, lorsque le même gosse des rues que précédemment se faufile à côté de moi.

— C'est toi, Toby ? dit-il avec hésitation.

— Ecoute, petit. Sérieux. C'est pas le putain de bon moment. Barre-toi.

— *Jussus*. Pas la peine d'être si malpoli, *larnie*. Quelqu'un veut te voir.

— Oh, écoute, j'apprécie l'attention. Mais j'ai mes propres dealers. Et je n'aime pas acheter mon matos illicite en pleine rue, surtout ici, avec



toutes ces caméras. Dis à ton ami qu'il devrait songer à déménager dans un coin moins surveillé.

— Toby. T'es Toby. Viens.

Le merdeux insiste tellement que je le suis dans une rue latérale, jusqu'à un parking à moitié souterrain, tout calme ce dimanche, avec un système de vidéosurveillance qui m'a l'air un poil bousillé, à en juger par les câbles coupés qui pendouillent de la caméra près de la barrière d'entrée. On s'enfonce entre les voitures pour retrouver Tendeka, blotti dans une imitation convaincante de *bergie*, la capuche rabattue sur la tête. Il a vraiment une sale gueule. C'est la texture de sa peau, une sorte de beige d'argile boueuse qui menace de peler de son crâne. Le gosse est au bord des larmes.

— OK, il est là. Je peux partir, maintenant ?

Tendeka agite la main pour le congédier, épuisé.

— Oui, Whitey. Merci. Si tu vois Zuko. Ou Ashraf... Non, laisse tomber.

Le gamin attend, perché comme un écureuil sur la pointe des pieds dans ses godasses trop grandes, pour voir s'il y a autre chose, puis décampe trop rapidement pour être poli. Sa motivation, un peu plus tôt ? Je dirais que c'était la peur, les enfants.

— Il a la trouille. J'ai paumé tout le monde, Toby. Je ne sais pas où ils sont. Quand je t'ai vu, de l'autre côté de la rue...

— Bon Dieu, Tendeka. Tu es foutrement à la masse.

— T'as pas l'air en super forme non plus.

— Et si tu m'en collais une ? Je crois me souvenir que ça te faisait du bien.

— Je le ferais si ça servait à quelque chose. Mais ça ne marche pas. Tu restes toujours un putain de trou du cul.

Il sourit. Et je sais ce qui peut l'aider encore plus. Je lui tends la bouteille. On se pochtronne. C'est pas une mauvaise façon de tuer une paire d'heures, pour tout dire. Le seul hic, c'est qu'autant le scotch bon marché me rend tout sautillant, autant il fout le moral de Ten à plat.

Il dit que c'est la fin du monde, et nos opinions divergent, là.

— Sûr, ça fait penser à la mort mise sur dégel, je lui dis, mais ils n'ont pas d'autre choix s'ils veulent être crédibles. C'est du bluff, je le vois bien. Je vais pas m'incliner et aller à l'un de leurs centres de vaccination. Un vaccin contre le virus qui est censé me bouffer la rate, OK, mais il ne me

protégera pas des sympathiques agents qui attendent de m'arrêter pour mes activités illégales.

Et je sais que tout ça est un canular parce que ça va mieux, même si ça me démange grave. L'intérieur de mon poignet est rouge à force d'être gratté.

Tendeka est d'accord pour qu'on n'y aille pas. Mais, vous voyez, c'est là que nos chemins se séparent, parce qu'il a mordu de toutes ses dents au canular. Il me dit que c'est exactement ce qu'ils avaient prévu, lui et ses *chommas* d'Amsterdam. Il me dit qu'il va mourir. Parce que c'est la seule manière de faire éclater l'affaire, de montrer au monde extérieur que c'est réel. Il déblatère une histoire de bombe, n'arrive pas à croire que j'aie pas vu les images, mais quand est-ce que j'aurais eu l'occasion de mater la télé ? Donc, il a posé des bombes parce que, dit-il, ils arriveront à étouffer l'affaire s'il est le seul à mourir de cette saloperie. Mais les bombes attireront l'attention. Elles empêcheront les gens d'obtenir le vaccin. Ils mourront. Sous les feux des projecteurs.

Il est complètement bourré. C'est hilarant. Du coup, quand il me demande de l'accompagner pour tout enregistrer sur mon BabyStrange, vu que la caméra de son téléphone n'a pas survécu au coup de gril de la station, qui suis-je pour refuser, les enfants ?

# Kendra

---

C'est plus facile que prévu. Sans un Toby mourant et louche à côté de moi, il me suffit de quatre tentatives de supplication mielleuse pour que quelqu'un me laisse passer un coup de fil.

— J'ai fait tomber le mien dans les escaliers, dis-je à la libraire.

Elle rôde près de ses rayonnages pour veiller à ce que je ne m'esquive pas avec son téléphone. Comme si je pouvais m'en servir sans sa bio-sig. Je compose le numéro de Damian, d'après le flyer qu'il m'a donné. Plutôt mourir que d'appeler Jonathan.

C'est Vix qui répond. Elle a l'air moyennement heureuse de m'entendre.

— Tu n'es pas venue, finalement, hein ?

— Je sais. Je suis désolée. Je peux parler à Damian, s'il te plaît ? C'est urgent.

Il y a un bruit de mêlée puis Damian répond d'une voix endormie :

— Salut, Ghostette, tu nous as ratés.

Il n'est pas au courant des explosions et de « l'incident » de la station, comme les infos l'ont baptisé. Il est encore au lit, bien qu'on soit déjà l'après-midi.

Le convaincre de venir me chercher pour m'emmener voir Andile n'est pas une mince affaire, et lorsque sa voiture – une Ford Anglia rétro décorée avec des décalcos de crânes et de lapins – s'arrête devant la librairie, Vix est installée à la place du passager.

Elle se retourne sur son siège pour me scruter.

— Tu n'as pas l'air malade.

— Ça, on ne le saura que quand elle aura été examinée, pas vrai ?

Damian pose une main sur son genou.

— Tu es sûre que ce n'est pas contagieux ?

— Je n'en sais rien. Je suis désolée. Ils ont dit que non. Ça serait de la folie de libérer une maladie infectieuse. Ils ne se remettraient jamais de toute cette mauvaise publicité.

— Ça a l'air déjà assez dingue, intervient Vix. Décidément, tu attires les ennuis.

— Victoria ! s'écrie Damian en lui lançant un regard scandalisé.

— Juste pour dire.

A travers les vitres de la voiture, qui sont criblées de gouttes de pluie pareilles à des traces de doigts sales, le monde semble distant. Le centre-ville est généralement calme, le dimanche, mais aujourd'hui il y a des barrages et des déviations, des lumières bleues et vertes qui clignotent autour des sorties entourant l'hôpital. Tout est nappé d'une couche de poussière grise. Les travailleurs d'urgence, dans leur combinaison de bioprotection, ressemblent à des yétis extraterrestres couverts de cendres.

Au début, ils ne veulent pas laisser entrer la voiture de Damian dans le parking d'Inatec. L'agent de sécurité n'en démord pas ; son Aito fait les cent pas autour du véhicule en le reniflant obstinément. Sa logique est imparable : si nous avons un permis, la barrière se serait ouverte.

Vix prend les choses en main :

— Vous voulez bien appeler... Comment il s'appelle ?

— Andile Cwane, dis-je depuis la banquette arrière.

Le vigile consulte longuement le registre.

— Désolé, mais on n'a personne de ce nom ici.

— Non, bien sûr, pardon. Suis-je bête. Le Dr Precious. Pouvez-vous appeler le Dr Precious ?

— Precious Besson ?

Il y a dans la voix de l'homme une note de surprise que Vix exploite aussitôt.

— Ouais, fait-elle. Appelez le Dr Besson. Dites-lui que ça concerne les bébés sponsorisés, et qu'il y a un énorme problème qui risque de faire beaucoup de tort à la société Prima-Sabine. Elle voudra certainement savoir quoi. Vous aurez sûrement des ennuis si vous ne l'appelez pas.

Le vigile semble hésiter, mais il finit par retourner dans sa guérite pour passer un coup de fil, peut-être au Dr Precious, peut-être à son supérieur. Son Aito tourne encore autour de la voiture.

— Vous pouvez remonter la vitre ? demandé-je.

— Pourquoi ? Il faudra que je la baisse quand il reviendra, se plaint Damian.

Soudain, le chien bondit contre la vitre arrière, souffle contre le verre, ses griffes raclant la carrosserie.

— Merde !

Damian attrape la manivelle et remonte la vitre aussi vite que possible.

Je ne tique pas. Le chien est si près de moi, de l'autre côté d'un millimètre de verre, que je vois les reflets noirs de ses gencives autour de ses crocs, le braille des papilles gustatives sur sa langue gris-rose.

— Couché ! Couché, bordel !

Le flic agite le bras vers son chien, qui gémit d'excitation.

— OK, elle sera là d'ici quarante minutes. Vous pouvez entrer et attendre dans le parking. Elle sera au volant d'une Chrysler Spitfire.

Nous restons assis dans un silence gêné, jusqu'à ce que Damian allume la radio et charge un extrait du nouvel album de Kill Kitten.

— C'est pas le mix définitif, s'excuse-t-il.

Et j'essaye d'écouter, vraiment, mais je ne cesse de fixer l'entrée, ce qui me distrait.

— Tu aimes la new spectro, au moins, Kendra ? demande Vix sur un ton hostile, lorsqu'une voiture évoquant un requin d'acier entre dans le parking et me dispense de répondre.

Le Dr Precious émerge de la Chrysler, suivie d'Andile. Ce dernier me donne une petite tape joueuse sur l'épaule.

— Waouh, tu t'es mis dans un beau merdier, poupée ! Une sacrée histoire. Ne t'inquiète pas, on va démêler tout ça. Eh, Damian, tu ne t'es pas laissé embringuer dans ces mochetés, hein, Dam ? Non ? Alors, tu n'as pas besoin d'anticorps, *china* ! Allez, viens, Kendra !

Andile m'escorte joyeusement vers les portes.

Damian et Vix restent plantés, indécis, à côté de la voiture.

— Est-ce qu'on... euh... Tu veux qu'on vienne avec toi ? me lance Damian.

— Ag, non ! répond Andile. Tout ira bien ! Sans rire. Vous risquez de vous ennuyer. Tous les examens, les prélèvements d'échantillons... Rien de grave, juste la procédure. Tu sais ce que c'est. Inutile de l'attendre, nous la ramènerons chez elle.

Mais Damian semble inquiet.

— Ça va, Damian, lui dis-je. Sérieux. Merci de m’avoir amenée. Je ne sais pas ce que j’aurais fait sans vous.

— Non. Je crois qu’on devrait t’accompagner, dit-il lentement.

Le Dr Precious revient vers lui et lui dit quelque chose à voix très basse. Vix me lance un coup d’œil acéré, rapide, mais la manière dont Damian évite soigneusement de me regarder, tout à coup, est encore plus alarmante.

Je souris péniblement.

— Quelque chose que je devrais savoir ?

— Non, tout va bien.

Andile me fait franchir les portes.

— Precious se contente de faire honneur à son nom. Elle n’aime pas avoir du monde dans les parages quand elle travaille, en particulier des civils comme la petite copine de Damian. Elle n’a pas vraiment l’autorisation requise pour être là. Tu sais qu’elle s’est portée volontaire pour la sponsorship, non ? Mais elle ne convenait pas.

Je me retourne au son d’une portière qui claque.

— Je crois qu’elle est jalouse de toi.

Andile secoue tristement la tête au moment même où le Dr Precious nous emboîte le pas. Au-delà des portes de verre, l’Anglia fait demi-tour selon une parabole inexorable et quitte le parking d’Inatec.

# Tendeka

---

— Alors, qu'est-ce que tu vas faire de tes biens terrestres une fois que tu seras parti ? Tu vas tout léguer aux gamins ? Vendre aux enchères ? Tu sais que les reliques de martyrs atteignent des prix dingues sur eBay.

Toby sautille à côté de moi, à reculons, si bien qu'il manque de percuter une vendeuse de fleurs qui se débat avec deux seaux en plastique remplis de bouquets.

— Je suis mourant, dis-je en guise d'excuse.

La vendeuse, qui était occupée à maudire Toby, se réfugie derrière ses seaux et ses fleurs que je n'arrive pas à reconnaître. Les couleurs se brouillent quand j'essaye de les fixer.

— Non, m'sieur, j'ai pas de fleurs pour ça !

— Trop mélodramatique, songe Toby à haute voix. Cliché. Des fleurs. Nul. Pas question. Je croyais que tu avais tout soigneusement préparé. Tu ne peux pas te permettre un caprice au dernier moment. En outre, tu fais peur à la dame.

— Elle ferait bien d'avoir peur. On devrait tous avoir peur. Ton amie peut nous brancher ? Lerato ?

— A quoi ?

— A un réseau sans fil. Pour envoyer les images de ton manteau sur les panneaux de pub. Toute la ville doit voir.

Toby a l'air mal à l'aise.

— Ouais, justement...

— Tu peux laisser tomber, si tu préfères, ça me dérange pas. Cours vers un centre de vaccination, accepte la piqûre qui te sauvera la vie, et le mandat d'arrêt dans la foulée, laisse-les te baiser, laisse-les nous baiser tous. Simplement, donne-moi ton manteau.

— Bon Dieu, d'accord. Pas la peine de me faire un AVC.

— Ça va, je réponds en ignorant la traînée rouge vif qu’a laissée ma bouche sur le dos de ma main. Tu n’y crois toujours pas, pas vrai ? On est en train de crever, Toby. Toi comme moi.

— Tu vois, c’est ça le truc. J’ai pas l’impression d’être en train de caner ; en fait, je... Putain de merde.

Il me rattrape au moment où je bascule en avant, me cale contre sa poitrine et son épaule tout en se marrant. Je n’avais jamais réalisé à quel point il est maigre.

— Cette merde ne te réussit pas, Tendeka.

— C’est mon putain d’asthme. Il accélère le virus. Chier, c’est à cause des stéroïdes dans mon médoc. Déficit immunitaire.

— C’est pas Che Guevara qui avait de l’asthme ? gazouille Toby. Qu’est-ce que vous avez, vous les révolutionnaires, avec vos poumons ?

— Je dois pas être le seul. Et les gosses qui étaient là ? Les vieux ? Ça va trop vite. Les fumiers. Les putains de fumiers. Ils n’ont même pas anticipé tout ce que ça allait nous faire.

— Ça me peine de faire sauter ta grande révélation, mais quoi que ce soit, il va falloir que tu ailles à l’hosto.

— Non.

— OK. Bon, alors il faut qu’on se tire d’ici. Les gens nous regardent.

— Je veux qu’ils regardent. Ils doivent voir.

— Mais tu ne veux pas que les flics viennent interrompre la sauterie, pas vrai ? Pas question de précocier dans ton martyre. Crois-moi. Viens.

Il passe mon bras sur ses épaules et on descend la rue clopin-clopant.

— Je suis en train de crever ! je balance à deux jeunes types qui s’apprêtent à entrer dans un Steers. Faites attention. Ouvrez les yeux !

— Et moi, j’ai la lèpre ! renchérit Toby. Et la gale !

— Arrête ! C’est sérieux. Arrête de faire le con, une fois dans ta putain de vie.

— Eh, Ten, tu crois que tu peux marcher tout seul ?

Il me redresse à moitié en jouant des épaules, et me laisse en équilibre assez longtemps pour se rendre compte que non.

— C’est bien ce que je pensais. Viens. Allons trouver le lieu idéal pour ton dernier combat.

Je n’ai pas d’autre choix que de glisser le bras sur ses épaules et de continuer à avancer en titubant.



# Lerato

---

— Vous avez enfreint le règlement de la société, mademoiselle Mazwai.

Jane est avachie sur le canapé, les bras étalés sur le dossier, arrogante, patiente. Je ne dis rien. Sa nonchalance m’effraie beaucoup plus que le duo flippant que forment les chiens haletants, ou l’homme debout derrière moi avec son AK-47, lesquels tranchent sur le confort domestique de notre petite scène. Je dois avouer que je m’attendais davantage à une salle d’interrogatoire vide qu’au salon du penthouse de l’avant-dernier étage. Je souris, un sourire prudemment cultivé, détendu et franc, légèrement triste. L’adrénaline me martèle les tripes et aiguise tout.

J’imite consciemment la pose de Jane, une ruse grossière à base de langage corporel. Elle le remarque et se penche en avant, agacée.

— Vous n’avez rien à dire pour votre défense ?

Je hausse les épaules. Ris, un peu.

— Vous m’avez eue. Qu’est-ce que je suis censée dire ? Que je suis navrée ? Je ne pensais pas que c’était si grave. Est-ce que tout ça est vraiment...

J’embrasse du bras l’homme en armes et les chiens.

— ... nécessaire ?

— Que faisiez-vous dans les toilettes ?

Je la dévisage, amusée, perplexe, ignorant les coins aigus de la puce qui me blessent de l’intérieur. Puis je réponds en articulant nettement, comme si je m’adressais à une demeurée :

— OK. Si vous voulez vraiment savoir, j’étais en train de chier.

Elle attend, laisse le silence s’étirer, un silence du genre pesant. Malgré moi, je cède.

— Du poulet pas frais. Hier soir. L’estomac en vrac.

— Alors, en quoi ce n'est pas si grave ? De vous être fait prendre ?

Je hausse les épaules et détourne les yeux, lasse de toute la procédure.

— Comme si vous n'aviez jamais fumé un peu de sucrée. En fait, si je me souviens bien, vous avez partagé ce joint avec moi.

— Vous croyez que c'est de ça qu'il s'agit ?

— Et pourquoi ne me dites-vous pas quelle est cette chose affreuse que vous pensez que j'ai faite, Jane ?

Un autre silence, stressant et glacial. Comme Jane elle-même, finalement.

— Vous êtes obligée de faire ça ? C'est vraiment ringard.

— Cela vous gêne ?

— J'ai lu les mêmes livres que vous, Jane. Les techniques d'intimidation. Pitié. C'est laborieux. On ne pourrait pas accélérer jusqu'au passage où vous m'accusez de l'odieux crime ?

— Tentative de défection.

Merde. Je savais que Stefan était une putain de taupe. J'en étais sûre. N'empêche, ce n'est pas si grave. Pas irrécupérable.

Elle laisse une longue pause se dérouler avant d'ajouter :

— Sabotage corporate.

— Quoi ?!

L'adrénaline monte d'un cran. Mais je ne le laisse pas transparaître. Je suis l'incrédulité distillée, faite chair.

— Un cas d'implication directe. Quatre de conspiration. Onze d'incitation et de complicité.

— Vous croyez que j'ai fait *quoi* ?

Je suis debout, rayonnante d'outrage, et fais un rapide calcul mental : ils sont bien au-dessus du compte, ce qui signifie peut-être que c'est du bluff. Ou qu'ils inventent des accusations. L'Aito à mes genoux gronde un avertissement sourd.

— C'est absurde.

— Asseyez-vous, je vous prie. Nous avons des enregistrements. Des conversations sur messagerie instantanée. Des appels téléphoniques. Des photos. Notre dernière discussion.

— A propos de quoi ?

Les deux chiens grognent, à présent, mais je reste debout. Je suis la vertu indignée personnifiée. Je suis le courroux des innocents accusés à tort.

— Vous avez trahi la confiance de Communiqué, vous avez violé votre contrat.

— Pitié. Où sont vos preuves ?

— Vous avez aidé un terroriste.

Merde. Pourtant, ce n'est pas comme si je ne l'attendais pas, celle-là. Je secoue la tête, douloureusement incrédule, et m'assois dans un soupir.

— Ce sont de très graves accusations, Jane. Où sont ces preuves ?

— Vous niez les faits ?

— Je veux savoir où sont vos preuves. Vous m'accusez de... de choses délirantes, de complot contre la société, de sabotage corporate, et même de terrorisme ! Ce genre de conneries est passible de prison, et pour longtemps, et de déconnexion.

— Voire d'exécution.

— Pardon ?

— Nous sommes au trente-deuxième étage.

Des employés se suicident, parfois. Le syndrome du krach de Wall Street, même si apparemment ces histoires de cadres se jetant à la file indienne du haut des buildings, en 1929, étaient très exagérées. Aujourd'hui, ça se produit essentiellement quand quelqu'un n'arrive pas à tenir le rythme, des cas de burn-out typiques ; mais, parfois, c'est quand un type percute qu'il n'aura pas de carte « sortez de prison » après avoir siphonné des fonds ou revendu des informations propriétaires à la concurrence. Remarquez, les fenêtres d'un gratte-ciel ne sont pas supposées s'ouvrir. Jane remarque que je leur jette un regard.

— Il faut passer à travers. Ça demande un sacré élan. Parfois, on envoie une chaise pour préparer le passage.

— Je veux être représentée.

— Voulez-vous voir...

— Un avocat ? Oui. Bougrement.

— Non. Les preuves.

Elle saisit la télécommande de l'affichage wall2wall et la tapote contre ses lèvres.

— Vous êtes sûre de vouloir en arriver là ? Il n'est pas encore trop tard.

— Non, je veux voir.

Est-ce que ça peut être si grave ? Qu'ont-ils réellement ? Je noue mes mains autour de mes genoux et me penche en avant. Je suis l'anticipation de la vertu réhabilitée.

Jane enfonce un bouton. Le mur s'allume sur un ensemble de dossiers que je reconnais instantanément comme étant le cache central de notre home™, joint à distance. Je me détends imperceptiblement. Je suis toujours minutieuse lorsqu'il s'agit d'effacer mes traces, l'autonettoyage, la shell et les reroutages. Si c'est tout ce qu'elle a... Alors, elle ouvre un autre dossier : sa réserve de soaps mexicains. Le 212<sup>e</sup> épisode des *Angeles de la Calle*. Qui n'est pas, apparaît-il lorsqu'elle le lance, une histoire d'amour, de vie, de mort et de trahison dans les favelas. C'est en fait l'enregistrement de toutes les transactions que j'ai effectuées avec mon téléphone portable, ce qui signifie qu'ils y ont collé un mouchard et ont tout téléchargé directement, chaque message, chaque fois que je me suis connectée au Net, et probablement tous mes coups de fil. Jane s'esclaffe.

Je n'ai plus d'autre option.

— Tu sais que vivre avec une pauvre nulle comme toi a été un vrai calvaire ?

Elle cille et je monte à l'assaut :

— Tu es chiante. Tu es coincée. Tu n'as ni imagination ni talent particulier. Tout ça...

J'agite la main vers les chiens et l'homme au fusil d'assaut.

— ... je ne suis même pas surprise.

— Vous ne prenez pas la situation très au sérieux, mademoiselle Mazwai.

— Tu es une pitoyable petite bureaucrate sans couilles qui n'arriverait pas à s'en sortir dans le monde réel, Jane. Je me suis toujours demandé comment tu étais arrivée aussi haut. Tu fais vraiment partie des Affaires internes, ou tu n'es qu'une balance qui espionne ses collègues ? Et arrête avec tes « mademoiselle Mazwai ». On a partagé la même salle de bains pendant plus de huit mois.

— Tu t'enfonces.

— Je veux voir ton supérieur hiérarchique. Tout de suite.

— Ça fait longtemps qu'on te surveille.

— Qui est-ce ? Rathebe ? Mogale ? Donne-moi un nom.

Je sors mon téléphone. Le garde remue derrière moi, ce qui réveille les chiens. Jane leur adresse un geste d'apaisement impatient pour me laisser finir.

— Pourquoi crois-tu que tu t'en es sortie jusque-là ?

— De la merde. Tu ne suis pas la politique de la société. C'est de la putain d'intimidation. Donne-moi un nom.

— Tu te crois si douée que ça ?

— Allez vous faire foutre. Va *te* faire foutre, pauvre connasse timbrée.

Je lance la numérotation rapide de la réception, trente et un étage plus bas, imaginant vaguement que quelqu'un, n'importe qui, prendra l'escalier d'assaut pour voler à ma rescousse.

— Tu croyais vraiment qu'on ne verrait rien ?

— Thembi ? Salut, c'est Lerato. Tu peux me passer les Affaires internes ? Quelqu'un de haut placé. J'ai un petit problème.

— En fait, nous t'avons *laissée* faire.

Je la regarde, éteinte, pendant un instant. Je baisse le téléphone. Je suis une façade qui s'effondre.

# Toby

---

Une fois que c'est parti, c'est du kif deluxe. Un 360° total en quoi, une heure ? Je passe de cracher du sang à une surcharge d'endorphine digne d'un coup de bliss. Je me demande si c'est prévu, si l'idée est de vous persuader de vous rendre, plein de bonne volonté et de bonheur touffu, ou s'ils ont niqué la formule à un moment. Peut-être que c'est à cause du whisky, peut-être que le virus crame dans l'alcool qu'on vient de transvaser en nous. Peut-être qu'ils n'ont pas pris ça en compte, peut-être qu'ils n'ont pas pensé à bourrer la gueule aux rats de laboratoire avant de les piquer. Sûr, la bouteille qu'on vient de faire sombrer à nous deux commence à me rattraper. Je fais claquer ma langue contre mon palais parcheminé.

Tendeka a l'air féroce mal, mais ça va passer vite-vite. C'est parce que je suis maigre, je lui dis, métabolisme rapide, mais il est toujours dans son trip apocalyptique. Il essaye encore de trouver une explication rationnelle à ce qui m'arrive :

— C'est la réponse naturelle de ton corps. Une vieille ruse mentale de l'évolution : inonder ton système d'hormones de bien-être alors que tu vas mourir.

— Tu comprends pas, mon pote. Je suis en plein vol.

Je le traîne vers mon appartement. Malgré toutes les bonnes intentions de Tendeka, je ne vais pas zoner au coin de la rue pendant qu'il s'épanche sur le régime répressif, les droits de l'homme, les verrouillages. Pas quand j'ai réussi à éviter les flics, l'arrestation et les Aitos qui rôdaient devant ma porte. Et quand tout ça sera terminé, je me trouverai un nouveau téléphone, une excuse lég comme quoi on m'a tiré ou vandalisé le mien, et tout redeviendra normal.

Tendeka bafouille quelque chose.

— Quoi ? Je pige pas.

— Alcool. Adrénaline.

— Alcool et adrénaline quoi ?

— C'est pour ça que tu te sens mieux.

— Ouais, ouais. Tu verras. Attends que ça te percute. D'une seconde à l'autre. Rien à voir avec la petite.

— J'ai la langue enflée.

— Ça, c'est le whisky qui parle.

— Non, c'est...

Il se penche en avant et *kotche* un gros paquet de sang sur le trottoir. Avec des bouts gluants dedans. Sérieux, c'est immonde, et peut-être bien que je surestime la manière dont il gère. C'est donc tant mieux, les enfants, si sa clé piratée fonctionne parfaitement sur la porte de mon immeuble. Il faut la passer plusieurs fois sur le scanner, qui couaque en signe de protestation, mais juste au moment où je vais abandonner, l'override finit par prendre effet et elle s'ouvre dans un clic. C'est bien pratique, comme matos, et puisque Tendeka ne me demande pas spécifiquement de le lui rendre, je l'empoche.

Le temps que je le hisse sur le toit de mon immeuble, il délire à bloc, parle d'aller vers le ciel et de rénovations futures, comme si c'était le moment de songer à refaire la déco. En haut, la vue est charmante. Je devrais venir plus souvent.

— Ça transmet ? Lerato nous a branchés ?

— Sûr, mec. Je ne vais pas te laisser tomber. Ah, mince, si.

C'est une blague, les enfants, parce qu'en fait je l'aide seulement à s'asseoir, mais il chavire genre sur le côté, et finit allongé sur le dos à la place. Puis il se pelotonne semi-fœtalement sur le flanc.

— Jolie pose, je lui dis. C'est pas pour rien que les gens se couchent comme ça. J'ai appris ça lors d'une formation de premiers secours. Mais je me rappelle plus pourquoi. N'empêche, c'est bien. Tu t'en sors bien.

— Où est la caméra ?

Ses yeux filent en tous sens à la recherche des lentilles de mon manteau.

— Partout. Il y en a genre un millier glissé dans le tissu. Elles sont miniatures. Tu ne peux pas les voir.

— OK. Dis-leur...

— Dis-leur toi-même. Tu es en direct. Parle dans le manteau.

Il lève la tête et serre les dents, se concentre.

— Je m'appelle Tendeka Mataboge.

— Excellent début.

— J'ai trente-deux ans. Je suis en train de mourir. C'est la seule manière de montrer... J'ai été infecté par le virus M7N1 dans le cadre d'une action de censure du gouvernement et des corporations. Répression. C'est une violation très grave des droits de l'homme. Ils tuent leurs citoyens de sang-froid. Ça... ça transmet, hein ?

— Ouais, ouais, ouais.

Tout le truc commence à drôlement me barber.

— Eh, d'ailleurs, je le vois d'ici.

— Où ?

— Non, non, ne te relève pas.

Je tends le doigt vers le panneau de pub LG qui suit son cycle : des mannequins souriants vendant du matériel électronique et des voitures.

— Crois-moi, ça passe dans toute la ville. Je suis même surpris qu'ils n'aient pas encore envoyé les hélicos.

— Bien. C'est bien. C'est...

Il essaye d'attraper ma main à tâtons.

— ... important, Toby.

Je serre sa pogne des deux miennes.

— Tu crois qu'Ashraf regarde ? Tu le diras à Emmie ? C'est, c'est... c'est pour le bébé que je fais ça.

— *China*, je n'ai aucune idée de ce que tu racontes. Accroche-toi, Ten. Rassemble tes forces, finis le cast.

Il me regarde avec une gratitude douloureuse.

J'ai vraiment hâte qu'il se débranche du mode « chant du cygne » et de voir à quel point il se sentira con après. Par caprice, je lance l'enregistrement du BabyStrange. Je pourrais choper quelque chose d'intéressant ; rappelez-vous, les enfants, il faut toujours capter en direct les moments humiliants.



# Tendeka

---

Merde. Merde. Merde. Pas si grave, pas si grave. J'ai eu une intoxic alimentaire, une fois. C'était pire. Comme quelqu'un qui m'entortillait les tripes autour d'une fourchette. Comme des spaghettis. Peux pas ouvrir les yeux. Trop de lumière. Fait mal. Me réfugie dans ma tête. Respiration qui gargouille. Trouve pas mon inhalateur. Où est mon putain d'inhalateur ? Mais ça transmet déjà. Si j'arrivais à ouvrir mes putains d'yeux. Si. Je pourrais voir ces foutus panneaux, des centaines. Tous en train de retransmettre. Retransmettre notre mort. Capturant notre mort. Captivant les gens. Moi et Toby, entre tous. Tout me serre. Putain de bordel de putain de Dieu de merde ! Tous mes muscles. Ecrasés. Ecrasent des trucs à l'intérieur. Je le sens. Mes muscles secoués de spasmes. Trop serré, merde. Trop. Jésus. Toby, j'ai changé d'avis. Toby. PUTAIN ! J'ai changé d'avis. Je veux... Le poignet de Toby brille vert. Essaie de l'attraper. Lui montrer. Lui dire, parce que j'ai compris. Qu'est-ce que je... Le cast. Le cast. Le bordel de cast. Personne pourra l'ignorer ou l'étouffer. Ça part. Pas ça. Plus maintenant. MERDE ! Je dois me détendre, me calmer. Putain, je dois me calmer. Putain de putain de bordel. Je dois me détendre. Les spasmes, par vagues, maintenant. Serre. Desserre. Quelque chose s'arrache à l'intérieur. Bouche pleine de cuivre fondu. Sens le goût de la lumière. Oblige mes yeux à s'ouvrir. La ville frémit. Rouge et bleue et verte, comme à Noël. Comme a dit versleciel\*. Ça valait le coup. Ça va. Ashraf va être tellement fier –

# Lerato

---

— On a fini de jouer, merde ?

C'est la première fois que je l'entends jurer, et elle le fait de manière si calme, si froide, sans même prendre la peine d'élever la voix, que c'est comme une gifle. Ils se sont foutus de moi, m'ont donné tout juste assez de mou pour que je me passe moi-même la corde au cou.

— Je ne témoignerai pas.

— Inutile. On s'occupe de tout.

— Je ne comprends pas.

— Tous les gens impliqués dans l'incident se sont déjà rendus. Et ceux qui ne l'ont pas fait...

Elle ne fait pas l'effort de hausser les épaules, comme si ça lui demandait trop d'énergie.

— ... eh bien, ils ont fait leur choix. Et en ce qui concerne le tien, si tu veux appeler ça comme ça...

Une porte s'ouvre à l'autre bout de la pièce et Stefan entre tranquillement. Derrière lui, j'aperçois une rangée de moniteurs, un écran sur lequel est affiché l'intérieur du salon. Il a tout suivi, depuis le début. La défaite a le goût du lait rance.

Jane obéit à un ordre invisible et se lève. Avec une telle déférence que j'ai soudain très, très peur. Je ne savais même pas que c'était possible d'avoir encore plus peur. Elle claque des doigts, impatiemment, à l'intention du garde armé, qui pivote pour la suivre vers la sortie avec les chiens.

— Bonne chance, esquisse-t-elle des lèvres avant que les portes de l'ascenseur ne se referment.

Je me retrouve seule avec Stefan. La SIM commence à sérieusement m'incommoder.

— Pas de mojito à la papaye aujourd’hui, je le crains.

— C’est donc vous, Monsieur Wall Street ?

Je jette un coup d’œil à la fenêtre. Je pourrais me lever pour l’affronter, mais j’ai peur que mes jambes n’arrivent pas à me porter et, surtout, que mon cœur lâche.

Il rit.

— J’espère très sincèrement que nous avons dépassé ce stade. Nous ne sommes pas allés aussi loin avec vous pour... gaspiller votre potentiel. Non, je suis celui qui ferme les portes.

— Ah, oui.

Je n’arrive pas à trouver une riposte cinglante.

— Moi qui vous croyais aux ressources humaines.

— En quelque sorte. Vous êtes exceptionnellement brillante. Votre travail est stupéfiant. Votre arrogance aussi. Elle frise la pathologie. Néanmoins, vous êtes remarquablement inventive : les faux appels pour les spywares, la porte dérobée sur les panneaux, contourner le flot des rapports de diagnostic ! Hélas, vous êtes passée à côté de l’évidence. Les bonnes vieilles fonctions de recherche – à moins que vous n’ignoriez que l’administrateur pouvait demander des informations à tout moment ? Bien entendu, c’est un coup de malchance, une inspection de routine qui vous a démasquée. Vous avez esquivé tous nos systèmes de sécurité, mais pas l’attention d’un être humain. Voyez-vous, vous n’êtes pas la seule à avoir tenté de nous voler des données en les siphonnant par le biais d’une porte dérobée. Mais vous êtes la première à avoir fait installer cette porte par nos propres techniciens. C’était très ingénieux, nous sommes tous d’accord là-dessus. Votre seule erreur est d’avoir cru que nous ne le remarquerions pas.

— Qu’est-ce que je peux dire qui ferait une différence à ce stade ? Je veux toujours un avocat.

Il opine pour lui-même, un bref petit hochement, comme s’il venait de prendre une décision.

— Laissez-moi vous expliquer les choses, Lerato. Vous gardez votre emploi. Tout continue normalement. Dans trois mois, vous serez transférée à Mumbai, dans un autre service. Vos contacts avec vos anciens collègues, Zamajobe et Siphokazi, se feront de plus en plus rares. Vous serez trop occupée pour correspondre, et au bout de deux mois, ils n’essaieront même plus. De toute manière, vous n’avez aucune relation significative avec qui que ce soit.

— Je ne comprends pas.

— Vous êtes promue. A moins que vous ne préféreriez...

Il donne un coup de menton en direction de la fenêtre et sourit. Il sourit parce qu'il sait que même si je ne peux pas refuser son offre – vu le plongeon imprévu que cela entraînerait – je ne l'aurais pas fait, dans tous les cas. Mais je reste méfiante.

— Quel genre de travail ?

— Quelque chose de sensible. En rapport avec le gouvernement. Mais vous le savez déjà. Vous ferez ce que vous faisiez déjà avec cette joie perverse : semer les graines de la rébellion. Nous avons le sentiment que nous ne vous avons pas proposé de challenges à la hauteur de vos capacités. Nous pensons que vous êtes prête à prendre davantage de responsabilités.

Il me tend une feuille de papier sur laquelle sont notés douze noms. J'en reconnais un sur-le-champ.

Tendeka l'aurait reconnu aussi.

Stefan voit mon expression et ricane.

— Les désamorceurs ne suffisent plus. Vous le savez, grâce à vos petites manigances informatiques. Mais n'importe quelle mesure se justifie lorsqu'un Etat est sous menace terroriste.

— Il ne nous reste plus qu'à créer nos propres terroristes.

— Vous comprenez vite. Vous aurez plusieurs identités, vous posterez sur les forums, inciterez à la subversion, organiserez, ferez tout ce qui est nécessaire. Disons que vous serez en pleine ascension. Vous filerez vers le ciel.

Et c'est parfaitement logique. Le processus doit être régulé. La peur doit être régulée. La peur doit être contrôlée.

Tout comme les gens.

# Kendra

---

Ce n'est pas une publicité pour dentifrice. L'immeuble Inatec est clinique, militaire, avec des doubles portes pour brancards qui mènent hors des pavillons et des salles d'opération ; les couloirs sont peints dans un vert froid et meublés de rangées de cages métalliques comme on en voit chez les vétérinaires, toutes vides.

— Les prisonniers ont été libérés pour bonne conduite ? dis-je pour briser le silence qui pointe sous le vrombissement des machines et le son étouffé de nos pas sur le sol lustré.

— Ah, ricane Andile.

Le Dr Precious renifle gracieusement. J'insiste.

— C'est un peu flippant, remarquez. Où sont les gens ?

En fait, ce que je pense vraiment, c'est : Où sont les chiens ?

— On est dimanche, poupée. A moins que tu ne sois dans un autre fuseau horaire ? Ah, nous y voilà. Viens.

De ses mains, Andile me fait signe de me presser, désignant une petite salle d'opération dont les portes sont frappées du logo « danger biologique ». Il y a sur un côté une cabine, dont les rideaux sont de la même couleur que les murs, un scanner, un échographe, et d'autres machines que je ne reconnais pas tout de suite.

Le Dr Precious se dirige vers un lavabo et se lave soigneusement les mains. Andile m'écarte le rideau. Ils semblent tous les deux tendus.

— Mets la blouse, s'il te plaît.

Sa voix a pris une intonation d'autorité détachée.

La cabine me laisse tout juste la place de manœuvrer. Je plie mes vêtements sur le banc et tends le bras vers la blouse qui pend au dos de la porte.

— Ouverture devant ou derrière ?

— Peu importe, répond le Dr Precious. Ça fait seulement partie de la procédure, pour le scanner. Vous pourrez vous rhabiller pour les prises de sang.

— C'est grave, docteur ? lancé-je depuis le box tout en attachant la blouse par-derrière. Je vais rejoindre le grand chenil dans le ciel ?

— Allons, poupée, dit Andile d'un ton peiné.

— Je n'en saurai rien tant que je n'aurai pas les résultats.

— Ne t'inquiète pas trop, poupée. Le Dr Precious a déjà fait une demande de vaccin auprès du siège ; dès qu'il arrivera, on fera tout d'un coup.

— Quand ?

— Quand quoi ?

— Quand avez-vous demandé le vaccin ? Je ne vous ai pas entendus.

J'ouvre le rideau à la volée, ignorant la vulnérabilité indigne que me confère la blouse.

— Lorsque Murray m'a contactée depuis son poste. Je l'ai demandé sur-le-champ, rétorque le Dr Precious.

— Poupée, détends-toi. Tu viens de passer un sale moment, mais nous sommes de ton côté. A présent, relax. Ce n'est pas moi le toubib, ici, mais apparemment tu ne présentes aucun symptôme. Je dirais que ta sponsorship a payé.

— Veuillez vous asseoir.

— Je crois... je sais. Je n'en veux plus. Enlevez-le. Maintenant.

— L'enlever ? Poupée, tu sais bien que c'est permanent. Tu étais d'accord. On a ta signature ADN.

— Ce n'est pas permanent sur les chiens.

Je suis au bord de l'hystérie et je ne sais pas tout à fait pourquoi. J'ai l'impression d'être sortie des limbes. Comme si j'avais touché l'eau et qu'elle se refermait sur moi.

— Ce n'est pas la même technologie, je te l'ai déjà dit. Les Aitos disposent d'un système plus basique. Il disparaît au bout d'un moment parce que c'est purement de la tech ; les nanobots ont une espérance de vie limitée. Ils durent environ dix ans. Ta nano est bien plus sophistiquée. Elle se greffe à tes cellules pour leur servir de batterie. Elle se reproduit.

— Andile. Je ne peux rien faire si elle ne coopère pas.

— Poupée ?

Il ouvre les mains, mais je sais bien que ce n'est pas lui qui est armé d'une seringue. Je grimpe docilement sur la table et remonte ma manche pour le bon Dr Precious. Elle passe un manchon de tensiomètre autour de mon bras et le pousse jusqu'à mon biceps.

— Serrez et refermez le poing plusieurs fois, je vous prie.

— Qu'est-ce qui arrive aux chiens, après ?

— On les envoie se mettre au vert, poupée.

— On ne peut pas les adopter ? Ou les utiliser comme chiens d'aveugles ou je ne sais quoi ?

— Je n'ai jamais entendu dire que...

— Impossible, coupe le docteur. C'est notre propriété intellectuelle. On la protège au mieux. Les chiens sont abattus.

Elle voit la tête que je fais.

— Ne vous inquiétez pas, ils ne souffrent pas. Juste une piqûre, et c'est terminé.

Elle positionne l'aiguille dans le creux de mon bras.

— Serrez le poing.

En temps normal, je détournerais les yeux, même si je n'ai pas vraiment peur des piqûres, mais cette fois je regarde la fine pointe de métal percer ma peau.

Elle tire le piston de quelques millimètres et le sang vient tourbillonner dans la seringue, comme de l'encre dans de l'eau.

Je lève la tête. Elle me regarde fixement.

— Vous voyez ? dit-elle. Juste une petite piqûre.

Tout en soutenant mon regard, elle enfonce complètement le piston.

Le monde bascule sur la droite, puis tout se resserre sur moi en une bouffée de claustrophobie. Soudain, j'ai peur. Je me débats dans les ténèbres qui m'étouffent, se referment sur moi avec tout le poids de l'eau.

— Ne luttez pas.

Mes paupières papillonnent, laissent passer des bribes de lumière stroboscopique, des instantanés de mouvement. Le Dr Precious m'appuie sur les épaules pour me maintenir allongée. La bouche d'Andile tressaille. Il détourne les yeux. Je n'arrive pas à garder les miens ouverts. Je ne peux pas bouger les bras. J'essaye de pousser à travers le noir qui s'ouvre, s'ouvre trop grand, à tel point que je m'y noie tout en luttant.

Puis le calme.

C'est exactement comme plonger.

Suivre les bulles qui remontent, tout en sachant que je vais bientôt crever la surface.



# Toby

---

A quel moment je finis par percuter ce qui se passe ? Pas quand il m'agrippe le poignet, si fort que je me sens ecchymoser. Ni quand il se met à trembler violemment, ni quand ses yeux se révulsent, ses mâchoires se crispent et qu'il commence à faire d'horribles bruits à travers ses dents, des hurlements humides, visqueux.

Nenni, les enfants, ce qui fait saisir à votre serviteur que ce merdier est tout à fait sérieux, c'est quand il se met à saigner par tous ses points de sortie. Au début, je me gondole parce que je ne peux pas m'en empêcher. Parce que c'est si outrageusement abominable, genre série Z totale, et tellement mal fait ; ça se met à couler en rigoles noires et épaisses, puis ça pisse, ça gicle, et je tente de retirer ma main, mais il ne me lâche pas. C'est comme si quelqu'un avait déclenché un liquéfacteur dans son corps. Et je n'arrive pas à lui faire lâcher prise.

— Tendeke.

Je lui secoue l'épaule, mais il continue de se dissoudre sur le toit. Ça atteint mes chaussures. L'ourlet de mon BabyStrange trempe dans la mélasse qui afflue de sous lui. Nom de Dieu. J'essaye de me barrer frénétique. Je bataille avec ses doigts, cherche à les replier en arrière. Suffoque. Puis il serre un dernier coup, convulsif, et me lâche.

Je recule en titubant, serrant mon poignet, et tombe dans la flaque de sang, les semelles de mes *takies* couinent en dérapant, j'y laisse des traces de pas et de mains. Et maintenant, me voilà qui gerbe, agenouillé dans les intérieurs de Tendeke. Une fois que mon estomac a fini de se contracter et qu'il n'y a rien d'autre que de la bile à éjecter, je baisse les yeux et vois le dégueulis qui se mélange au sang, et j'essaye de l'en empêcher, je le ramasse des deux mains pour qu'il ne se mêle pas, parce que je ne le supporte pas, je ne supporte pas que Tendeke soit étalé comme ça autour de

moi, je ne supporte pas d'avoir profané ses restes. Pitié. Jésus. Putain de merde.

— Allez, Tendeka, je chuchote en me balançant sur mes talons, d'avant en arrière.

J'ai envie de le secouer, de lui hurler dessus, même si je sais que c'est inutile, qu'il n'est pas en train de jouer au con. Que ce n'est ni du bluff ni un canular. Je ne peux pas le toucher. Et, oh putain de Dieu, si ce n'est pas du pipeau, combien de temps il me reste ? Je ne peux pas. Pas comme ça. Jésus. Je n'arrive même pas à regarder.

Je retombe à genoux, je hoquette à sec une fois de plus, les mains sur la bouche pour ne pas recommencer, et quelque part les hoquets se transforment en sanglots.

Le manteau. Le manteau ; le putain de manteau. Je vérifie ce qu'il a capté. Mais il n'y a que dalle. Des parasites. Un fourmillement. Des larsens. Je reviens en arrière, accélère, là ! La qualité est pourrie, mais l'image est bien là, sous la friture. « ... violation des droits de l'homme... » et mon commentaire sarcastique par-dessus.

Oh, putain, Tendeka. Putain. Je suis désolé. Peut-être qu'on peut nettoyer le film. Si j'arrive à, je sais pas, trouver quelqu'un, à le charger sur un site de geek quelconque, pour qu'ils le nettoient. Et aller à l'hosto. Me faire vacciner. Me rendre. Combien de temps il me reste ?

Je guette les hélicos. Mais ça n'a pas été retransmis. Ça va. Ils ne nous cherchent pas encore. Je sauvegarde tout. Je descends l'escalier en courant. Je ne me retourne pas.

Ce n'est que quand j'ai regagné mon appart, la porte fermée à double tour et renforcée par le frigo, le fichier déjà en train d'être transféré sur ma bécane – non que ça serve à quelque chose puisque ma connexion est morte –, que je remarque que mon poignet brille d'une lueur verte, une phosphorescence sous-cutanée pâle comme une méduse. Je change la chaîne de mon écran pour passer en mode miroir, et me dévisage. J'ai l'air incroyablement sain. Je ferme les yeux, m'autoausculte de l'intérieur. La trouille. Définitivement. Mais pas malade.

Ça empire. Tendeka est sur toutes les chaînes, son visage dominant l'écran façon Oussama, avec un gamin, Zuko Sephuma, qui a déjà été arrêté.

Ma première pensée est de me dire que je suis dans une merde noire. Que je dois foutre le feu à ma piaule, à toutes les preuves, puis dégager.

Disparaître. Qu'est-ce que j'ai d'inflammable sous la main ?

Ou alors...

Ou alors, j'ai l'exclu sony totale sur l'horrible mort prématurée d'un terroriste.

Ou d'un martyr, selon qui met la main à la poche.

Dans tous les cas, je ne peux pas rester ici. Ils sont déjà venus. Et ils vont sûrement remarquer le cadavre de Tendeka sur le toit. Dur de le rater, vu les éclaboussures.

Je fourre mon manteau, des fringues de rechange et mon ordi portable – et merde, le hoover aussi, parce que, où que j'aille, j'aurai toujours besoin d'un coup de ménage – dans mon sac.

Je passe la porte pour me retrouver dans un monde tout nouveau, tout lumineux ; je me sens à la fois épuisé et euphorique.

Et j'ai très soif.

## Remerciements

---

L'écriture est parfois une activité solitaire, mais pas la création d'un livre. Je souhaite donc remercier une longue liste de gens qui ont aidé *Moxyland* à devenir ce qu'il est, depuis sa première incarnation sud-africaine jusqu'à son incorporation dans l'Armée des Robots.

Merci à Marc Gascoigne et Lee Harris, d'Angry Robot, pour leur enthousiasme sans limites et communicatif, ainsi que pour leur nonchalante sincérité – et à mon agent, Ron Irwin, pour avoir fait atterrir le livre entre leurs mains.

Le programme d'Écriture créative de l'université du Cap m'a donné l'espace créatif nécessaire pour commencer ce livre, et une bourse du Conseil national des arts sud-africain m'a accordé la liberté financière de le finir. Je remercie particulièrement André Brink, Stephen Watson, Ron Irwin et Jenefer Shute.

Maggie Davey, la directrice éditoriale de Jacana, a lu le livre dans l'avion qui l'emmenait à la Foire du livre de Francfort et, le temps que l'appareil se pose, elle avait décidé d'offrir à *Moxyland* son premier foyer. Chez Jacana, Russell Martin, Bridget Impey, Emily Amos et particulièrement Pete van der Woude (le plus passionné des placeurs de

livres et l'habile Monsieur Loyal des lancements réussis) ont contribué à en faire un succès critique en Afrique du Sud.

Sam Wilson, Sarah Lotz, Matthew Brown, Tinarie van Wyk Loots, Alex van Tonder, Lindiwe Nkutha, Padraic O Meara et Wynand « Munki » Groenewald furent ses premiers lecteurs et leurs retours m'ont aidée à arrondir les angles des premiers jets.

Je dois également beaucoup à Helen Moffett, ma brillante correctrice luddite, pour m'avoir aidée à mettre au monde ce bâtard contrefait, et à Dale Halvorsen, alias Joey Hi-Fi, le plus inventif concepteur de couverture dont une fille puisse rêver (deux fois).

Merci à ma famille et à mes amis pour leur amour et leur soutien, à la fois financier et psychologique.

Et enfin à mon mari et meilleur ami, Matthew, merci pour tout (et en particulier pour notre fille).

## Les cellules souches de Moxyland

---

*Moxyland* est un pot-pourri génétique de nombreuses influences, du site *BoingBoing* au roman de Stephen Johnson *Emergence*, en passant par les incroyables Strandbeests mécaniques évolutives de Theo Jansen. Il s'inspire aussi d'une certaine culture de la surveillance, du Grand Pare-feu de Chine, de la grippe aviaire et du terrorisme, du culte voué au kawaii, des puces de radio-identification intégrées dans les passeports, du viol virtuel et des camps de réfugiés de *Second Life*, ainsi que d'un meurtre réel survenu en Chine autour d'une épée virtuelle.

*Moxyland* est également le fruit de douze ans de journalisme, dont certains articles écrits pour le magazine *Colors*, pour lesquels j'ai passé des semaines dans les townships du Cap, en compagnie des photographes Mark Shoul et Pieter Hugo ; j'ai alors eu l'occasion d'interviewer des voleurs de câble électrique, des miliciens paramilitaires et des gens mourant de l'épidémie conjointe de tuberculose et de sida – j'en ai aussi profité pour apprendre à cuisiner des smileys, c'est-à-dire des têtes de mouton bouillies.

Bien entendu, *Moxyland* est également issu de l'héritage de l'apartheid : la division arbitraire et artificielle des gens, son système des laissez-passer et son insidieuse Special Branch. Cette police secrète rivalisait avec la Stasi ; elle infiltrait les organisations activistes, utilisait la

torture du « sac mouillé » pour obtenir des confessions, jetait les fauteurs de troubles depuis le cinquième étage ou les faisait sauter avec des colis piégés, en plus de s'intéresser à la guerre chimique et à diverses sinistres expériences biologiques. Ne laissez personne vous dire que l'Afrique du Sud d'aujourd'hui n'a plus rien à voir avec l'apartheid. Ses racines sont profondes et noueuses, et nous allons nous y prendre les pieds pour encore quelque temps.

Mais, en vérité, la principale cellule souche de ce qui est devenu *Moxylant* est Lucky Strike. Ou plutôt, les fêtes underground teeeeeellement secrètes que British American Tobacco organisa pour ses marques après que le gouvernement sud-africain eut interdit la publicité pour les cigarettes en 2000.

British American Tobacco séduisit des jeunes gens branchés et en fit les ambassadeurs de leurs marques en échange de cigarettes gratuites. Elle organisa aussi des mises en scène provocantes dans des bars et des restaurants, telle une fausse partie de strip-poker avec des mannequins. Et elle investit des millions dans les événements les plus outranciers : les piscines-parties programmées par Peter Stuyvesant dans de luxueux manoirs, les concerts privés de Lucky Strike, pour lesquels on faisait venir de très loin des groupes à la stature internationale ou des DJ de house, le temps d'une soirée. Le sommet de la débauche a été atteint lorsqu'un train de 1 million de rands, muni de plusieurs pistes de danse et de cinq bars, a parcouru les vignobles du Cap avant de rejoindre sa destination secrète, un luxueux pique-nique. Si vous manquiez les indices façon jeux vidéo, subtilement camouflés sous la forme d'une cible Lucky Strike uniquement décorée d'un numéro de téléphone, quelque part derrière un comptoir, vous ratiez la fête.

J'ai écrit un article sur le phénomène pour *The Big Issue*, que j'ai transformé en fiction pour une histoire courte appelée *Branded*, laquelle parle d'une fille transformée en « bébé sponsorisé » par une société de soda aux intentions louches. A partir de là, l'histoire s'est développée comme une tumeur, mutant dans des directions intéressantes que je n'avais pas anticipées, avant de devenir un roman à part entière quatre ans plus tard.

Depuis la publication initiale de *Moxylant* en Afrique du Sud, en 2008, voir ses liens avec le monde actuel se renforcer s'est avéré fascinant. Certains sont étranges et beaux, d'autres me semblent profondément

préoccupants. Le plus étonnant, ce sont toutes ces choses que je n'aurais pas pu inventer.

Au cours des dernières années, par exemple, le Portugal a développé des centrales marémotrices ; des téléphones portables/porte-monnaie ont fait leur apparition et nous avons à présent la preuve, contre toute attente, que la publicité subliminale fonctionne, si elle est appuyée par une forme de récompense – récompense qui pourrait bien prendre la forme, un jour, de retours neuraux dispensant une sensation de bien-être.

Le fournisseur d'énergie national sud-africain, Eskom, a annoncé son intention d'ouvrir ses propres universités privées (lesquelles ne sont pas, pour l'instant, liées aux orphelinats des bébés du sida) ; une équipe de l'université nationale de Séoul a créé le premier chien transgénique qui brille dans le noir, grâce à l'ajout d'un gène d'anémone ; et le Pentagone a lancé un appel d'offres à ses fournisseurs pour développer un « système de poursuite multirobot », soit une meute de robots capables de « traquer et détecter un humain non coopératif ».

Une authentique œuvre d'art biomanufacturée a causé la controverse en 2008, lorsqu'elle a été exposée puis « tuée », au MoMA de New York. « Victimless Leather » était une petite veste vivante faite de cellules souches d'embryons de souris, mais elle a grandi au-delà de tout contrôle, a bouché son système d'incubation et a dû être « abattue », à la grande détresse, paraît-il, du conservateur. Tout cela ayant – de manière fortuite, je n'en doute pas – engendré pas mal de gros titres.

Mais la synchronisation la plus effrayante entre le monde réel et *Moxylant* tient dans quelque chose qu'un ami ingénieur électricien m'a raconté : un de ses copains, flic de son état, lui demandait nonchalamment, autour d'une bière, s'il était possible d'envoyer un choc électrique par SMS dans le téléphone portable d'un suspect en fuite, parce que, comprenez-vous, le poursuivre avec un pesant gilet pare-balles sur le dos est fatigant. Par chance, mon ami lui répondit que même théoriquement, dans le simple cadre d'une conversation informelle, l'idée était peu pratique, en particulier sans l'accord des compagnies de téléphonie et du gouvernement.

Peu pratique. Mais pas impossible.

Le fait est que tout est possible, du moment que nous sommes prêts à renoncer à nos droits par facilité, ou pour en tirer quelque illusion de sécurité. Notre propre dystopie, lumineuse et reluisante, n'est jamais qu'à un gouvernement totalitaire de nous.



## Lectures recommandées

*Country of My Skull*, par Anjie Krog, parle des audiences de la commission Vérité et Réconciliation qui ont exposé certaines, mais pas toutes, des atrocités commises sous l'apartheid.

*Thin Blue*, de Jonny Steinberg, et *Street Blues*, d'Andrew Brown, mettent en scène les difficultés déchirantes auxquelles doivent faire face les policiers sud-africains.

*The Bang Bang Club*, par Greg Marinovich et Jaoa Silva, raconte l'histoire vraie de quatre reporters-photographes qui ont risqué leur vie durant l'apartheid (Kendra aurait adoré ces types).

### Fiction

*Une saison blanche et sèche*, par André Brink

*Black Petals*, par Bryan Rostron.

LB, Le Cap, 2009

## **FAIS PASSER LE MESSAGE !**

Moxy est notre emblème, le symbole de notre lutte contre le pouvoir en place. Utilise ces illustrations classieuses pour faire passer le mot aux gens comme TOI !

Photocopie/scanne puis imprime les motifs sur du carton épais. Agrandis-les autant que tu voudras !

Découpe les pochoirs, puis bombe dans l'ordre indiqué.

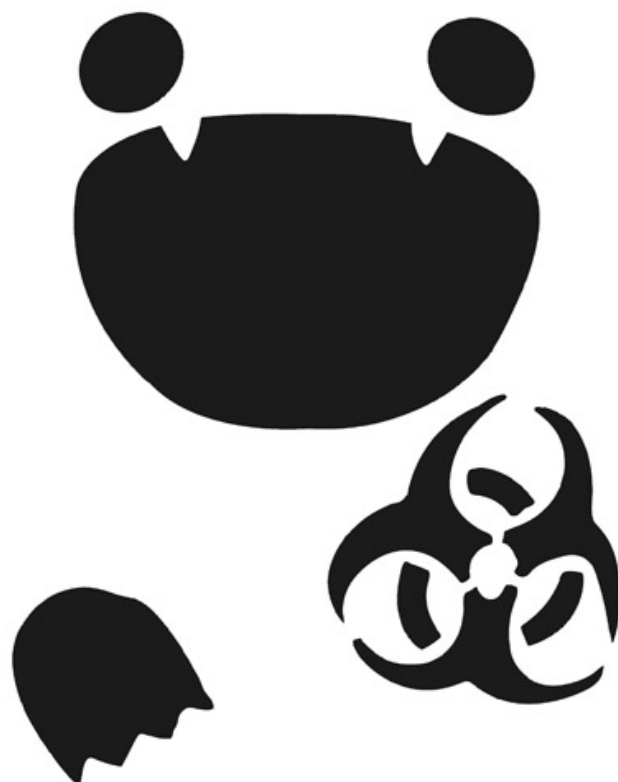
Une fois terminé, ton Moxy devrait ressembler à ça :



**[WWW.MOXYLAND.COM](http://WWW.MOXYLAND.COM)**



**WWW.MOXYLAND.COM**



**ÉTAPE 2 :**  
*UTILISE UNE COULEUR DIFFÉRENTE  
POUR CRÉER LES YEUX,  
LA BOUCHE ET LES DÉTAILS.*

**ÉTAPE 3 :**

*DERNIÈRE ÉTAPE, RAPIDE MAIS IMPORTANTE :  
REPRENDS TA PREMIÈRE COULEUR  
POUR AJOUTER DES YEUX AU PETIT FANTÔME  
QUE PORTE MOXY.*

*OU ALORS, FAIS-LES D'UNE AUTRE COULEUR.  
PERSONNE NE VA TE DIRE  
CE QUE TU DOIS FAIRE, PAS VRAI ?*



## Note du traducteur

---

Le lexique qui suit a pour seule vocation de traduire les termes que le contexte n'aura pas suffisamment éclairés. Il ne s'agit donc pas d'un dictionnaire exhaustif et, lorsqu'un mot peut revêtir plusieurs sens, seuls celui ou ceux utilisés dans le roman sont donnés. Le lecteur curieux d'aller plus loin pourra, avec un minimum d'efforts, découvrir l'étendue du concept d'Ubuntu ou les subtilités du LSM.

Ag : Interjection de dépit.

Arb : Arbitraire, aléatoire.

Bergie : Vagabond.

Bunny chow : Sorte de sandwich au curry.

Chommas : Potes.

China : « Mon pote ».

CSI : Corporate Social Investment. Programme d'aide aux associations et à la communauté financé par les entreprises.

Doefdoef : Onomatopée, équivalent de « tum-tum ».

Dronkie : Ivrogne.

Gamchee : Dans un taxi minibus, désigne l'assistant du conducteur, qui est chargé de héler les clients en annonçant la destination.

Handlanger : Homme à tout faire.

Heita : « Bonjour ».

Indaba : Désigne normalement une conférence, un rassemblement.  
Utilisé ici dans le sens « c'est son affaire, son problème ».

Jol : Fête.

Jozi : Diminutif de Johannesburg.

Jussus : Jésus en afrikaner.

Kanga : Jupe/robe traditionnelle africaine.

Karabiner : Mousqueton d'alpiniste.

Kif : Super, excellent, cool, etc.

Koki : Feutre.

Kotch/kotcher : Vomi/vomir.

Lank : Beaucoup, très.

Larnie : Chef, patron. Peut aussi signifier « snob » selon le ton utilisé.

LSM : Living Standard Measure, désigne l'étude démographique (et le classement qui en découle) de la répartition des richesses.

Loeries : Récompense décernée aux entreprises sud-africaines méritantes.

Loxion : Désigne tout ce qui est local.

Makoya : Dérive de l'expression anglaise « the real McCoy » ; désigne quelque chose d'authentique, par opposition à un mensonge, une contrefaçon, etc.

Mal : Fou, dingue.

Meerkat : Suricate.

Meisiekind : Petite fille.

Miff : Grossier, dégoûtant.

Mqombothi : Bière brassée selon la tradition.

Muti : Magie sud-africaine au sens large, inclut également la préparation de potions, philtres, etc.

Niks : Rien.

Nollywood : Construction similaire à Bollywood désignant l'industrie cinématographique nigériane, deuxième au monde en termes de production. Les films « Nollywood » font souvent la part belle aux miracles et aux sujets religieux.

Panga : Machette.

Pantsula : Forme de danse/culture urbaine originaire des townships, populaire dans les années 1980.



Papsak : Alcool bon marché.

Pushmag : Invention de l'auteur. « Push » vient du « push advertising », qui désigne les publicités non pas destinées à bombarder le plus grand nombre, mais canalisées vers un public ciblé en fonction de ses goûts. Les pushmags sont des magazines (papiers ou numériques) qui correspondent à cette approche, mais dépassent le simple cadre de la publicité. L'idée est celle d'un contenu ciblé qui vous parvient sans que vous l'ayez forcément demandé...

RDP : Reconstruction and Development Programme, politique sociale et économique mise en place par l'ANC pour réduire les inégalités sociales en Afrique du Sud.

Potjie : Ragoût.

Rooibos : Plante pouvant être infusée.

Sangoma : Guérisseur/sorcier.

Shebeen : Bar clandestin.

Shweshwe : Tissu à motifs traditionnels africains.

Simunye : Utilisé ici très libéralement pour signifier « immédiatement ».

Skeef : Drogué.

Skief : Lancer un mauvais regard à quelqu'un.

Skollie : Voyou.

Spaza : Epicerie plus ou moins clandestine, souvent installée dans le logement de ses propriétaires.

Spliff : Joint.

Stompie : Mégot.

Swak : Nul.

Tata machance : Référence au slogan de la Loterie nationale sud-africaine. Signifie quelque chose comme « tenter sa chance ».

Tekkies/tackies : Chaussures de tennis.

Tik : Nom sud-africain des cristaux de méthamphétamine.

Toyitoyi : Danse originaire du Zimbabwe, souvent utilisée lors de manifestations en Afrique du Sud.

Ubuntu : Philosophie humaniste africaine selon laquelle l'accomplissement de soi passe par le partage, la générosité et l'ouverture aux autres.

Velvaglow : Marque de peinture satinée, lisse, brillante.

Vrot : Pourri, mais aussi saoul.

*Yey ! Diskonneksie. Geen moeilikheid nie, ne ?* : « Eh, le déconnecté,  
ne cause pas de problèmes, hein ? »

Zim : Abréviation de Zimbabwe.

Titre original : *Moxyland*

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

© 2008 by Lauren Beukes

© Presses de la Cité, 2014 pour la traduction française

Illustrations : Joey Hi-Fi. Couverture : Thierry Sestier.

EAN 978-2-258-10124-1



*Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).*

# Table of Contents

## DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Titre

Dédicace

Kendra

Toby.

Tendeka

Lerato

Kendra

Toby.

Kendra

Tendeka

Lerato

Toby.

Tendeka

Kendra

Lerato

Toby.

Lerato

Toby.

Tendeka

Kendra

Tendeka

Toby.

Lerato

Kendra

Lerato

Toby.

Kendra

Toby.

Tendeka

Lerato

Kendra

Tendeka

Lerato

[Toby.](#)

[Kendra](#)

[Toby.](#)

[Kendra](#)

[Tendeka](#)

[Lerato](#)

[Toby.](#)

[Tendeka](#)

[Lerato](#)

[Kendra](#)

[Toby.](#)

[Remerciements](#)

[Les cellules souches de Moxyland](#)

[Lectures recommandées](#)

[Fais passer le message !](#)

[Note du traducteur](#)

[Copyright](#)